

LES ZEMMOUR

ESSAI D'HISTOIRE TRIBALE

L'étude dont nous commençons la publication a été présentée comme thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris, en 1960, sous le titre Histoire d'un groupement berbère, les Zemmour. Elle n'avait jamais été publiée. La thèse principale de M. Marcel Lesne, qui a pour titre Evolution d'un groupement berbère, les Zemmour, a été imprimée par l'Ecole du Livre, à Rabat, en 1959. (Note de la Rédaction.)

INTRODUCTION

Au début du ^{xx}^e siècle, un groupe puissant de tribus berbérophones illustre, par des actes d'hostilité ou de brigandage, sa présence turbulente aux portes de Rabat et de Meknès. D'humeur guerrière, tout imprégnés des souvenirs de la rude vie en montagne menée par leurs pères, encore exaltés par une récente victoire sur la puissante tribu des Bni-Ahsene qu'ils repoussent pas à pas depuis des générations, les Zemmour font du bled *siba* une réalité vivante jusque sous les murs de Salé. Aucun étranger ne traverse leur territoire sans s'assurer, contre paiement, la protection coutumière ou *mezrag*; le Sultan lui-même contourne la forêt de la Mâmora, ravie par les Zemmour aux Bni-Ahsene, et longe la côte pour se diriger vers Meknès. Hostiles aux étrangers certes, mais aussi profondément divisées et en proie à des luttes intestines sans cesse renaissantes, les tribus Zemmour apportent ainsi, dans les plaines arabisées, l'ardeur guerrière et la rudesse des mœurs de la montagne berbère, jusqu'à l'intervention française et le rétablissement de l'autorité centrale.

Les tribus Zemmour comptent à l'époque plus de 12 000 tentes groupant environ 60 000 personnes¹. Par leurs coutumes berbères de-

1. Chiffre approximatif, cf. *Villes et tribus du Maroc*, t. III, 1920, p. 188. Actuellement les Zemmour comptent 137 000 ressortissants. Les tribus Aït-Amar d'Oulmès, d'origine zaïane, rattachées administrativement aux Zemmour après le Protectorat français, ne sont pas étudiées ici.

meurées à peu près intactes, par leur type physique assez différencié, par leur rude valeur guerrière et leur genre de vie semi-nomade et pastoral rappelant celui de la montagne, les tribus Zemmour accusent une très forte personnalité d'ensemble qui apparaît aux yeux des gens les moins avertis, même encore de nos jours. Pourtant, cette grande Confédération comprend de très nombreux groupements internes assez particularisés ; le tableau de commandement dressé après des décades d'administration régulière donne une idée imparfaite de la multiplicité des groupements. Huit grandes tribus ou sous-confédérations : Bni-Hakem, Haouderrane, Aït-Ouribele, Aït-Jbel-Doum, Messarhra, Kabliyine, Aït-Zekri (Aït-Belkasssem, Aït-Ouahi, Aït-Abbou) et Bni-Ameur (Aït-Ali-ou-Lahsene, Kotbiyine, Mzourfa, Khzazna, Hejjama) ainsi que deux tribus de *chorfa* composent une mosaïque de populations conscientes à la fois de leur origine particulière et de leur appartenance à la Grande Confédération Zemmour. Une étude plus poussée de ces groupements fait ressortir une diversité d'origine toujours plus accusée. Dès lors, délaissant les habituelles explications biologiques ou patronymiques, il faut rechercher ailleurs la clef d'une structure qui allie si curieusement la cohésion de l'ensemble au particularisme forcené des formations internes.

Plus qu'une origine géographique commune, qui n'est aucunement certaine, ni même probable, ce sont les aventures vécues ensemble et le genre de vie imposé par les conditions historiques et géographiques qui contribuèrent à rassembler et unir les tribus de la Confédération Zemmour. Les recherches entreprises dans ce sens peuvent paraître téméraires, car la coutume en pays Imazirhene reste purement orale et la vie sous la tente ne favorise guère la conservation de documents écrits. Mais le mouvement SE-NO, qui ébranla tant de populations au Maroc, a laissé des traces profondes dans la tradition orale, et aussi dans les pays traversés, si bien que le lent cheminement des Zemmour vers les plaines atlantiques peut être, non point établi avec certitude, mais esquissé avec l'espoir de dégager plus qu'une hypothèse.

C'est sous le règne de Moulay-Ismaïl que les Zemmour apparaissent dans l'histoire. Les récits des chroniqueurs leur assignent alors un rôle de premier plan dans la politique berbère menée par ce souverain et il devient possible de localiser, en utilisant divers documents, ainsi que les données de la tradition orale pour les périodes plus récentes, les divers habitats occupés par les tribus. Certes, la vie profonde des populations nous échappe toujours, mais les relations d'un groupement aussi important que les Zemmour avec la dynastie ou les autres confédérations et tribus apparaissent hautement significatives

des époques et des lieux successifs où elles se situent. Tour à tour tribus *makhzen*, tribus simplement fidèles à la dynastie, tribus révoltées, tribus périodiquement soumises et tribus en *siba*, les Zemmour illustrent les étapes de l'histoire de la dynastie alaouite, jusqu'à Moulay-Abdelâziz et Moulay-Hafid. Leur mouvement en direction du NO aurait pu être celui des autres tribus demeurées dans le Moyen Atlas, si l'intervention française n'avait arrêté la coulée des populations berbèrophones vers les plaines atlantiques en immobilisant les Zemmour, tribus de pointe, aux lisières de la Mâmora qu'ils venaient d'arracher de haute lutte aux arabes Bni-Ahsene.

CHAPITRE I

DIVERSITÉ DES COMPOSANTES DE LA CONFÉDÉRATION ZEMMOUR

I. — L'ANCÊTRE ÉPONYME

a) *Le lien biologique : explication insuffisante.*

On tenterait volontiers, par besoin de logique interne et d'unité, par habitude aussi, de rechercher à travers les textes ou les légendes, l'existence d'un ancêtre commun, d'un héros dont les Zemmour tout entiers se considéreraient, plus ou moins, comme les descendants par le sang. Mais il serait tout à fait étonnant, de prime abord, qu'un ensemble de tribus réunissant actuellement plus de cent trente mille individus puisse se réclamer d'un ancêtre commun, même fictif.

Aussi bien, même pour les tribus, plus fortement cohérentes que les confédérations, l'hétérogénéité des éléments divers qui les composent interdit d'accepter comme explication essentielle au groupement, voire comme explication valable, l'unité biologique par le sang, qu'elle soit directe ou qu'elle fasse appel à la fiction de l'adoption. « Par le fait même que les populations sont imparfaitement fixées au sol, écrivent A. Bernard et M. Lacroix, les indigènes d'une même tribu ont beaucoup moins de chances de descendre d'un auteur commun que

les habitants d'un même village de France »². La croyance en un ancêtre éponyme traduit certes la conception de l'union par le sang. Mais la tribu, groupe déjà plus développé que le clan, rassemble des éléments d'origine très diverses. « Elle ne se développe pas seulement par intussusception mais aussi par juxtaposition ... la tribu s'est formée à la fois par le développement familial et par l'agrégation d'éléments étrangers »². E. Doutte³ a également constaté, après avoir étudié les populations de Figuig, l'impossibilité d'accepter l'explication de la structure tribale par la consanguinité : « C'est à tort, écrit-il, qu'on se représente les divisions des tribus sous la forme d'un arbre généalogique. Les divisions des groupes actuels de populations constituent généralement, non des rameaux issus d'une même souche, mais des greffes apportées sur un pied primitif parfois impossible à discerner ».

b) *Le terme Zemmour : ses obscurités.*

Peut-on trouver pour la Confédération des Zemmour quelque essai d'explication, autre que biologique, au groupement des tribus ? Le terme de *Zemmour* semble dérivé du berbère *Azemmour*. Ce mot, écrit E. Laoust, « désigne l'oleaster dans le Sud du Maroc, et l'arbre cultivé dans le Rif, les Kabylies ... etc. Il apparaît d'une antiquité déjà respectable si on en juge par ce fait qu'il s'est fixé comme toponyme dans les régions où le berbère n'est plus parlé : Zemmora en Algérie, Azemmour petite ville du littoral marocain »⁴. Bien que se référant à un arbre fort commun au Maroc, ce mot se révèle peu utilisé dans l'onomastique marocaine. Il existe un vaste plateau saharien, au S.E. du Maroc, appelé plateau des Zemmour, ce qui, avec la ville d'Azemmour réduit à peu d'exemples l'emploi géographique du terme. Quelques groupements humains font aussi appel à ce mot : Bni-Zemmour qui constituent au S. O. de Casablanca une confédération de tribus arabophones dont Boujad est le plus gros centre, et les Oulad Zemmour, petite fraction de la tribu des Bni-Bou-Yahi installée dans le Haut Msoun, aux environs de Sakka. Rien ne permet évidemment d'effectuer un rapprochement quelconque entre ces noms de lieux et nos tribus Zemmour ; de même l'absence totale de rapports et de

2. A. BERNARD et M. LACROIX, *L'évolution du nomadisme en Algérie*, Alger, 1906, p. 278.

3. E. DOUTTE, *Figuig. Notes et impressions*, 1903, p. 186.

4. E. LAOUST, *Mots et choses berbères*, Paris, 1920, p. 447.

souvenirs communs entre Bni-Zemmour et Zemmour ne semble pas devoir permettre de retenir l'affirmation du Cheikh Zemmouri⁵, qui les cite comme frères de race; en outre, les trois groupes : Zemmour, Bni-Zemmour, Oulad-Zemmour sont respectivement classés comme berbère, arabe et zénète⁶. La rareté d'emploi du générique *Zemmour*, ainsi que le fait de le voir pourtant désigner des groupements éloignés les uns des autres par la langue, la situation géographique et l'absence de tout lien historique ou de tout souvenir commun, ne permettent pas de conclure à une explication linguistique valable pour nos seuls Zemmour : l'*azemmour* est un arbre trop répandu au Maroc pour que, s'il constitue un emblème possible de groupement, il puisse être réservé seulement à quelques ensembles. Cependant, se référant à l'arbre rustique et vigoureux, les légendes locales essaient d'expliquer l'appellation de Zemmour :

On raconte que Sidi-Boubker, chérif des Aït-Mguild, rencontra un jour deux hommes de régions différentes et leur posa quelques questions. « Quelle est la chose la plus amère dans le corps humain ? » demanda-t-il à l'un d'eux. Le chérif répondit lui-même à sa question en disant : « C'est la bile (*ezé*). Eh bien, ta tribu s'appellera désormais Ezayane (Zaïan ou Izayan) car vous serez toujours, par l'aide de Dieu, comme ce liquide, amers et détestables. Et toi, dit Sidi-Boubker en s'adressant à l'autre, quel est l'arbre de ta région dont le bois est très dur ? » C'est *azemmour*, répondit l'homme aussitôt ». « Eh bien, mon fils, dit le chérif, ta tribu s'appellera dès aujourd'hui Zemmour et vous serez semblables à ce bois, toujours robustes »⁷.

Une explication voisine a cours en tribu Khzazna : l'installation des tribus dans une région couverte d'oliviers sauvages aurait donné leur nom aux Zemmour. Mais dans ce domaine des explications patronymiques, le folklore subit l'influence des conteurs publics qui, à l'aide de rapprochements, de subtilités phonétiques, de légers indices, s'efforcent de bâtir de toutes pièces des légendes flatteuses ou de justifier des parentés enviables.

5. G. SALMON, L'opuscule du Cheikh Zemmouri sur les Chorfa et les tribus du Maroc, *Archives Marocaines*, t. II, pp. 282-3 (la mention faite est rédigée comme suit : « Tribus des Bni-Zemmour apparentées aux Bni Zemmour Chleuhs »).

6. Liste des confédérations, des tribus et des principales fractions du Maroc. Direction des Affaires Indigènes, 1936.

7. Informateur : Mohammed-Ben-H., Messarhra (Aït Ounzar), 1952. E. LAOUST cite une hypothèse linguistique faisant dériver *azemmour* de *ezmer* « être fort et puissant ». Cette anecdote évoque un tel rapprochement.

Ibn Khaldoun ne nous est non plus d'aucun secours dans la recherche de lettres de noblesse pour les Zemmour. Peut-être ces derniers descendent-ils de Zemmer, fils d'Aurigh, lui-même fils de Magher, fils de Bernès, fils de Berr ? Ils appartiendraient en ce cas à la branche des Berbères Branès⁸. Mais rien d'autre évidemment qu'une ressemblance de nom ne peut permettre un rapprochement. Ibn Khaldoun cite ailleurs des Bni Zemmor, parmi les Nefouça⁹, habitant aux environs de Tripoli ; les Nefouça, descendants de Nefous, fils de Zeddjik, fils de Madghis-el-Abter, fils de Berr relèvent de la branche des Berbères Botr. Telles sont les indications historiques les plus lointaines, trop vagues et surtout sans continuité avec les époques plus rapprochées pour qu'une hypothèse puisse être échafaudée¹⁰. Ibn Khaldoun « auquel une certaine génialité non moins que le privilège de la traduction ont conféré une sorte de tutelle sur l'historiographie européenne »¹¹, reste, en ce qui nous concerne, une référence obligatoire et de bon ton, mais n'apporte aucune lumière sur l'origine des Zemmour.

c) *Les légendes généalogiques : insuffisances et contradictions.*

Ni la traduction orale faisant de l'olivier sauvage l'emblème des qualités zemmouries, ni ce qu'on ne peut appeler en définitive qu'une coïncidence de noms dans l'Histoire des Berbères, n'offrent d'explication valable. La presque totalité des ressortissants Zemmour, dès qu'ils sont appelés à vivre à l'extérieur des limites de leur territoire, ajoutent à leur nom l'expression distinctive *ez-zemmouri* ; mais les légendes généalogiques, au demeurant peu nombreuses et peu connues, ne mentionnent jamais le mot Zemmour.

La légende la plus courante veut que les Zemmour descendent

8. Ibn KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, Trad. de Slane, Alger, 1852, p. 170.

9. Ibn KHALDOUN, *Ibid.*, p. 226 : « Les Nefouça, descendants de Nefous, formaient une des grandes tribus de la race berbère. Ils se répartissaient ensuite en plusieurs branches telles que les Beni Zemmor, les Bni Meskour et les Matouça. Ces grandes familles habitaient les environs de Tripoli ainsi que les localités voisines ».

10. EL BERKI signale une tribu Bni-Zemmour près du Jbel Nefouça entre Tripoli et Kairouan (*Description de l'Afrique Septentrionale*, Trad. de Slane, Alger, 1913, p. 25).

11. J. BERQUE, Qu'est-ce qu'une tribu Nord-Africaine ? in *Eventail de l'histoire vivante*, t. I, Paris, 1953, p. 256.

de cinq frères, fils d'un certain Aïssa. Chacun d'eux aurait fondé une tribu qui continue à se réclamer de son ancêtre¹² :

Lahsene-ou-Aïssa	les Aït-Abbou
Belkassem-ou-Aïssa	les Aït-Belkassem
Houder-ou-Aïssa	les Haouderrane
Mimoun-ou-Aïssa	les Aït-Mimoun
Haddou-ou-Aïssa dit Harami ou Messarhani-ou-Aïssa	les Messarhra

La tradition ajoute que les cinq frères ne purent jamais s'entendre et que les familles, puis les tribus, se séparèrent et prirent le nom de chacun d'eux, au lieu de s'appeler toutes Aït-Aïssa. Les autres tribus : Kabliyine, Aït-Ouribele, puis les Bni-Hakem et Bni-Ameur qui font maintenant partie des Zemmour, auraient rejoint plus tard les cinq groupements primitifs. Si on ne peut accorder à cette légende que la valeur de tous les essais d'explication de ce genre, du moins nous renseigne-t-elle sur la présence d'un noyau qui serait authentique, sur l'arrivée d'autres tribus dans le groupement, sur l'incorporation plus tardive des ensembles tribaux Bni-Hakem et Bni-Ameur.

Mais un autre nom, moins connu des étrangers, jamais mentionné dans les nombreuses études établies par les Officiers de Renseignements et les Contrôleurs Civils, désigne les mêmes populations zemmouries : celui d'Aït-Zougguouatt. G. Marcy¹³ voit dans ce terme le vrai nom berbère des Zemmour. En tribu, la même explication prévaut et le fait même que cette appellation apparaisse peu usitée à l'extérieur, semble indiquer soit un emploi restreint aux seuls Zemmour soit un terme non représentatif de l'ensemble des membres de la confédération. Selon la légende¹⁴, Zougguoua, chef guerrier célèbre par sa bravoure, se serait illustré lors de la lutte menée contre les Bni-Ahsene qui occupaient autrefois le territoire aujourd'hui dévolu aux Zemmour.

« A la tête d'un groupement valeureux, Zougguoua arriva ainsi près d'Ouljete-es-Soltane et trouva une vieille forteresse délaissée (Kasbete-harira) : il y laissa quelqu'un pour le représenter. Ainsi procéda-t-il au cours de chaque avance, lors de sa poursuite victorieuse

12. Légende recueillie par Mohammed-Ben-H., Messarhra (Bni-Ounzar), 1951. Egaleme nt mentionnée par M. FRESNEAU dans *Contribution à une monographie de tribu : les Kabliyine*, 1948, Arch. Direction de l'Intérieur, Rabat.

13. G. MARCY, *Le Droit coutumier Zemmour*, Alger, 1949, p. 4.

14. Informateur Mohamed-Ben-H..., Messarhra (Bni Ounzar), 1950.

de l'ennemi : à chaque endroit conquis, Zougoua installait un ou deux membres de sa famille. Et à chaque fois qu'on leur demandait quelle était leur tribu, ils répondaient : Aït-Zougouatt. Tous les Zemmouris descendent de la famille de Zougoua ».

Cette légende n'offre cependant pas une explication satisfaisante. Certes, la lutte contre les Bni-Ahsene fut la grande épopée des Zemmour et elle imprègne tous les souvenirs des anciens, mais elle ne s'est déroulée qu'à partir du XVIII^e siècle seulement dans la région indiquée par la légende. Or, un document inédit¹⁵ signale qu'à la fin du XVII^e siècle, les Zemmour se subdivisent en Aït-Zougouatt et en Aït-Hakoum. La légende du guerrier valeureux doit être considérée, soit comme une justification à posteriori d'une appellation dont l'origine se trouve oubliée, soit comme le rajeunissement d'une ancienne explication patronymique qui avait perdu de sa substance et de sa précision.

La fiction généalogique, pourtant apte à recouvrir une variété extrême d'origines, ignore ainsi le mot Zemmour et n'offre que des explications imparfaites, ou manifestement contradictoires, d'un aussi vaste groupement. Personne ne sait plus pourquoi les diverses tribus se disent Zemmour. Cela n'est pas pour étonner : déjà la tribu elle-même n'a pas la cohésion, l'unité solide qui caractérise la famille berbère, et elle épuise souvent des trésors d'ingéniosité pour maintenir le mythe de la consanguinité ; plus encore que la tribu, la confédération apparaît comme un groupement essentiellement politique, dont la cohésion tout extérieure recouvre une hétérogénéité profonde et indiscutée. Dès lors, nous ne pouvons espérer trouver de souvenirs précis que dans le cadre d'unités plus petites.

II. — HÉTÉROGÉNÉITÉ DES POPULATIONS ZEMMOUR

La diversité ethnique des tribus Zemmour a été remarquée par G. Marcy¹⁶ qui écrit : « On y relève la présence d'éléments appartenant aux trois branches nomades du peuple arabo-berbère, qui ont tour à tour occupé la scène historique du Maghreb : Sanhaja nombreux surtout dans les fractions Sud et qui se rattachent au rameau épony-

15. Liste des tribus Zemmour, obligeamment communiquée par G. S. COLIN, directeur d'études à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat.

16. G. MARCY, *Le droit coutumier Zemmour*, p. 4. Nous retenons ici, non le raisonnement étiologique, mais la constatation d'une diversité ethnique.

mique des Aït Zoulit; Zénètes plus ou moins arabisés dont certains portent encore le nom d'illustres ancêtres (Ijanaten); Arabes enfin, plus ou moins berbérisés, et surtout répartis vers les basses plaines qui jalonnent la route de Rabat à Meknès (Beni Amer) ». On peut en effet, dès que l'on examine de plus près tribus ou fractions, relever des origines extrêmement diverses, non seulement conservées par la tradition orale, mais illustrées par des souvenirs géographiques précis; parfois même des relations, maintenues malgré les distances ou l'ancienneté de la vie commune, attestent de la vivacité des sentiments de parenté.

a) *La tradition juive.*

L'origine juive de certaines fractions reste toujours difficile à retrouver, par suite du voile qu'elles jettent sur la conversion de leurs aïeux, de crainte de perdre quelque prestige. Les Aït-Makhlouf, petite fraction des Aït-Ouribele, passent en tribu pour être des juifs islamisés, sans doute à cause de leur nom, mais s'en défendent ou évitent d'aborder le problème de leur origine¹⁷. Par contre les Aït-Baboute, des Bni-Hakem, ont gardé un souvenir très net de leur conversion.

La légende raconte que trois bijoutiers juifs furent convertis à l'Islam par Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek, patron des Zaër¹⁸. Le fils de ce saint, séjournant à Fès, était entré en discussion avec de savants lettrés : « Ton père n'est pas un saint, lui dirent-ils, il passe son temps à la chasse et à la pêche ». De retour chez son père, le fils ne manqua pas de lui rapporter les propos tenus devant lui. « C'est bon, répondit son père, dis-leur de venir et je leur prouverai mon pouvoir ». Les docteurs de Fès arrivés, un repas leur est d'abord servi. « Qu'avez-vous dit à mon fils ? déclare ensuite Si-Mohammed-Ben-Mbarek ». Et une discussion animée s'engage alors. Puis Sidi Mohammed s'exalte : « Que voulez-vous que je fasse ? Voulez-vous voir la Kaâba ici-même et accomplir ainsi votre pèlerinage ? » Aussitôt il agite le pan de son burnous, les montagnes s'écartent, et la Kaâba apparaît. Trois juifs qui se trouvaient près de là, avec leurs petites tentes de commerçants, éblouis par le prodige, adorèrent aussitôt le vrai Dieu et son

17. Dans l'Opuscule du Cheikh Zemmouri (G. SALMON, *Arch. Mar.*, t. II, p. 262) à propos de *chorfa*, nous pouvons lire « Al-Hassan, surnommé Makhlouf, dans la tribu des Zemmour chleuh qui appellent ses descendants Ouled El-Hassan ».

18. Informateur Abdeslam-Ben-A..., -el-Hakmaoui, Aït-Baboute, douar Aït-Slimane, 1953.

Prophète. « Vous serez mes serviteurs » leur dit Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek. C'est ainsi que les trois bijoutiers se fixèrent auprès du saint, prospérèrent grâce à sa « baraka » et fondèrent les trois douars Aït-Baboute : les Aït-Slimane, les Aït-Ikko-ou-Hajjou, les Aït-Brahim. Depuis, chaque année, en Octobre et en Mars, les Aït-Baboute vont en pèlerinage faire leurs dévotions sur le tombeau de leur patron, aujourd'hui en pays Bou-Hassoussene¹⁹.

Selon V. Loubignac²⁰, Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek, contemporain du Sultan Aboul-Abbas-Ahmed-el-Mansour, appartient comme Moulay-Bouâzza au groupe de saints berbères auxquels on prête des miracles, empruntés à l'histoire religieuse, qui les intègrent ainsi dans l'Islam ; « s'il ne peut ressusciter les morts, écrit-il à son propos, il conversa du moins avec l'un d'eux ». Mohammed-el-Kadiri²¹, donne aussi du « cheikh Aboû Abd Allah Mohammed ben Moûbâarak Az-Zâri, enterré à Tâswat, en 1006 (J. C. 1957) », disciple du « Sayyidi Aboû-Amar-el-Marrâkchi », une image à laquelle s'accorde tout à fait la légende Aït-Baboute. « Il avait des moments d'exhubérante surexcitation mystique et accomplissait des prodiges éblouissants..., il comblait de ses bienfaits tous ceux qui venaient à lui ou qui passaient par sa demeure. C'était néanmoins un illettré ; il avait dans sa jeunesse voulu se livrer à l'étude de la science à Meknès-ez-Zitoun, mais il en avait été dissuadé par le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut) qui, un soir, lui était apparu en songe et lui avait dit : « Tu n'étudieras point ; mais va ! tu es cependant un cheikh ». La tradition Aït-Baboute met aussi, nous l'avons vu, l'accent sur le caractère d'ignorance et de pouvoir surnaturel du saint berbère. Ce serait donc vers la fin du xvi^e siècle que les Aït-Baboute adoptèrent la religion islamique ; ils se trouvaient sans doute à cette époque dans la région du Fourhal bien avant que le reste des Zemmour y parvienne et y sont restés près de deux siècles. Nul doute que cette permanence vivifiante auprès du tombeau sacré et la renommée du thaumaturge n'aient permis aux Aït-Baboute de continuer à fêter un événement qui, sans cela, comme pour beaucoup de juifs islamisés, serait tombé dans l'oubli.

19. Un groupe de *chorfa* comprenant 160 familles environ (600 personnes) appelées Mbarkiyine, habite aujourd'hui le petit centre de Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek ; le saint est décédé au 17^e siècle. (Fiche de tribu des Bou-Hassoussene, mise à jour en 1953. Anonyme). Le marabout se trouve à 25 km environ au S. E. de Moulay-Bouâzza.

20. V. LOUBIGNAC, Un saint berbère, Moulay-Bouâzza, *Hespéris*, 1944, pp. 15 à 34.

21. *Arch. Mar.*, t. XXI (Trad. Graulle), 1913, pp. 102-108.

b) *La tradition arabe.*

Beaucoup de tribus, fractions ou douars, se réclament de la qualité de *chorfa*; dans ce domaine, les Zemmour ne sauraient non plus échapper à la règle générale. Beaucoup seraient en peine de justifier leurs dires, fût-ce par des dahirs reconnaissant en eux d'authentiques descendants du Prophète. Mais l'essentiel n'est-il pas qu'ils passent pour tels aux yeux des autres ?

« Les chorfa ou prétendus tels, peut-on lire dans les documents publiés par la Mission Scientifique du Maroc²², sont répartis en trois groupements dans la circonscription de Khmissète et en cinq douars dans celle de Tedderss; dans celle de Tiflète, ils forment trois agglomérations :

Khmissète :

Tribu des Aït-Yadine

Fraction des Aït-Sibeur-Arab

Aït-El-Mejdoub, Aït-Khaled et Aït-Ben-Hammadi, fractions des Aït-Ouribele.

Tedderss :

Douar des Aït-El-Alem (Moualine-Gour, Bni-Hakem)

Douar des Aït-El-Alem (Aït-Haddou-Ben-Hassine)

Maârif (Aït-Achrine, Haouderrane)

Aït-Atta (Aït-Bou-Meksa)

Ouled-Sidi-Cheikh (Aït-Bou-Meksa).

Tiflète :

Tribu des Ouled-Bou-Yahya

Oulad-Sidi-El-Arbi, El-Khiyati (Kotbiyine)

Oulad-Sidi-El-Khandour-El-Mbarki (Hejjama).

De tous ces « chorfa », les Aït-Yadine, les Aït-El-Mejdoub et les Aït-Bou-Yahia passent pour être authentiques; ils descendraient de Moulay Idriss du Zerehoun : les Aït-Bou-Yahya détiendraient des dahirs attestant l'authenticité de leur généalogie... »²³.

22. *Vil. Trib.*, Rabat et sa Région, t. III, Paris, 1920, pp. 224-225.

23. Malgré de nombreuses démarches et l'appui de fqihs pourtant bien introduits en milieu Aït-Bou-Yahya, les documents, s'ils existent, sont restés cachés dans les coffres et même la simple filiation ou les principaux repères de l'arbre généalogique font l'objet du même secret. De mauvaises langues Zemmouries prétendent que l'ancêtre des Aït-Bou-Yahia ne serait qu'un juif très lettré, converti à l'Islam. Le douar Aït-Ikhlef prétend que son fondateur est venu de la région de Tlemcen.

Les *Aït-Yadine* constituent sûrement le groupement le plus important et le moins contesté ; leur qualité de *chorfa* leur a permis de jouer très souvent le rôle d'arbitres ou de conciliateurs lorsque des rivalités opposaient entre elles certaines tribus des Zemmour. Une copie du dahir reconnaissant aux Aït-Yadine leur glorieuse ascendance serait entre les mains du khalifa Mohammed-Ben-Si-Ali, qui refuserait de s'en dessaisir, refus occasionnant des querelles fréquentes en tribu ; le premier dahir remonterait à l'époque du « Sultan noir », c'est-à-dire du Sultan mérinide Abou-El-Hassan²⁴. Diverses légendes, contradictoires pour certains détails, se rapportent à l'arrivée des Aït-Yadine en tribu Zemmour.

« Pour éviter une violente attaque des Bni-Ahsene²⁵, les Aït-Zougguouatt furent obligés de décamper et de quitter à la hâte l'emplacement qu'occupent maintenant les Aït-Yadine, laissant derrière eux un paralytique, oublié dans la précipitation du départ. Ayant aperçu l'infirmes, Sidi-Yadine, encore inconnu en tribu, lui demanda de se lever et de suivre les siens :

— « Je ne peux pas, répondit le paralytique.

— Je sais, mais lève-toi quand même, ajouta Sidi-Yadine ».

L'homme se leva aussitôt. Dans sa joie mêlée d'étonnement, il remercia l'inconnu et lui demanda son nom. Le thaumaturge répondit : « Je m'appelle Sidi-Yadine ; n'oublie pas de le dire à ta tribu ». Informés du miracle, les Aït-Zougguouatt construisirent un mausolée en l'honneur du chérif, à l'endroit même où il se produisit. Plus tard, les descendants de Sidi-Yadine vinrent chez les Zemmour, achetèrent des terrains près du mausolée de leur ancêtre et s'installèrent définitivement.

Il existe cependant une autre version, légèrement différente. L'homme enterré dans la koubba consacrée au saint, s'appellerait Si-Ben-Thami et fut, non pas chérif, mais simplement un protégé de Sidi-Yadine. Ce dernier serait enterré « à Moulouya, dans les Bni-Mguild, Aït Kessou, Aït Moussa, Aï Haddou » :

« Si Ben-Thami était atteint de paralysie aux jambes. Un jour sa tribu fut obligée de s'enfuir devant l'invasion d'une autre tribu Zemmour. N'ayant pu suivre les siens, Si-Ben-Thami fit appel à Sidi-Yadine pour le protéger contre l'ennemi. Le saint, connu de tous

24. Renseignements recueillis auprès de Moulay-H..., le plus âgé des chorfa Aït-Yadine, 1952.

25. Légende recueillie auprès de Moulay-B..., -Ali-Yadini, chef de la jemaâ des Aït-Yadine au tribunal coutumier des Zemmour (70 ans), 1952.

les Zemmour, venait percevoir la *ziara*. « Lève-toi et suis les tiens, dit-il, mais auparavant sache que tu es mon représentant ici. Ta famille est la nôtre. Tu diras en outre à ta tribu que Sidi-Yadine, qui t'a guéri, voudrait qu'à ta mort tu sois enterré à cet endroit ». L'infirmes s'aperçut alors qu'il pouvait marcher et rejoignit les siens. De retour sur leur territoire, les habitants édifièrent un tas de pierres là où le miracle avait eu lieu, en signe de reconnaissance. Plus tard, à sa mort, Si-Ben-Thami fut enterré au même endroit ».

Ce récit semble infléchi vers la glorification d'une famille, celle de l'informateur, justement petit-fils de Ben-Thami; mais la trame générale reste à peu près la même.

Les Aït-Yadine, étrangers, se seraient donc, selon la légende, installés dans le pays postérieurement à sa conquête par les Zemmour²⁶. Ils entretenaient déjà des relations avec les Zemmour et habitaient la haute Moulouya à cette époque. De nos jours encore, des pèlerinages individuels ont lieu régulièrement au pays d'origine; il faut au pèlerin environ 6 à 8 jours pour se rendre, à dos de mulet, sur la tombe de Sidi-Yadine, en passant par El-Hajeb et Azrou; le tombeau se trouve au douar Aït-Messaoud (Bni-Mguild) à un kilomètre environ au sud de Bou-Mia, petit village situé sur la rivière Bou-Mia, affluent de la Moulouya²⁷. Les Aït-Yadine se considèrent comme cousins directs des « Aït-Ouezzane », appelés encore « Dar Dmana »²⁸, c'est-à-dire des fils de Moulay-Abdeslam qui fut chef des *chorfa* Taïbiyine-Thamiyine d'Ouezzane, de 1850 à 1892. Ils revendiquent la généalogie suivante :

Sidi-Yadine, Ben-Mohammed, Bnou-Afa, Ben-Lyazid, Ben-Benâissa, Ben-Brahim, Ben-Younous, Ben-Slimane (frère Idriss I^{er}) Ben-Abdallah, Ben-Omar, Ben-Hassan-El-Basti, Ben-Hassan-El-Motoni, Ben-Ali, gendre du Prophète.

Ils appartiendraient donc au groupe des Idrissides Soleïmaniens, descendants du frère d'Idriss I^{er}, qui régnèrent sur Tlemcen et furent défaits vers 921 par Messala-Ben-Habbous, chef des Miknassa et gouverneur de Tahert, au service des Fatimides, lors de sa deuxième expédition contre les Idrissides²⁹. La tradition orale affirme aussi que

26. Nous verrons plus loin que 1850 est la date à partir de laquelle on peut considérer les Zemmour comme installés dans leur territoire.

27. Informateur Houceïne-N..., Souk Jemâa des Aït-Yadine, 1951.

28. Informateur Mohammed-Ben-H..., Messarhra (Aït Ounzar), renseignements recueillis auprès de Si Hammou, chérif Aït Yadine, 1952.

29. Henri TERRASSE, *Histoire du Maroc*, Casablanca, 1949, t. I, pp. 180 à 184.

les Aït-Yadine viennent d'Aït-el-Hout, près de Tlemcen³⁰, ce qui confirmerait leur appartenance nominale aux « chorfa d'Aïn-el-Hout, descendants du chérif Sidy-Soleïman-ben-Abdallah-el-Kamel dont le fils fut proclamé à Aïn-el-Hout, à 8 km au nord de Tlemcen »³¹. Les Aït-Yadine jouissent d'une grande déférence en tribu, où on leur prodigue les titres de Sidi, Moulay, Lalla...; leur parler, fortement influencé par le dialecte des Aït-Serhrouchene³², rend plus plausible encore leur origine étrangère, que l'on peut situer avec vraisemblance en Haute Moulouya.

Les *Aït-Sidi-Lahsene* qui occupèrent pendant longtemps les hauteurs de Tafoudeït, zone traditionnelle de parcours et haut lieu de la résistance zemmourie au pouvoir central en période de *siba*, se prétendent également d'origine arabe. Ils constituent une petite fraction de la grande tribu des Haouderrane. Ils détiennent un certain nombre de dahirs, dont la liste fut dressée en 1921³³.

« Liste des dahirs chérifiens anciens en possession des Aït Sidi Lahsene des Zemmour.

1° — Dahir au Sceau de Moulay-Ismaïl daté de Djoumada II de l'an 1100 prescrivant de traiter avec honneur et respect les Ouled-Sidi-Lahsene-Ben-Mansour de la branche d'Aïn-El-Leuh, les exemptant de contributions et d'impositions et les autorisant à verser les impôts *zekkat* et *âchour* à leur chef spirituel, supérieur des Mrabtines et Zaouias du Maroc.

2° — Dahir du même Sultan en date du 16 choual 1109 ordonnant que ces mêmes *chorfa* soient honorés et respectés et qu'il ne soit porté aucune atteinte à leurs coutumes et traditions.

3° — Dahir du même Souverain daté du 16 Djoumad prescrivant que les *chorfa* Si-Ahmed et Si-Ibrahim petit-fils du saint Si-Lahsene-Ben-Mansour des environs d'Aïn-El-Leuh soient honorés et respectés, et qu'au contraire de la masse, il ne soit rien exigé d'eux, conformément à la tradition.

4° — Dahir du Sceau de Moulay-Abdallah-El-Alaoui daté du 12

30. Serge DERSY, Les Zemmour et la forêt de la Mâmora, *C.H.E.A.M.*, 1952, Archives de la Direction de l'Intérieur.

31. G. SALMON, Les Bdadoua, *Arch. Mar.*, t. II, Paris, 1904, p. 360-361.

32. Communication orale de M. A. Roux, directeur d'études à l'Institut des Hautes études marocaines à Rabat, 1956.

33. Annexe n° 4 au Procès-verbal de la réunion du Conseil de Tutelle des Collectivités au Tafoudeït, en date du 16 décembre 1921. Archives du Service des Collectivités, Rabat.

de Rebi El Aouel 1143 ordonnant que ces *chorfa* petits-fils du saint Si-Lahsene-Ben-Mansour, de la descendance de Sidi-Rebbi-Yacoub de Selouane, soient honorés et respectés, affranchis de toute redevance, et autorisés à verser leur *achour* et *zekkat* à leurs *foqara*.

5° — Dahir du même Sultan daté du 19 Ramadan 1143 portant même ordonnance.

6° — Dahir du Sceau du Sultan Si-Mohammed-Ben-Abdallah, en date du 23 Redjeb 1171 prescrivant que les *chorfa* soient honorés et respectés et qu'ils soient autorisés à continuer leurs traditions, protection des pauvres, enseignement et bienfaisance, dans leur zaouïa sise au sein de la tribu des Zemmour.

7° — Dahir du même Sultan daté du 24 Chaabane 1202 portant ordonnance à l'adresse du Caïd Belqacem-Bouziane aux fins d'exécution des dispositions des Dahirs Chérifiens ci-dessus pris en faveur des *chorfa* Oulad-Sidi-Lahsene-Ben-Mansour, Oulad-Sidi-Rebbi-Yacoub.

8° — Dahir au Sceau du Sultan Moulay-El-Yazid-Ben-Mohammed-Ben-Abdallah portant même ordonnance du dit Caïd Bouziane en date du 13 Ramadan 1204.

9° — Dahir du Sultan Sidi-Mohammed-Ben-Abderrahmane daté du Redjeb 1286 prescrivant d'honorer les Ouled-Sidi-Lahsene-Ben-Mansour demeurant à cette date entre les Zemmour et les Zaïans et originaires d'Aïn-El-Leuh et enjoignant qu'il ne soit porté aucune atteinte à leurs coutumes traditionnelles.

10° — Dahir de Moulay-Hassan en date du 27 Redjeb 1202 portant même ordonnance que ci-dessus³⁴ ».

L'influence des Aït-SidiLahsene apparaît extrêmement faible en pays Zemmour; ils connurent même d'amères vicissitudes et leurs voisins les obligèrent plusieurs fois à fuir le Tafoudeït.

34. L'un de ces dahirs mentionne Selouane comme lieu d'origine du fondateur de la dynastie des *chorfa* Aït-Sidi-Lahsene des Zemmour. Faut-il y voir le Selouane qui se trouve au Sud de Melilla, dans la basse vallée de l'Oued Gaoud et conclure alors à une probable origine idrisside soleïmanienne ? Après leur défaite par les Fatimides, en effet, les descendants de Soleïman, frère d'Idriss I^{er}, furent chassés de Tlemcen et des ports de la côte oranaise, et repoussés vers le Maroc Oriental et Melilla. Faut-il au contraire penser à une erreur de traduction — impossible à vérifier en l'absence de l'original qui n'a pu être retrouvé — et lire Senoual, région située au Sud de Bekrite, dans le Moyen Atlas ? Cette dernière hypothèse apparaît infiniment plus probable que la précédente, les Zemmour ayant parcouru la région de Senoual fin 17^e - début 18^e siècle.

Les *Aït-Sibeur-Arab* portent dans leur nom même la trace de leur origine étrangère. Ils prétendent venir de Miliana, et en cela, se distinguent déjà des *Aït-Jbel-Doum*, sous-confédération qui les englobe, dont les fractions ne se souviennent que de la région de Tigrigra (haute vallée de l'Oued Beht, près d'Azrou). Les *Aït-Sibeur-Imazirhene*, leurs voisins immédiats, déclarent avoir appartenu autrefois à la tribu *Aït-Helli*, des *Aït-Jbel-Doum*; détachés de la tribu mère par suite d'un différend, ils firent appel à ce groupement arabe pour se renforcer et maintenir ainsi leurs droits de culture et de parcours. Un certain nombre d'*Aït-Sibeur-Arab* se prétendent *chorfa*, désignent un *naqib* et déclarent appartenir à la confrérie des *Bdadoua*³⁵. Les termes de *Bdadoua* et de *Melaïna* semblent, selon Michaux-Bellaire, désigner la même catégorie de gens prétendant descendre de Sidi-Ahmed-Ben-Youssef³⁶; il existait par exemple, dans la vallée du Sebou, en tribu *Oulad-Mhammed*, un douar *Melaïna*, très connu des habitants du Rharb et point de départ d'une étude de G. Salmon sur les *Bdadoua*³⁷, qui lisaient le Coran, mais pratiquaient la religion musulmane de façon particulière, sans s'imposer le jeûne. Les *Aït-Sibeur-Arab* et leurs *Bdadoua* apparaissent pourtant musulmans orthodoxes, observent le jeûne du Ramadan et ne se distinguent en rien des autres fractions voisines. Cependant, les *Bdadoua* constituent effectivement une secte hérétique des *Youssefiyine*; en effet « le docte cheikh, l'ami du Très-Haut, Ahmad-Ben-Youssef-El-Miliani, habitant Miliana entre Alger et Tlemcen »³⁸, disciple du Cheikh Ahmed-Zerrouk, fut un grand *cheikh* soufiste et de nombreux disciples lui attribuèrent même la qualité de prophète; mort en 931 Hg (1524-1525 J. C.) son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage vénéré; mais un des disciples de Ahmed-Ben-Youssef, Ibn-Abdallah, embrassa le manichéisme et pratiqua le rite des *Abbahiyida*; cette hérésie se développa même du vivant du saint.

En fait, les confusions sont nombreuses : portant le nom d'une secte hérétique (*Bdadoua*) créée par un disciple dissident de Ahmed-Ben-Youssef-El-Miliani, les « *Melaïna* » des *Aït-Sibeur-Arab*, comme ceux du Rharb, s'attribuent une origine chérifienne et prétendent descendre du Prophète par Sidi-Ahmed-Ben-Youssef lui-même : généalo-

35. Informateur Mohammed-Ben-L..., *Aït Mimoun* (*Aït-Jbel-Doum*), 1955.

36. MICHAUX-BELLAIRE, *Les Musulmans d'Algérie au Maroc*, *Arch. Mar.*, t. XI, Paris, 1907, pp. 7-8.

37. G. SALMON, *Les Bdadoua*, *Arch. Mar.*, t. II, Paris, 1904, pp. 358-363.

38. IBN ASKAR, *Daouhat en-nachir...*, *Arch. Mar.*, t. XIX, trad. Graulle, Paris, 1913, pp. 214-215.

gie fantaisiste, ce dernier ne s'étant jamais cité comme chérif³⁹. Si, comme dans la plupart de ces cas analogues, aucune certitude ne peut être accordée à l'affirmation intéressée d'une origine arabe, il est permis de conclure à une origine étrangère et récente, postérieure à l'installation des Zemmour dans leur territoire actuel. La tradition rapporte que les Melaïna quittèrent l'Algérie au moment de la conquête française et que le Sultan du Maroc leur aurait donné des terres chez les Zemmour et dans d'autres tribus³⁹. L'arrivée des Français au Maroc les fit de nouveau partir en dissidence et les Melaïna des Zemmour, sous la conduite de leur chérif Moulay-Dahad, se trouvaient en 1917 à Khenifra et à Kasbah-Bni-Mellal⁴⁰. Leur retour en tribu Aït-Sibeur a été très tardif.

Une autre fraction des Bni-Hakem, les *Aït-Bou-Hekki* comporte aussi des adeptes de Moulay-Miliana, c'est-à-dire de Sidi-Youssef-El-Miliani-Er-Rachid. En partie berbérophones, les Aït-Bou-Hekki se prétendent d'origine arabe; mais il semble que seuls les liens religieux particuliers, qui les distinguent des autres fractions, motivent cette affirmation. Ils entretiennent des relations très suivies avec les Bni-Khirane, tribu arabophone des environs d'Oued-Zem, et pratiquent souvent, de concert, le pèlerinage à Miliana. Deux journées de marche seulement séparent les deux groupements et les Bni-Khirane viennent souvent chercher femme chez les Aït-Bou-Hekki; mais les deux tribus se savent d'origine ethnique différente et les rencontres auprès du tombeau de leur patron apparaissent seules à l'origine de leurs relations. Le pèlerinage confère un prestige très grand à ceux qui l'accomplissent⁴¹; il durait autrefois un an ou deux, à pied et à dos de mulet; le car et le train ont abrégé ces délais, sans réduire le mérite du voyage: à son retour, le pèlerin est capable de manger du feu et la démonstration se fait en tribu au cours de certaines séances, accompagnées de danses⁴².

39. *Vil. Trib.*, Rabat et sa région, t. III, Paris, 1920, p. 288.

40. G. KLEIN, Etude inédite, juin 1919, communiquée par l'auteur, ancien officier interprète dans les Zemmour.

41. Le vieillard des Aït-Bou-Hekki qui nous a communiqué ces renseignements a fait lui-même plusieurs fois le pèlerinage à pied en passant par Khmissète-Fès-Taza-Tlemcen-Témouchent-Mostaganem-Miliana (1952).

42. E. DERMENGHEN (*Le culte des saints dans l'Islam Maghrébin*, Paris, 1954, pp. 223-252), consacre de nombreuses pages à Sidi-Ahmed-Ben-Youssef, et aux Bdadoua; il signale également la spécialité d'avaleurs de feu attribuée à ces derniers.

— G. DRAGUE (Esquisse d'histoire religieuse du Maroc, *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, Paris, 1951, p. 75) décrit rapidement cet ordre de Youssefiyne.

— Dans une notice sur les Bni-Khirane, non datée, on peut lire que les

La vénération accordée par un groupe à un ordre religieux ne permet aucunement de conclure à son origine étrangère; le cas des Aït-Bou-Hekki, apparaît moins net que celui des Aït-Sibeur-Arab où l'apport extérieur a dû être important. Mais ici encore subsiste la conviction de constituer un groupement à part au sein de la tribu : à une époque impossible à déterminer, des éléments venus de l'Est, ont constitué une petite cellule particulariste, sinon imprégné fortement un groupement préexistant.

Les *Aït-Mejdoub*, de l'importante tribu des Aït-Ouribele, appartiennent à la branche des Aït-Serhrouchene, et le souvenir de leur appartenance à ce groupement humain reste très vif chez les Aït-Serhrouchene d'Immouzère-du-Kandar⁴³.

Les *Aït-Serhrouchene*, berbères zénètes, dont le berceau est le jbel Tichchoukt, dans la haute vallée du Guigou, se considèrent tous comme chorfa, issus de Moulay-Ali-Ben-Amer-Ben-Yahya-Ben-Idriss II. « Tous les Aït-Serhrouchene, dit-on, sont chérifs, c'est-à-dire descendants du Prophète..., rapporte E. Destaing⁴⁴. Tous sont respectés et craints dans la région; on les considère tous, riches, pauvres ou faibles d'esprit comme gens doués d'un pouvoir surnaturel... Les mœurs et les coutumes des Aït-Serhrouchene ne permettent guère en effet de les différencier nettement de leurs voisins berbères. Et cependant, par leur langue, ils nous paraissent se rattacher aux Zénètes du nord de la Berbérie. Si leur parler s'est bien défendu contre l'invasion d'éléments appartenant au dialecte des Brâbers, la raison en est peut-être dans le fait que les Aït-Seghrouchen depuis le chef de la zaouya jusqu'au plus humble mendiant jouissent pour la plupart de la qualité de chérif, que, par suite ils sont craints et respectés dans la région. Ils ont sans doute intérêt à conserver toute son originalité à leur langage qui atteste, à première audition, de leur qualité d'Aït-Seghrouchene et de chérif ».

Il n'est donc pas étonnant de voir la fraction Aït-Mejdoub, détachée en pays Zemmour, revendiquer la qualité de *chorfa* et aussi

Bni-Khirane se disent Berbères sauf la fraction Bni-Mansour. Elle aurait pour ancêtre un chrétien converti de Miliana, dont un descendant a donné son nom à la fraction. Un des fils de Mansour, Si-Ahmed-Moulay-Miliani aurait son tombeau à Miliana et un descendant de Si-Ahmed se serait fixé chez les Bni-Khirane il y a très longtemps. Ce dernier détail paraît évidemment plus vraisemblable. (Arch. D. I.).

43. Fiche de tribu des Aït-Serhrouchene (Annexe du Kandar) où sont énumérés tous les groupements Aït-Serhrouchene du Maroc. (Arch. D. I.).

44. E. DESTAING, *Etude sur les dialectes berbères des Aït-Seghrouchene (Moyen Atlas Marocain)*, Paris, 1920, préface, pages 3 à 88.

la tribu Aït-Ouribele imprégnée de rapports avec les Aït-Serhrouchene. Le *chérif* Sidi-Belkassem-Ben-Gouttiya par exemple, d'origine Aït-Serhrouchene, enterré non loin de Khmissète en fraction Aït-Haddou des Aït-Ouribele, est le descendant de Sidi-Mohammed-Ameziane dont le tombeau se trouve chez les Aït-Serhrouchene d'Immouzère-du-Kandar. Moulay-El-Mostafa et Sidi-Mohammed, les deux fils de Sidi-Belkassem perçoivent encore régulièrement la *ziara* en tribu Aït-Ouribele⁴⁵. Il demeure néanmoins impossible de déterminer la date d'incorporation des Aït-Mejdoub à la confédération des Zemmour.

Les Aït-Serhrouchene ont gardé le souvenir des événements qui obligèrent Moulay-Ali, le *chérif* idrisside, à se réfugier au Jbel Tichchoukt; leur dispersion remonterait selon la tradition au règne de l'Emir Moussa-Ben-Ali-El-Afia⁴⁶; ce dernier aurait décidé d'anéantir les descendants de Moulay-Idriss, ce qui expliquerait leur dispersion et l'absence de liaison entre les divers groupements⁴⁷. Les Aït-Serhrouchene du Kandar, selon la tradition auraient quitté le Tichchoukt il y a environ 250 ans et occupé le Kandar, après les Aït-Ouallal, les Aït-Ayyache et la fraction Khomra des Bni-Ahsene⁴⁸. Aucune indication, à partir de données aussi générales et d'événements remontant au XVIII^e siècle, ne nous permet d'apporter quelque lumière sur l'arrivée des Aït-Mejdoub chez les Zemmour.

*
* *

Comme beaucoup de tribus berbères, les Zemmour comprennent des groupements se considérant comme descendants du Prophète et jouissant ainsi, plus ou moins d'ailleurs, d'une considération qui, la plupart du temps, constitue une reconnaissance de fait, à défaut de droit, de leur prétendue origine arabe. La presque totalité des chorfa en pays Zemmour se disent Idrissides; ils sont berbérophones et parfois fortement influencés par le dialecte ou le rayonnement Aït-Serhrouchène. L'étude, voire l'approche, de tels groupements s'avère difficile, car ils préfèrent, le plus souvent, être acceptés tels qu'ils se

45. Informateur E..., Mohammed, Khmissète, 1955.

46. Fiche de tribu des Aït-Serhrouchene. (Arch. D. I.)

47. Cette dispersion se situe vers le début du 10^e siècle. L'Emir Moussa-Ben-Abilafia, chef des Miknassa du Maroc, nommé gouverneur du Nord marocain par les Fatimides, obtint la déposition des Idrissides de Fès.

48. Cf. Fiche de tribu Aït-Serhrouchène en ce qui concerne la date et les khemra. (Arch. D. I.). — E. DESTAING, *Etude sur le dialecte berbère des Aït-Seghrouchene*, p. 64, au sujet des Aït-Ouallal et des Aït-Ayyache.

prétendent et ne rien dévoiler du secret de leur origine, surtout à un étranger. Sont-ils des rameaux authentiques d'autres formations tribales ? A-t-il suffi de l'arrivée de quelques saints personnages plus ou moins authentiques, pour qu'un groupement tout entier s'érige, sous leur bannière, en descendants du Prophète ? Autant de questions auxquelles il demeure difficile de répondre. Nous avons cependant examiné quelques cas ; ils nous font soupçonner l'extrême diversité des contacts et des origines, l'histoire tribale apparaissant toujours très liée à celle des confréries et des *chorfa*.

c) *Les apports des autres groupements berbères.*

Les *Bni-Ameur*, appelés parfois aussi Aït-Amar et que G. Marcy⁴⁹ qualifie « d'arabes plus ou moins berbérisés » se considèrent comme étroitement apparentés aux Zaïans. Les premières enquêtes ethnographiques effectuées au début du Protectorat français faisaient d'ailleurs ressortir cette appartenance des diverses tribus installées au nord du Pays Zemmour (Aït-Ali-ou-Lahsene, Kotbiyine, Mzourfa, Khzazna, et Hejjama) à la grande confédération zaïane⁵⁰. La tradition orale explique ainsi la séparation intervenue il y a très longtemps⁵¹ :

« Les Aït-Amar, des Zaïans, occupaient autrefois une partie du territoire où se trouvent de nos jours Bni-Hakem et Haouderrane. Ils comprenaient les Iâzzabene ou transhumants, et les Aït-Nzel ou sédentaires. Ces derniers avaient planté leurs tentes sur un terrain appelé Feddane-El-Begra, près du marabout de Sidi-Amar, non loin de l'Oued Tanouberte. Les Iâzzabene transhumaient dans la région d'Oulmès occupée maintenant par les Aït-Hattem. En hiver, les deux fractions se retrouvaient à Sidi-Amar. Les jeunes gens se livraient à plusieurs jeux ; ils aimaient en particulier le *tibamayine*⁵² : deux camps se formaient sur un terrain de 150 enjambées de long environ ; chaque joueur édifiait avec cinq ou six pierres une murette servant de cible ; on tirait ensuite au sort pour savoir qui, le premier, pourrait lancer les pierres afin de détruire l'ouvrage adverse. A la suite d'un malentendu, né de la malhonnêteté d'un joueur, une dispute s'éleva entre les jeunes gens ; les adultes s'y mêlèrent et elle

49. G. MARCY, *Le Droit coutumier Zemmour*, p. 4.

50. *Vil. Trib.*, t. III, pp. 212-213 (Rabat et sa région).

51. Informateur Abdeslam-ben-A..., El-Hakmaoui, Bni Hakem (Aït Baboute), 1953.

52. Jeu à rapprocher de celui décrit par Claverie (Qachbou) dans « Jeux berbères », *Hespéris*, 1928, t. III, pp. 401-403.

dégénéra aussitôt en lutte sanglante. De nombreux morts et blessés restèrent sur le terrain. A la suite de cette bataille, les Iâzzabene retournèrent dans la région d'Oulmès où ils s'installèrent à demeure : ce sont les Aït-Amar d'Oulmès; les Aït-Nzel restèrent quelque temps sur place, puis prirent la direction du nord et du nord-ouest : ce sont les Aït-Amar (ou Bni-Ameur) de la Mâmora ».

De tels désaccords entre fractions d'une même tribu, séparées par des genres de vie différents, ont dû se produire maintes fois; les poussées d'éléments nouvellement arrivés et désireux de se faire une place ne manquent pas d'ailleurs d'accélérer certains départs ou certaines scissions⁵³. Les Aït-Amar d'Oulmès demeurent encore de nos jours convaincus que les Bni-Ameur de la Mâmora leur sont apparentés⁵⁴. Les Khzazna (Bni-Ameur) se disent aussi descendants de Sidi-Bou-Khezzane-Bou-Zougguatt dont le tombeau se trouve en pays Zaïan⁵⁵. Une tradition très forte assigne donc une origine zaïane aux Bni-Ameur; nous verrons plus loin, à la suite de quelles vicissitudes les Bni-Ameur vinrent s'installer en forêt de la Mâmora, en tête de la Confédération Zemmour⁵⁶.

Les *Aït-Ouahi*, des Aït-Zekri, se savent issus des Aït-Ouahi installés aux environs d'Aïn-El-Leuh en tribu Bni-Mguild.

Selon la tradition⁵⁷, trois frères (Lârbi, Slimane, Ichchi) et deux sœurs auraient quitté les Aït-Ouahi d'Aïn-El-Leuh pour des raisons personnelles et se seraient incorporés aux Zemmour. Les deux sœurs se marièrent respectivement avec Haddou et Mellouk originaires des Abda. Ces cinq hommes, formant à l'origine une seule famille dont la prospérité fut très grande, fondèrent les cinq groupements actuels des Aït-Ouahi des Zemmour : les Aït-Haddou, les Aït-Mellouk, les Aït-Ichchi, les Aït-Lârbi et les Aït-Slimane. Les Aï-Lârbi gardent encore

53. Le Capitaine MORTIER (L'Annexe de Moulay-Bouâzza 1915, Arch. D. I.), attribue au mouvement de repli vers le nord de la tribu Bni-Hakem (Zemmour), coïncée entre les Zaër et les Aït-Sgougou, l'avance des éléments Zaïans Aït-Amar. Ces derniers vinrent se fixer à Boukhalkhal, au Ment, à Mserser puis à Oulmès, « précédés par un autre groupe de Bni-Amar qui est allé s'installer à Tiflete, formant actuellement le groupe Bni-Ameur des Zemmour.

54. Informateur : Hamadi-Ben-Lârbi-Derqaoui (tribu Mzourfa), qui a séjourné quelques temps à Oulmès, 1949.

55. Informateur : Mohammed Zelmat-Khzazna, 1950.

56. Des explications patronymiques diverses — et savantes — ont cours en tribu : le terme de Bni-Ameur par exemple viendrait de l'arabe « âammer » (emplir), car les Bni-Ameur ont rempli, en avant des tribus Zemmour, le vide causé par le départ des Bni-Ahsene.

57. Inf. Caïd Bou-Driss Ben-Chaboune, des Aït Zkri (95 à 100 ans), 1949.

des relations de parenté avec la famille de leur ancêtre, habitant aux environs de Safi.

La légende des cinq foyers originaux vaut sans doute ce que vaut ce genre d'explication fondé sur la fécondité des ancêtres; mais le souvenir d'une parenté commune persiste également chez les Aït-Ouahi d'Aïn-El-Leuh où, selon les anciens, « des Aït-Ouahi qui seraient leurs frères font partie de la Confédération des Zemmour »⁵⁸. Il y a une dizaine d'années encore, des élèves originaires des Zemmour et poursuivant leurs études au Collège d'Azrou rendaient visite à des parents installés depuis toujours en pays Aït-Ouahi d'Aïn-El-Leuh⁵⁹. Par contre les Aït-Ouahi des Zemmour se défendent d'une parenté quelconque avec d'autres Aït-Ouahi, en particulier ceux de la région d'Oulmès, pourtant plus proches. Au demeurant ce sentiment de parenté entre les deux groupes appartenant aux Zemmour et aux Bni-Mguild ne se traduit pas par des relations particulières⁶⁰.

Les *Aït-Ouribele*⁶¹, réputés chez les Zemmour, autrefois pour leur ardeur guerrière, aujourd'hui pour leur turbulence, se prétendent descendants de la célèbre tribu des Aoureba qui accueillit Moulay-Idriss lors de son arrivée au Maroc, et plus particulièrement de la fraction à laquelle appartenait Lalla-Kenza, mère d'Idriss II. Aucune légende particulière, aucune explication généalogique quelconque, ne vient justifier cette tranquille assurance d'être Aoureba et de descendre de Abd-el-Mjid l'Aouribi, père de Lalla-Kenza. Une certaine similitude de nom, un attachement très marqué aux *chorfa* idrissides contribuent à renforcer cette croyance profonde, vivifiée par la présence de fractions se réclamant elles-mêmes d'Idriss I^{er} : Aït-Ben-Hammadi, Aït-Mejdoub... La légende suivante, alliant l'explication linguistique à l'affirmation d'authenticité circule en fraction Khammouja :

Moulay-Idriss demanda aux chefs de la tribu de se convertir à l'Islam. Ceux-ci lui répondirent : « Laisse nous d'abord le temps de

58. Fiche de tribu des Aït-Ouahi, Cercle d'Azrou, Annexe d'Aïn-El-Leuh (Arch. D. I.).

59. Informateur Mohammed-Bel..., Kabliyine (Aït-Bougrine), 1949.

60. J. DABENCENS (Les Aït Abdi du Moyen Atlas... *Les Cahiers d'Outre-Mer*, avril-juin 1951, p. 110) situe en 1905 le départ vers les Zemmour d'une fraction Aït-Ouahi des Aït-Abdi. Une date aussi récente eût laissé un souvenir plus vif en tribu. Sous Sidi-Mohammed-Ben-Abderrahmane, un caïd Ouahioui fut investi en pays Zemmour. Les Aït-Ouahi des Zemmour semblent s'être incorporés aux Zemmour vers 1850, au moment de l'installation de ces derniers sur le plateau de Khmissète.

61. Informateurs : E..., Mohammed, Khmissète, 1954. Khalifa T..., des Aït-Ouribele, 1953.

réfléchir ! » Moulay-Idriss les renvoya chez eux en leur disant : « Allez réfléchir puis revenez ». (En arabe : « Khammou ou jiou » - d'où khammouja). C'est ainsi que la tribu s'appela Khammouja dès sa conversion par Moulay Idriss.

Certains Aourebilis, se rendant compte de l'impossibilité d'apporter des preuves à leurs dires, même sous forme de contes ou de légendes, précisent cependant que la tradition le veut ainsi et qu'elle les fait également venir de l'Est.

Les *Ijanatene*, fraction des Haouderrane, semblent mériter de façon plus sûre l'épithète de Zénète; en milieu Haouderrane, ils apparaissent un peu à part, comme d'ailleurs les Aït-Ouribele au regard des autres tribus⁶². G. Marcy⁶³ signale l'origine zénète très nette de cette fraction. Les Ijanatene se prétendent descendants d'un saint du Tafilalet, lieu d'origine de leur groupe, appelé Sidi-Jana⁶⁴. Ibn Khaldoun donne, à propos des Zénètes, une explication phonétique s'accordant au nom par ailleurs si caractéristique de notre fraction : « ...il faut savoir que Zanata dérive de Djana, nom propre qui désigne l'ancêtre de cette tribu, savoir Djana, fils de Yahya, le même qui figure dans leur généalogie. Or, quand ce peuple veut convertir un nom propre en nom générique il lui ajoute un *t* à la fin; de cette façon ils ont formé Djanat; et pour donner à ce nom, qui est au singulier, toute la compréhension dont il est susceptible, ils y ajoutent un *n* (signe du pluriel berbère) de sorte qu'il devient Djanaten. Le *dj* de ce mot qui tient le milieu entre le *dj* et le *ch* (c'est-à-dire le *j* français) et auquel l'oreille perçoit une sorte de sifflement »⁶⁵.

Les *Aït-Ayache*, autre fraction des Houderrane, attribuent leur appellation au Ari-ou-Ayache, ou jbel Ayachi, montagne du Grand Atlas auprès de laquelle ils habitaient autrefois⁶⁶. Ils se rattachent ethniquement, sans ambiguïté aucune, à la grande tribu des Aït-Ayache qui fit partie autrefois de la Confédération des Aït-Idrassene, puis des Aït-Yafelmane⁶⁷.

On sait que cette tribu, par suite de sa défaite à Sidi-Ayad-El-Aouli contre les Aït-Izdeg et les Bni-Mguild, puis d'une déportation

62. Pour un fellah des Aït-Bou-Chlifene par exemple, rencontrer un Ijanatene sur le chemin du souk peut porter malheur.

63. G. MARCY, *Le Droit coutumier Zemmour*, p. 4.

64. Informateur, Ali-Bou-Driss, Ijanatene, 1949.

65. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, p. 190.

66. Informateur Mohammed-ou-Saïd, Haouderrane (Aït-Ayache), 1949.

67. Notice sur les Aït Morghad, Lt. LECOMTE, juin 1930, Capitaine NOMDEDEU, l'Annexe d'Assoul, 1953 (Arch. D. I.)

au sud de Fès par Moulay-Slimane, s'est fractionnée en plusieurs éléments⁶⁸. Les Aït-Ayache des Haouderrane se souviennent très bien de leur parenté avec les Aït-Ayache Fassi et ceux des Bni-Mguild; une dispute serait à l'origine de leur départ. Nous verrons plus loin qu'ils n'ont pas oublié les lieux successifs par lesquels ils sont passés. Ils n'entretiennent actuellement aucun rapport avec leurs frères de race.

Les *Kabliiyine* ne peuvent fournir aucune explication sur leur origine. Ils gardent le souvenir très net et très répandu parmi leurs fractions, d'être venus du « Sahara », c'est-à-dire du Tafilalet : chassés par la famine ou par la guerre ils auraient quitté cette région pour aboutir dans le pays de Khmissète après un long cheminement qui dura plusieurs générations⁶⁹. On raconte également que sous Moulay-Hassan, un certain nombre de guerriers Kabliiyine, participant à la harka levée contre les tribus du Tafilalet, furent accueillis et hébergés par leurs frères de race restés dans la région⁷⁰. Au début du Protectorat français, des émissaires partis du Tafilalet, alors non soumis, seraient même venus proposer à certains de leur parents Kabliiyine des partages relatifs à des terrains possédés en commun : les anciens propriétaires refusèrent alors de faire acte de propriété, de crainte de voir leur tribu refoulée au Tafilalet. Beaucoup de Kabliiyine prétendent aussi que presque tous les noms de leurs fractions se retrouvent aux environs de Sidi-Bou-Yacoub, dans le Haut Rhéris ; M. Fresneau⁶⁹ établit même, dans une monographie, un tableau comparant les noms de fractions Aït-Youb (Aït Merrhad) et ceux des douars Aït-Qessou (Kabliiyine); cette communauté de nom ne constitue pas une preuve, mais elle n'est pas passée inaperçue des Kabliiyine qui pensent ainsi localiser leur lieu d'origine. Convaincus de venir du sud, les Kabliiyine restent cependant très troublés par leur nom. *Aqebli* (pl. *Iqebliiyine*) signifie couramment personne du Sud, saharien, au teint noir. Or les Kabliiyine des Zemmour sont blancs.

Mais ce qui trouble nos Kabliiyine trouve une explication dans

68. Notice sur les Aït-Ayache, anonyme, non datée. (Arch. D. I.).

— Note sur les Aït-Ayache, Laize, Officier interprète, 1917. (Arch. D. I.)

— A. LE CHATELIER, *Notes sur les villes et tribus du Maroc en 1890*, t. I, Paris, 1902, p. 61.

— Ras Moulouya, par BOUVEROT, chef de bataillon, 1919 (Arch. D. I.). — Notice sur la banlieue de Fès, Capitaine TARRIT, 1913 (Arch. D. I.)

69. FRESNEAU, Contribution à une monographie de tribu : les Qabliiyine (Arch. D. I.), et informateurs cités ci-dessous.

70. Inf. B..., Mohamed; fraction Aït-Yacoub, douar Aït-Cherki Houcine-S...; fraction Aït-Bougrine, douar Aït-Ouahi B... -Omar; fraction Aït-Bouziiane, douar Aït-Abdallah Mohammed-Bel...; fraction Aït-Bougrine, douar Ahmed-ou-Saïd.

le Sud. E. Laoust⁷¹ étudiant les populations du Sud, décrit longuement les *iqebliiyine*, c'est-à-dire les gens du Sud par excellence, les sahariens, les métis de blancs et de noirs, fixés depuis des siècles dans le sud, constituant une sorte d'humanité inférieure (Touati-Filali-Draoui) et dont le domaine comporte tout ce qui touche à la terre et à l'eau. Il ajoute cependant : « A un degré moindre de mépris social, vivent à leur côté des *Qebbala Imellalen*, c'est-à-dire « Qebbala blancs » d'origine et de caractères ethniques très différents, il est vrai. Les hommes secs et robustes ne se distinguent guère des Imazirhene dont ils portent d'ailleurs le costume... On les considère comme les populations les plus anciennes fixées au pays, réparties dans les hautes vallées des deux versants du Haut Atlas, que les invasions ont submergées sans les anéantir ». Visitant le pays en 1884, de Foucauld⁷² avait déjà constaté la présence de ces qebbala dans le district du Gers ; frappé des affinités raciales de ces populations avec leurs dominateurs, il attribue au mot qebbala une signification uniquement sociale : « C'est en approchant de l'Oued Ziz que j'ai entendu ce nom pour la première fois. Il est employé sur tout le cours du Ziz et dans le bassin supérieur de la Moulouya. Il ne désigne point une race, mais l'état d'une partie de la population. Une portion des Imazirhene sédentaires de cette contrée a été réduite par des tribus voisines à l'état de tributaires : ce sont ces tributaires qu'on appelle qebbala. Ils sont presque tous chellaha, de même race par conséquent et de même couleur que la plupart de leurs dominateurs. Par extension, on désigne quelquefois sous le nom de Qebbala, des Chellaha sédentaires même indépendants, lorsque ces chellaha vivent isolés, sans aucun lien avec personne. Ainsi les chellaha du Ghéris et de quelques autres oasis, sont souvent dits Qebbala, bien que libres ». Le lieutenant Lecomte⁷³ voit dans les populations « Ikeblyn Imellalen » des îlots de peuplements appartenant à la race des plus anciens habitants du Haut-Atlas, groupes d'individus sédentarisés dans les vallées, ayant résisté aux invasions ultérieures d'autres races, et pour lesquels l'attachement au sol fut plus fort que les liens du groupe ethnique. « Les gens installés au début de notre ère, écrit-il, sont appelés par les berbères « Ikeblyn Imellalen », c'est-à-dire littéralement « les étrangers à la tribu (Kebbala) blancs », par opposition aux kebbalas noirs ». La tradition, l'examen linguistique des noms, le raisonnement, conduisent le Lieu-

71. E. LAOUST, L'habitation chez les transhumants du Maroc Central, *Hesperis*, VI, 1935, p. 253.

72. De FOUCAULD, *Reconnaissance du Maroc*, Paris, 1888, p. 349.

73. Lieutenant LECOMTE, *Les Aït-Morghad*, 1930. (Arch. D.I.).

tenant Lecomte à classer les « Iguerrouan », les « Izerouan » les « Imelouan », tribus actuellement dispersées dans le Maroc mais dont on retrouve les traces un peu partout dans le Sud, parmi les « Ikeblyn Imellalen ». Ces populations anciennes auraient été assimilées par les premiers envahisseurs sanhajas au moment où ces derniers se sont installés dans le pays, avant d'être submergés par les nomades Zénètes. « Ce sont eux qui, en arrivant, trouvant des habitants étrangers à leur race, les appelèrent les « étrangers à la tribu ».

La tradition d'une origine saharienne, l'appellation de Kabliiyine, un certain souci de souligner la clarté de leur teint, le particularisme de cette puissante tribu Zemmour, permettent d'avancer l'hypothèse d'une parenté de nos Kabliiyine avec les « Ikeblyn Imelladen » du Sud. Des exemples nombreux la rendent vraisemblable. Les Guerouane, installés au S. O. de Meknès, voisins immédiats des Kabliiyine, sont issus de l'ancienne tribu Iguerrouane, composée d' « Ikeblin Immellalen », qui occupa au x^e siècle, les régions du Regg et du Tafilalet, puis le Haut Ziz et le Haut Guir; avant l'arrivée des Français, les relations entre les îlots restants et le gros de la tribu étaient d'ailleurs fréquentes. Des Imelouane, qui ont laissé des traces dans le bassin du Rheris et du Todrha en Moulouya, *ksour* « d'étrangers blancs » au milieu des autres populations, se trouvent actuellement au nord de Meknès. Il n'est donc pas interdit de penser que les Kabliiyine des Zemmour sont issus de ces populations anciennes du Sud.

D'autres Ikeblyn, les plus sédentarisés sans doute, ont fait autrefois acte de soumission auprès de certaines fractions des tribus envahissant le pays; ils ont ainsi acquis droit de cité et ont pu rester sur le sol qu'ils préféraient au lien tribal. C'est ainsi par exemple que les « Ikeblyn », s'étant soumis autrefois à différentes fractions Aït-Morrhad, représentent maintenant la plupart de celles-ci; ils sont devenus Aït-Youb⁷⁴, Aït-Ameur ou Gouhaï, Aït-Irbiben..., etc.⁷⁵. La plupart des études sur les tribus de la région mentionnent l'existence « d'étrangers blancs » s'incorporant ainsi dans les groupement nouveaux⁷⁶. La persistance de leur appellation fait penser que les Kabliiyine des Zemmour étaient à l'origine un noyau moins sédentaire « d'étrangers blancs » qui, par force ou par inclination, a quitté le territoire

74. Fraction où une similitude très grande de noms de sous-fractions avec ceux de douars Kabliiyine avait été relevée par FRESNEAU.

75. Fiche de tribu des Aït-Morrhad d'Ifferh, Annexe de Tinjdad. (Arch. D.I.).

76. Fiche de tribu des Aït-Haddidou, Lt de KERAUTEM. Fiches des tribus du Bureau de Rich, Capitaine GERVAISY. Fiches des tribus de la circonscription de Goulmima, Capitaine RUEFF et Capitaine JOUANDON. Fiches des tribus de Boudenib, Capitaine LE CORBEILLER. (Arch. D. I.)

de ses ancêtres et a gardé dans son nom la trace de son origine particulière⁷⁷.

Un autre fait rend cette hypothèse plus vraisemblable encore. La tradition locale, rapporte le Lieutenant Lecomte à propos de certains groupements « Ikeblyn Immellalen » dans le Sud marocain, raconte « que les Izekkalen, les Aït-Snan, les Igheddouan constituent la descendance d'une chrétienne appelée « Taouaïbt ». Cette constatation conduit l'auteur à étudier les traces du judaïsme ou du christianisme qui auraient imprégné ces anciens occupants du sud avant leur islamination, et à citer la légende, conservée en tribu Aït-Morrhad, qui montre bien le mépris gardé par ces derniers pour les premiers sédentaires, longtemps chrétiens ou juifs : « Chacun a un ancêtre, un jed. Chorfa, berabers en ont un, même les kebala noirs dont l'ancêtre est Sidi Blal. Mais les kebala blancs n'ont pour ancêtre qu'un âne ». N'est-il pas curieux de constater que les Kabliyne se font souvent appeler « araou-n-troumite » (enfants de la chrétienne) par les autres tribus Zemmour ?

d) *Extrême diversité des composantes ethniques.*

Beaucoup de tribus et de fractions Zemmour ont conscience d'une origine particulière. A en croire les traditions rapportées à propos de quelques cas particuliers, la Confédération des Zemmour a reçu en son sein des éléments appartenant aux grandes confédérations politiques berbères : aux Aït-Ou-Malou (par les Bni-Ameur ou Zaïans), aux Aït-Idrassene (par les Aït-Ayache). Ordinairement classés parmi les Berbères Sanhaja, les Zemmour comptent aussi des groupements Zénètes, à tel point que certains Zemmouris affirment que la majorité des tribus est d'origine Zénète⁷⁸. Personne ne trouve étrange qu'une tribu s'authentifie aux Berbères Branès Aoureba, qu'une fraction se proclame d'origine Zénète. Il n'est pas exclu non plus de voir dans la tribu des Kabliyne des descendants plus ou moins directs de populations installées dans les régions du sud antérieurement aux premières invasions des Sanhaja. La présence de groupements prétendus *chorfa* ajoute encore à la diversité des apports extérieurs.

Les Zemmour réunissent en fait des représentants des grands

77. Signalons à titre d'exemple de permanence patronymique, qu'une fraction « Iqebline » existe dans les Marmoucha ; elle serait issue d'un fqih Zemmouri de nom inconnu, qui serait venu se fixer dans les Marmoucha (Fiche des tribus des Marmoucha, Arch. D. I.)

78. Caïd Bou-Driss Ben-Chaboun des Aït-Zekri, 1949.

groupements ethniques traditionnels et ne sauraient prétendre à la pureté de leur race. Trop de groupes se réclament d'une origine étrangère ou sont vraiment venus d'ailleurs pour que cette prétention puisse être formulée par eux.

1) *Les petits groupes sociaux*

Le même particularisme se retrouve aussi marqué au niveau des groupes sociaux plus restreints (douar, famille). Chacun s'ingénie à mettre en relief une origine particulière et nettement distincte.

Les Aït-Talha par exemple, de la tribu des Aït-Abbou, tirent leur nom de Ali-Ben-Talha, garde de la suite d'un Sultan (dont on ne se souvient plus d'ailleurs), qui déserta son camp et s'installa en tribu Aït-Abbou; il jouissait d'une estime particulière et sa situation sociale était presque celle d'un chérif; il reçut beaucoup de dons, devint prospère et élargit sa clientèle qui forma ainsi la sous-fraction des Aït-Talha⁷⁹.

Les habitants du douar Aït-Ben-Chérif, fraction des Aït-Ahmed-ou-Yacoub, tribu Kabliyyine, invoquent la légende suivante :

« Nous sommes les descendants d'un homme qui vivait misérablement au milieu d'un douar qui le méprisait. Il ne possédait qu'une pauvre petite tente et un peu de blé dans une peau de mouton cousue. Un jour, un chérif vint à passer et demanda en vain l'hospitalité aux gens du douar. Notre père, seul, l'invita chez lui; sa femme moula le blé pour le repas; le chérif s'approcha et se mit à trier les grains. La femme s'aperçut bientôt que le tas de farine augmentait alors que la quantité de blé restait constante. Elle remit le blé dans le sac et se mit à préparer le couscous. Le voyageur ordonna qu'on en préparât beaucoup et qu'on invitât tous ceux du douar. Ces derniers se moquèrent de l'offre, hésitèrent, puis finirent par accepter. Ils furent rassasiés de couscous et de méchoui. Le chérif ne dit pas un mot et durant la veillée s'occupa à préparer des attaches de toutes sortes; il les donna à son hôte et lui conseilla d'acheter désormais tous les animaux qu'on viendrait lui présenter sans s'inquiéter du prix. Le lendemain, une troupe de chameliers arriva devant la tente et demanda à notre ancêtre d'acheter les animaux. Il accepta, bien que n'ayant pas l'argent nécessaire, et les invita à passer la nuit sous sa tente.

79. Informateur : Haddou-Bel-H..., tribu Aït-Abbou. Fraction Aït-Talha, 1951.

A l'aube, tout le monde avait disparu, mais les chameaux étaient restés. Ainsi, chaque jour, il recevait des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et en une semaine devint l'homme le plus riche du douar. Le chérif lui accorda, en plus, la baraka ; on suivait désormais ses conseils, on le considérait comme la personne la plus importante du douar et même de toute la fraction. Il eut des enfants qui devinrent aussi très riches et fondèrent un douar, sous le nom d'Aït-Ben-Chérif. Notre groupement a toujours été le plus riche, le plus important, le mieux considéré. On y choisissait des caïds, des chioukh, des membres de la jemaâ. Depuis l'arrivée des Français, six caïds du même douar se sont succédé. Le caïd Benâïssa en est le dernier »⁸⁰.

2) *Les individus*

L'origine individuelle de ceux qui se sont intégrés aux tribus Zemmour ne tombe pas dans l'oubli. Très souvent des Doukkala, Abda, Chaouïa, obligés de quitter le bled Makhzen, pour fuir les exactions de leur caïd, se cacher à la suite d'un crime commis, échapper à une vengeance, se réfugiaient chez les Zemmour. Des Zemmouris eux-mêmes changeaient parfois de clan, surtout à la suite d'un méfait ou de représailles causées par le crime d'un parent.

Ils arrivaient généralement seuls, avec ou sans bagages se rendaient auprès d'un chef de tente aisé, se plaçaient sous son *mezrag* (protection) en lui offrant un mouton en sacrifice (*debiha*) et obtenaient ainsi le droit de vivre en pays Zemmour. Leur protecteur les employait alors comme bergers ou comme khammès. Beaucoup d'étrangers ont réussi à se faire une situation matérielle prospère. Certains, par contrat d'*amazzal*⁸¹ opèrent avec une fille berbère une sorte de mariage inférieur, où ils sont en réalité des associés rémunérés par l'octroi d'une compagne et d'une part déterminée des récoltes, moyennant des prestations de travail ; au bout d'un certain délai, fixé à l'avance et généralement inférieur à dix ans, ils peuvent devenir véritablement chefs de foyer et obtenir ainsi droit de cité. D'autres campent sur des terres mortes, avec l'accord des riverains, et les vivifient ; parfois ils réussissent même à acheter les parcelles et à s'ins-

80. Informateur : L...-Mohammed, tribu Kablyine, fraction Aït-Ahmed-ou-Yacoub, 1950.

81. G. MARCY, *Le Droit coutumier Zemmour*, pp. 38 et 39, 268 et 269.

taller⁸². Lors des mouvements de fractions ou des départs collectifs beaucoup de familles restent sur place et finissent par s'intégrer à la nouvelle fraction occupante. La région de Dayet-er-Roumi, au cœur du pays Zemmour, offre un exemple très net de ce phénomène⁸³; les terres appartenaient à l'origine aux Aït-Belkassem qui s'en dessaisirent peu à peu, à la suite d'une période de famine et surtout par suite d'un déplacement de la tribu vers l'ouest. Déjà au milieu d'eux se trouvaient des propriétaires d'origine étrangères, venus s'installer depuis très longtemps et considérés à la longue comme membres de la tribu. Peu à peu des Ijanatene et des Aït-Izzi (Haouderrane) ayant acheté petit à petit une grande partie des terrains, finirent par englober des familles Aït-Belkassem qui n'avaient pas vendu, ou même certains fellahs Aït-Ouahi (Aït Zekri) ayant eux aussi acheté aux Aït-Belkassem. Il s'ensuivit une extrême imbrication des propriétés dans une région peu à peu grignotée par d'autres tribus. Ainsi changent d'étiquette tribale, après de longues années d'appartenance nominale à un autre groupe ethnique, un certain nombre de familles attachées au sol.

Des esclaves également pénétraient en pays Zemmour, amenés par des Cherarda ou des Hasnaouis s'ils avaient été achetés à Fès ou à Meknès, par des Chaouïa ou des Doukkala s'ils provenaient de Marrakech ou du Sud; certains finissaient par être affranchis par leur maître, après criée sur le souk : « il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son Prophète; l'esclave de un tel est devenu le fils de un tel »⁸⁴. Sâïd-el-Abd (Sâïd l'esclave) par exemple, volé tout petit dans les Doukkala, est arrivé dans les Ijanatene sous Moulay-Abderrahmane, où il fut acheté par le cheik Kessou-Ould-El-Haj et adopté ensuite par son maître.

Tous ces étrangers ne se fondaient pas immédiatement dans leur nouvelle communauté, surtout s'ils n'étaient pas Imazirhene; leur situation morale mettait longtemps à devenir satisfaisante. « Admis dans la jemaâ au bout d'un certain temps, ils y conservaient le silence par déférence naturelle pour les Imazirhene. Mais ils avaient quelquefois voix consultative dans les débats. Des générations ont pu se succéder et leur dévouement s'affermir en maints barouds, les égards que l'on a pour eux sont semblables à ceux que l'on montre

82. Beaucoup de Doukkala occupaient des terres au Bled Msellette (Tribu Aït-Belkassem), dont la propriété était contestée entre différentes fractions, juste avant le Protectorat.

83. P.V. de la réunion du Conseil de Tutelle des Collectivités à Dayete-er-Roumi, mai 1925, Archives du Service des Collectivités, Rabat.

aux autres membres de la cité, et cependant on n'oublie pas leur origine » écrivait G. Klein en 1919⁸⁴. A cette époque par exemple, le caïd Hamida des Aït-Ali-ou-Lahsene jouissait d'une situation matérielle et morale prépondérante, mais chacun savait que son père El-Mâti venait des Chaouïa et avait été engagé comme berger par le Zemmouri Amor-Ould-Zaïani (fils de la Zaïane), qui donna sa sœur en mariage à son client chaoui. Le caïd était doublement étranger par son père et par sa mère. Les exemples d'assimilations d'étrangers abondent dans tous les douars ou fractions et le nom patronymique garde la trace de leur origine. Certains chefs Zemmouris, dont les fonctions permettent de porter des jugements d'ensemble, n'hésitent pas à affirmer que les Zemmour comprennent une très forte proportion d'étrangers⁸⁵.

Depuis la Confédération jusqu'au douar, des groupes ou des individus sont étrangers ou revendiquent une origine particulière. En pénétrant parmi la complexité des différents groupes sociaux, on reste surpris par une apparente contradiction, qui constitue cependant la règle en matière d'organisation tribale : la conviction d'avoir une origine particulière jointe à la conscience d'appartenir à un groupement plus vaste ; « Là où il y a des légendes généalogiques pour expliquer l'ensemble, écrit J. Berque⁸⁶, deux systèmes coexistent, sans apparemment gêner le citoyen. Simultanément il professe le rattachement à l'ancêtre général, et l'ascendance différente assignée par la tradition à sa famille. Il invoque, selon l'occasion l'une ou l'autre lignée. De fait, la plupart des tribus agrègent des éléments venus de tous les horizons, et en tout cas venus « d'ailleurs ». Cette contradiction entre la personnalité collective et l'origine des cellules qui la composent est véritablement une loi du genre ».

L'étude de quelques cas concrets nous a permis de soupçonner l'extrême diversité des composantes ethniques des populations Zemmour. Il ne saurait être question de relier aux fractions ou aux tribus étrangères les groupements Zemmour qui en portent le nom ; les intéressés eux-mêmes s'en défendent ; les Aït-Ouahi des Zemmour par exemple se reconnaissent parents de ceux des Bni-Mguild mais aucunement de ceux d'Oulmès ou des Aït-Mezri (Aït Morrhad) ; de même Aït-Oumnassef des Kabliyine et Aït-Oumnassef des Haouderrane s'ignorent absolument et repoussent toute idée de lien. De nombreux cas de

84. G. KLEIN, étude inédite, 1919.

85. Un quart selon le caïd Bou-Driss-Ben-Chaboune, des Aït-Zekri, 1949.

86. J. BERQUE, Qu'est-ce qu'une tribu Nord-Africaine ? in *Eventail de l'histoire vivante*, pp. 264-265.

similitude patronymique pourraient être cités; aussi bien, comme l'a dit E. F. Gautier⁸⁷ « on trouve n'importe où, n'importe quel nom de tribu ». La fiction généalogique n'éclaire rien; l'explication historique peut paraître insuffisante; « l'hypothèse qui peuple le pays de groupes pérégrinants, vertigineusement mobiles et vagabonds, mais obstinés à garder leur état-civil est à peine plus satisfaisante que celle qui invoque l'aïeul fécond à la progéniture disséminée » écrit J. Berque⁸⁸. Et il ajoute : « Là où la tradition indigène voit une génétique à enjambements géographiques, et la recherche moderne la résultante complexe de déplacements du passé, on pourrait être tenté de voir seulement le jeu de mutations verbales ». Mais les Zemmour viennent de très loin et la fluidité des formations sociales n'interdit pas d'accepter l'adjonction d'éléments étrangers plus ou moins importants; le lent mouvement des Zemmour vers le N.O. du Maroc et leur histoire mouvementée ont certainement favorisé les apports extérieurs, ainsi que nous le verrons plus loin. La multiplicité des « emblèmes onomastiques »⁸⁹ traduit la multiplicité des contacts et des mélanges; peut-on imaginer d'ailleurs une recherche ou un choix arbitraires des appellations ? Un fait, une parenté fictive ou réelle, une origine, un souvenir motivent l'emploi d'un signe patronymique spécial; mais les groupements se dispersent, grossissent, se scindent et le nom reparait ailleurs, aussi souvent décerné par les autres que délibérément voulu tel; ainsi l'emblème ne reste plus le pavillon authentique du contenu social qu'il symbolise.

III. — LES PARTICULARISMES INTERDISSENT TOUT GROUPEMENT POLITIQUE DURABLE

Les tribus n'ont pas la cohésion, l'unité solide qui caractérisent la famille berbère traditionnelle : « l'agrégation de familles qu'on désigne sous le nom de tribu, écrivent A. Bernard et M. Lacroix⁹⁰, peut être considérée comme l'unité politique, c'est-à-dire comme responsable des actes extérieurs des membres de la collectivité vis-à-vis des agglomérations voisines. La tribu sera l'unité politique des indigènes, comme la famille est l'unité sociale ». La confédération ne peut, entre ces ensembles déjà très hétérogènes, que maintenir des liens assez

87. E. F. GAUTIER, *Le passé de l'Afrique du Nord*, 1942, p. 358.

88. J. BERQUE, *ibid.*

89. La formule est de J. Berque

90. A. BERNARD et M. LACROIX, *L'évolution du nomadisme en Algérie*, Alger, 1916, p. 297.

lâches, apparaissant en cas de dangers extérieurs, mais n'excluant nullement des clans rivaux à l'intérieur même du cadre qu'elle offre. Un fonctionnaire bien placé pour sentir les effets du particularisme tribal en pays Zemmour ⁹¹, a pu écrire, en préface à une étude sur le droit coutumier Zemmour, ces lignes en contradiction avec la vérité historique, mais traduisant bien la diversité et l'individualisme des populations Zemmour : « Nous croyons devoir prévenir dès l'abord que nous n'employons ce terme de confédération que pour faciliter la désignation d'ensemble des diverses tribus dont nous entendons étudier le domaine judiciaire. Car en fait leur réunion n'a été obtenue qu'artificiellement à la faveur d'un découpage administratif de l'Empire chérifien qui a suivi les opérations de pacification » ⁹². Les contacts journaliers avec les dépositaires des coutumes et traditions tribales que sont les membres des tribunaux coutumiers, pendant de nombreuses années, n'ont pas permis à l'auteur de ces lignes de sentir un lien entre les tribus, ni de déterminer l'entité de la confédération : « il est difficilement admissible, ajoute-t-il, pour quiconque a pu mesurer le goût des Zemmour pour l'indépendance, que plusieurs tribus aient accepté de se soumettre à un chef commun ». Ici encore, l'histoire contredit cette affirmation : nous la retenons surtout parce qu'elle traduit le sentiment de diversité que ressent tout observateur en contact avec la Confédération Zemmour. Déjà, de Segonzac avait remarqué la nature pulvérulente des grands ensembles berbères : « je n'ai rencontré, écrit-il, aucun Berbri capable d'énumérer les fractions de sa tribu ; à plus forte raison les braber ignorent-ils leurs voisins » ⁹³. Des liens existent cependant entre les tribus, mais ils offrent des caractères très spéciaux.

1) *Les alliances entre tribus restent imprégnées de particularisme.*

L'examen des relations réciproques entre les diverses tribus de la Confédération Zemmour ne fait que mettre en relief leur individualisme, ainsi que l'extrême fluidité de ces groupements politiques. « Les tribus sont d'humeur indépendante, écrit fort justement E. Aubin ⁹⁴,

91. Considérations sur les tribunaux coutumiers dans la Confédération des tribus berbères Zemmour, *C.H.E.A.M.*, 1952.

92. Seuls les Aït-Amar d'Oulmès ont été ainsi rattachés artificiellement aux Zemmour ; ils ne sont pas étudiés ici, pour cette raison d'ailleurs. Le rattachement des Bni-Ameur aux Zemmour s'est opéré avant l'arrivée des Français.

93. De SEGONZAC, *Voyages au Maroc*, Paris, 1903, p. 291.

94. E. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, Paris, 1904, p. 109.

aussi bien entre elles que vis-à-vis du Makhzen ; si elles se rapprochent les unes des autres, c'est par de simples ententes locales, et il est très rare qu'un intérêt collectif en rassemble un certain nombre ».

a) La *tata*.

En pays Zemmour, comme dans la plupart des tribus berbères du Maroc Central, existent des alliances intertribales à caractère magico-religieux, appelées pactes de *tata* ou *tada*⁹⁵, qui se concluaient à l'origine par le procédé symbolique de la colactation. G. Marcy a consacré des pages définitives aux pactes de *tata*, destinés essentiellement à recréer des liens ethniques artificiels entre des groupes sociaux, par imitation magique du phénomène de la parenté maternelle. Les pactes anciens, scellés par la cérémonie du lait (couscous arrosé du lait de femmes et mangé en commun, échange d'enfants au sein maternel pendant la durée de la cérémonie) consacrent une fraternité totale, concrétisée par un nombre différent de cojureurs lors de la prestation de serments judiciaires collectifs. Ceux conclus après la cérémonie des babouches (babouches des membres de chaque fraction réunies en deux tas différents, puis sorties une à une simultanément de façon à lier entre eux les deux propriétaires) apparaissent moins marqués du caractère sacré qui entoure, au demeurant, tous les pactes de *tata* ; ils s'apparentent plutôt à une sorte de *mezrag* collectif (protection) et constituent une forme atténuée du pacte original de colactation.

Pactes de non-agression et d'amitié réciproque, les *tatas* créent, protégées par le caractère sacré de l'engagement, des zones protégées où les fractions alliées ne courent aucun risque. Le souci du bon voisinage, le désir d'être assuré de la sécurité des troupeaux envoyés souvent très loin des terrains de culture où le gros de la tribu préfère rester, l'intérêt tout personnel de trouver chez la tribu voisine un répondant en cas de prestation de serment, un ami ou un conseiller pour toutes les affaires de vol ou les litiges de voisinage, un refuge en cas de malheur, ont assuré à la coutume du *tata* une vigueur exceptionnelle.

95. Au sujet de la *tata*, voir :

— La *tata*, Capitaine COURSIMAULT, A. B., vol. 2, Paris, 1917, pp. 261-264.

— G. MARCY, L'alliance par colactation chez les Berbères du Maroc Central *Actes du II^e Congrès...* 1936, E. 112, pp. 957-973.

— E. WESTERMARK, *Cérémonies du mariage au Maroc*, Paris, 1921, p. 54-55.

— Capitaine SPILLMANN, *Les Aït Atta du Sahara et la pacification du Haut Dra*, Rabat, 1936, pp. 50-52.

— SURDON, *Esquisse de Droit coutumier Berbère Marocain*, Rabat, 1936, pp. 124-126.

Mais ces pactes sont uniquement bilatéraux; la *tata* entre une même fraction et deux autres fractions n'entraîne aucune obligation entre ces dernières. Ces alliances ne peuvent donc fédérer un ensemble de groupes sociaux car chacun d'eux ne s'inquiète que de ses alliances personnelles. Les tribus s'allient parfois par la *tata* avec des tribus ou fractions voisines, étrangères à la confédération, lorsque leurs intérêts vitaux l'exigent; tout autour de la Confédération Zemmour se créent ainsi des liens intertribaux moins fréquents qu'à l'intérieur, mais assez nombreux. Les Kabliiyine par exemple, outre leurs alliances avec les Aït-Ouribele, les Aït-Yadine et quelques fractions Haouder-raen, ont conclu des pactes de *tata* avec les Oued-Alouane des Schoul, ou les Maâsa des Bni-Ahsène⁹⁶. Parfois même des fractions d'une même tribu se lient entre elles par de tels pactes, comme si la cohabitation au sein d'une même tribu avait besoin d'être protégée par des liens spéciaux; les fractions Aït-Ichcho et Aït-Ahmed-ou-Yacoub d'une part, les Aït-Hammou-Srhir et les Aït-Kessou d'autre part, toutes quatre des Kabliiyine, ont ainsi établi leurs rapports sur des bases à caractère sacré. De par la nature même des engagements visant à créer une neutralité bienveillante, éviter tout ce qui pourrait blesser un lien sacré, assurer le respect des personnes et des biens, les pactes de *tata* constituent moins des éléments fédérateurs, que l'expression d'un particularisme vivace et expansif, désireux de se réserver des zones sans embûches. Leur multiplicité à l'intérieur de la confédération et leur existence au sein d'une même tribu, montrent que les intérêts locaux et les particularismes ne s'accommodent que des seuls liens politiques que l'on reconnaît habituellement à la confédération ou à la tribu.

b) Les alliances guerrières.

Les alliances guerrières, essentiellement temporaires, gardent l'empreinte du même particularisme. « Lorsqu'une fraction engagée désire contracter une alliance, elle enverra les plus anciens de sa *jemaâ* trouver la fraction recherchée, à laquelle des *dehibas* (sacrifices de moutons) sont offertes. Si les propositions sont acceptées, un *bur-nous* est remis aux délégués qui l'emportent en gage de l'alliance conclue. La même cérémonie recommence dans toutes les tribus dont on sollicite le concours. Puis une assemblée générale des notables a lieu; des *imagharene* (chefs de guerre) sont nommés pour diriger

96. Cf. M. LESNE, *Evolution d'un groupement berbère : les Zemmour*, Rabat, Ecole du Livre, 1959, pp. 58-69, où l'on trouvera une étude complète du réseau des *tatas* en pays Zemmour.

l'ensemble des opérations, le plus ancien reçoit en dépôt tous les burnous remis par les tribus entrées dans le réseau d'alliances. L'honneur de chacune d'elles est ainsi engagé et une trahison individuelle entraîne la flétrissure de toute la fraction » ⁹⁷. La ligue guerrière ainsi créée se constitue par des pactes bilatéraux entre la fraction ou la tribu demanderesse et les fractions ou tribus qui consentent à lui apporter leur aide; elle disparaît avec le conflit qui l'a créée; sa réapparition en cas de nouveau conflit n'est pas automatique.

Des trêves peuvent aussi survenir entre tribus en guerre, surtout à l'époque des moissons : « A cet effet, chacune des *jemaâs* choisit dans le camp adverse un notable qui assumera la charge de garant contre tout acte hostile de ses frères (*moul el mezrag*) ⁹⁸ ». Ici encore, représenté par son garant, le groupement social intervient directement et de façon particulière dans la conclusion d'une trêve qui peut certes intéresser plusieurs autres fractions ou tribus réunies en ligue temporaire, mais se traite toujours de groupement à groupement.

*
**

Les nécessités de la vie quotidienne aboutissent à la création de zones amies et sacrées; la guerre impose des alliances entre différents groupements; la trêve intervenant entre les combats se personnifie par la nomination d'un *moul el mezrag*, mais les obligations ou les liens ainsi créés restent toujours bilatéraux, bien que réussissant à embrasser des ensembles. Rien ne peut mieux illustrer les particularismes intérieurs de la Confédération Zemmour.

2) *Les groupements politiques internes déterminent des ensembles aux contours variables.*

A l'intérieur de la confédération, les groupements s'ordonnent en masses d'importance variable selon les époques. A la suite d'un désaccord, par intérêt, par crainte, par affinité, des fractions plus ou moins importantes quittent leur tribu pour entrer dans une autre. Les Aït-Izzi et les Ijanatene par exemple, appartenaient autrefois aux Aït-

⁹⁷. Capitaine QUERLEUX, *Les Zemmour*, A.B., vol. I, fasc. 2, Paris, 1915, p. 48 et 49.

⁹⁸. G. KLEIN, *Etude citée*, 1919.

Jbel-Doum avant de devenir des fractions Haouderrane⁹⁹. Les Hej-jama, petite tribu des environs de Tiflete, sont en réalité une fraction Kotbiyine qui habitait autrefois les environs de Sidi-Mohammed-Cherif, et qui, à la suite d'un désaccord relatif à un mariage, s'est séparée de la tribu¹⁰⁰. Les Aït-Mejdoub, venant des Haouderrane, s'incorporèrent aux Aït-Ouribele, volontairement, après la pacification¹⁰¹.

Un document datant du 17^e siècle donne, pour les Zemmour, l'organisation intérieure suivante, que nous reproduisons dans la transcription communiquée par Monsieur G. S. COLIN¹⁰².

Megdûr = Zemmur.

Les Zemmur se subdivisent en Aït Zeggât et en Aït Hkem.

- a) Aït Zeggât = Itgâl, Aït Mimûm, Aït Lahsen ben 'Isâ, Ihûderrân, Aït Zekri, Aït Uribel, Ihammûden.

Les Itgâl se subdivisent en Aït Siber, Aït Mahlûf, Mestegra, Aït Wertîndi, Aït Dâwûd, Yeqbîten.

- b) Aït Hkem = Aït Hammâd, Aït Wabud, Aït Mimûm, Aït Isa, Imsi-siten, Aït Zâgo, er Rub'.

La plupart des noms des tribus citées existent encore dans les Zemmour ; déjà à cette époque, Aït-Zarho, Imchichitene, Aït-Baboute appartenaient aux Bni-Hakem. Parmi la branche Aït-Zouggouatt, nous retrouvons les Aït-Zekri, les Aït-Ouribele, les Haouderrane, les Aït-Sibeur, les Messarhra. Les Aït-Lahsen-Ben-Aïssa évoquent la légende des cinq frères Aïssa qui circule encore en tribu. Ainsi, s'affirme une certaine permanence des emblèmes onomastiques ; mais l'importance des masses a varié ; Aït-Zarho et Imchichitene ne sont plus que des fractions sans importance ; les Aït-Sibeur apparaissent de nos jours quantité négligeable auprès des Aït-Ouribele. Sans rechercher d'hypothétiques comparaisons avec les tribus Zemmour que nous connaissons aujourd'hui, constatons simplement l'existence de deux sous-groupes distincts, et l'importance des Bni-Hakem dans cet ensemble. Et à ce propos, il est remarquable de constater que les auteurs marocains citent toujours Zemmour et Bni-Hakem, mettant ainsi en relief le caractère particulier de ce dernier groupement¹⁰³.

99. Informateur : Caïd Bou-Driss-Ben-Chaboune (Aït Zekri), 1949.

100. Informateur : El-Rhazi-Ben-H... (Aït-Ali-ou-Lahsene).

101. Notice sur l'annexe de Maâziz, Lt. COMPAIN, juin 1912. (Arch. D. I.)

102. G. S. COLIN, Extrait inédit de L'Uqnum de Abd-er-Rahmane el Fassi, obligeamment communiqué par M. G. S. Colin.

103. Voir 3^e partie.

Les divisions ultérieures apparaissent influencées directement par le système des *khoms* appliqué par le Makhzen pour faciliter la levée des impôts. Les traditions imprécises offrent des classifications contradictoires. Sous Moulay-Slimane et au début du règne de Moulay-Abderrahmane, les Zemmour s'articulaient ainsi ¹⁰⁴ :

- 1) Aït-Zekri (Aït-Belkassem, Aït-Abbou, Aït-Ouribele, Aït-Ouahi, Kabliyine)
 Bni-Ameur : Aït-Feska (Aït-Ali-ou-Lahsene, Khzazna, Aït-Bou-Yahya)
 Aït-Affane (Kotbiyine, Mzourfa, Hejjama).
- 2) Messarhra
- 3) Aït-Jbel-Doum (Aït-Mimoun, Aït-Sibeur, Aït-Hammou-Boulmane, Aït-Helli)
- 4) Haouderrane (Aït-Achrine, Aït-Rebiâne, Dehbibene, Aït-Ikko)
- 5) Bni-Hakem

Un autre groupement, obtenu sans doute par synthèse de divers renseignements, articule ainsi les tribus Zemmour, vers la fin du 19^e siècle ¹⁰⁴ :

- 1) Aït-Zekri
- 2) Haouderrane ainsi que Messarhra, Aït Sibeur, Aït-Mimoun.
- 3) Bni-Hakem
- 4) Bni-Ameur
- 5) Aït-Bou-Yahya et Aït-Yadine.

Les trois premiers groupes comprennent les tribus les plus anciennes, les autres les tribus nouvellement incorporées.

Certaines appellations, autrefois très vivaces, ne sont plus pratiquées que par quelques anciens et il apparaît difficile de dessiner les contours des ensembles qu'elles recouvrent; les documents établis il y a une quarantaine d'années révèlent également des contradictions. Les Aït-Achrine, Aït-Rebaïne, Dehbibene et Aït-Ikko constituaient autrefois les Haouderrane tout entiers; le « Souk-Sebt des Aït-Ikko » reste de nos jours la trace d'un important sous-groupement dont le nom subsiste pour une petite fraction passée en tribu Aït-Ouribele. La tribu Haouderrane se présentait ainsi autrefois, d'après un document dressé en 1921 ¹⁰⁵ :

Dehbibene : Aït-Hennou-Addi, Aït-Ayache, Aït-Hammou-Idir, Aït-Affi, Aït-Sidi-Lahsene.

104. *Vil. Trib.*, Rabat et sa région, t. III, p. 212.

105. Procès-verbal de la réunion du Conseil de Tutelle des Collectivités du Tafoudeït (16 déc. 1921), Archives du Service des Collectivités, Rabat.

Aït-Achrine : Aït-Maârif, Aït-Châo, Aït-Izzi, Ijanatene.

Aït-Rebâïne : Aït-Bou-Chlifene, Aït-Alla.

Aït-Ikko : Aït-Oumnassef, Aït-Ikhlef, Aït-Zbaïr, Aït-Lâasri.

Un tel tableau ne pourrait plus être dressé de nos jours même en faisant appel aux souvenirs des anciens; on raconte seulement qu'au cours d'une bataille contre les Bni-Ahsene, dans le Tafoudeït, où fut défait le Caïd Hasnaoui, un groupe eut 20 tués et l'autre 40; en souvenir de ce deuil, ils s'appelèrent respectivement Aït-Achrine et Aït-Rebâïne.

Le nom d'Aït-Jbel-Doum (les fils de la montagne du palmier nain) semble d'introduction assez récente, postérieure à l'occupation de la haute vallée du Beht, où les fractions se souviennent toutes d'avoir vécu, mais seulement sous leur propre nom de fraction.

D'autres dénominations datant sûrement de l'installation des Zemmour dans leur habitat actuel semblent tomber dans l'oubli :

Moualine Gour (Maîtres du Gour, petite hauteur en pays Beni-Hakem) qui comprenaient : Aït-Baboute, Aït-Zarho, Bni-Zoulite, Imchichitene ¹⁰⁶.

Ahl-el-Oued (gens de l'oued) groupant Messarhra, Aït-Sibeur, Aït-Mimou ¹⁰⁷, installés le long du Beht et constituant un groupement de guerre contre les Bni-Ahsene.

Le tableau de commandement des Zemmour, depuis la pacification, s'il conserve le cadre des grandes tribus telles qu'elles se présentaient à la fin de la *siba*, a tenu compte d'autres considérations que celles des liens ethniques et ne saurait être invoqué en témoignage. Mais la plasticité des ensembles apparaît telle que semblables découpages ont dû se produire autrefois, notamment lors du partage des tribus en *khoms*, sans affecter la vie profonde de chaque groupement. La succession des alliances, le pouvoir des chefs, le hasard des batailles a constamment remis en cause l'articulation intérieure des tribus au sein des groupements temporaires, des fractions au sein des tribus. Ni les rares documents, ni la mémoire des hommes ne peuvent retracer les multiples enchevêtrements des groupements au cours d'une histoire mouvementée.

106. *Vil. Trib.*, t. III, Rabat et sa Région.

107. Lieutenant MORTIER, Rapport sur la question Beni Hassan, Zemmour, Mâmora, 1913, Archives Contrôle Civil Tiflete.

3) *Egoïsme et luttes entre les fractions traduisent un individualisme fondamental.*

Chaque groupement lutte pour conserver son existence : lutte contre la nature, lutte contre les hommes. Par-dessus tout il veut maintenir son indépendance, gage de la survie de la collectivité, affirmer son particularisme, voire imposer sa force quand il le peut. L'égoïsme et l'âpreté succèdent à l'entente commune dès que le danger est passé, ou le butin conquis.

Les causes de désordre sont multiples. Le manquement aux obligations du *mezrag* entraîne aussitôt des représailles sanglantes.

« Un jour une caravane de mulets transportant des grains achetés par un Slaoui dans les tribus centrales des Zemmour était sous le « *mezrag* » d'un indigène des Aït-Bou-Yahya. Leur convoi avant d'atteindre les Sehoul fut assailli par quelques gens des Aït-Ali-ou-Lahsene. Le pacte d'alliance qui existait entre les Aït-Bou-Yahya et les Aït-Ali-ou-Lahsene fut rompu de ce fait. Les cavaliers des deux tribus sautèrent en selle pour se rencontrer dans un combat. Il y eut vingt tués chez les Aït-Ali-ou-Lahsene et vingt-cinq du côté Aït-Bou-Yahya » ¹⁰⁸.

Dès qu'un meurtre a été commis, tous les gens du clan du meurtrier se tiennent sur leurs gardes car les représailles peuvent les atteindre; très souvent, lorsque le meurtre a touché un membre d'une fraction voisine, tout le groupement du criminel doit décamper précipitamment; l'affaire peut s'arranger par le paiement du prix du sang (*diya*) mais elle risque parfois de prendre de grandes proportions : quelques années avant l'arrivée des troupes françaises, les Khzazna, Aït-Bou-Yahya, Aït-Ali-ou-Lahsene, Aït-Belkassem, Aït-Ouahi, Aït-Abbou, Bni-Hakem et Haouderrane d'une part, Kabliyine, Mzourfa, Hejjama, Aït-Ouribele, Kotbiyine, Aït-Yadine et Messarhra d'autre part sont ainsi entrés en lutte au sujet d'un meurtre commis entre Kotbiyine et Aït-Ali-ou-Lahsene, par suite des ébranlements successifs causés par la rupture des pactes d'alliance. Les rapt de femmes, les refus de restituer le montant d'un vol découvert, les contestations de terrains offrent sans cesse des occasions de discordes. « Les querelles de parti, écrit le capitaine Querleux ¹⁰⁹, sont le fond même de l'âme

108. G. KLEIN, Etude inédite, 1919.

109. Capitaine QUERLEUX, Les Zemmour, *Arch. Berb.*, vol. I, fasc. 2, 1915, pp. 46-47.

berbère et les Zemmour au caractère hargneux et vindicatif ne pouvaient manquer à cette tradition. Aussi tout était matière à discussion, et les incidents les plus futiles, toujours considérablement grossis, engendraient des disputes interminables, chacun prenant fait et cause pour ses frères, sans même rechercher la cause du conflit et le côté du droit. Il se formait ainsi dans la fraction deux partis hostiles, groupés autour de deux individualités qui prenaient la querelle à leur compte et entraient en lutte. Fréquemment des fractions voisines intervenaient à leur tour dans l'incident, se rangeaient dans l'un ou l'autre des groupements adverses, et la guerre ensanglantait toute la tribu ».

L'histoire récente des Aït-Sidi-Lahsene offre un bel exemple de ce genre de discorde. Cette petite tribu, dont les membres se disent chorfa idrissides, occupait, après avoir séjourné au Tafoudeït, un terrain octroyé par le Makhzen et situé dans la région de Zimeri, entre les Aït-Belkassem et les Haouderrane. Ayant un jour tué des ressortissants de la tribu arabe Hosseïne, ils quittèrent Zimri pour revenir au Tafoudeït avec l'accord des autres tribus, en reconnaissance de l'aide apportée autrefois lors de la conquête du pays sur les Bni-Ahsene et sans doute à cause de leur réputation de chorfa. Vers l'an 1299 de l'Hégire, à la suite d'une famine, ils entrèrent en lutte avec leurs voisins : un Haouderrane fut un jour pillé par un Aït-Hammou-ou-Boulemane et demande le mezzrag des Aït-Sidi-Lahsene ; ceux-ci intervinrent auprès des Aït-Hammou-ou-Boulemane pour obtenir la restitution des objets volés ; ces derniers, avec l'appui des Aït-Ikko, refusèrent, et une lutte sanglante s'ensuivit. Vaincus, les Aït-Sidi-Lahsene se réfugièrent alors au bled Sidi-Lârbi, en pays Haouderrane, chez le Cheikh Omar, à l'emplacement qu'ils occupent encore aujourd'hui. Après une absence d'une douzaine d'années, ils revinrent au Tafoudeït qui était resté inoccupé par craintes des représailles. Ils y séjournèrent jusqu'à une autre année marquée par une grande famine (*âam smida*, l'année de la semoule, vers 1905-1906) ; aux environs de cette époque, ils tuèrent un ressortissant des Aït-Ikko. L'arbitrage du Sid de Boujad, demandé par les parents de la victime, ne fut pas écouté. Il en résulta une lutte violente, à la suite de laquelle les Aït-Sidi-Lahsene abandonnèrent une troisième fois le Tafoudeït.

Cette petite tribu, installée sur un terrain de parcours particulièrement estimé, en bordure de la tribu Haouderrane, ne pouvait en effet que résister difficilement à ses voisins ¹¹⁰. Elle oscilla donc entre

110. Procès-verbal de la réunion du Conseil de Tutelle des Collectivités au Tafoudeït, 1921, Arch. du Service des Collectivités, Rabat.

deux habitats légitimes, sans pouvoir les conserver entièrement de façon simultanée ¹¹¹.

Les difficultés économiques, les famines si terribles qu'on les tait par superstition, exacerbent les rivalités des clans. Une famine atroce sévit en 1895 chez les Bni-Hakem ¹¹²; son souvenir reste gravé dans la mémoire de ceux qui, enfants à l'époque, ont pu en réchapper. Une bataille venait d'avoir lieu entre Aït-Alla, Aït-Mhammed, Aït-Bou-Guimel, Aït-Zarho et Bni-Zoulite d'une part, Aït-Bou-Meksa, Aït-Bou-Hekki et Imchichitene d'autre part; les Zaër, Zaïan et Haouderrane avaient fait des incursions dans le pays; les semailles de 1892-1893, gênées par les escarmouches, donnèrent une récolte assez honorable, mais pillée par les Haouderrane venus à la suite d'une harka du Sultan qui parcourait le pays pour récolter l'impôt. Labours peu importants en 1893-1894, dégâts commis par les animaux des fractions voisines, sécheresse, firent qu'en 1894 aucune réserve de grains n'existait pour les futures semailles. L'hiver 1894-1895 fut si pluvieux que les rares parcelles ensemencées furent envahies par les mauvaises herbes qui dépassèrent la taille d'un homme et étouffèrent les céréales. La famine toucha d'abord les pauvres qui vendirent leur bétail, partirent en exil comme bergers et laboureurs dans les autres fractions; enfants et vieillards moururent très nombreux sur place. Puis l'ensemble de la population fut en proie à la famine. Les tribus voisines, loin de les aider, et connaissant aussi des difficultés, interdisent alors l'intrusion de tentes étrangères. Les Aït-Alla et les Aït-Mhammed, tribus montagnardes, supportent mieux la famine et s'approprient le bétail de leurs voisins réduits à une horde de gens affamés. Les Aït-Bou-Guimel s'isolent et échappent à la mort grâce à quelques silos bien cachés et bien gérés. Aït-Zarho, Aït-Bou-Meksa, Aït-Baboute, Bni-Zoulite et le douar Aït-Bouزيد des Aït-Mhammed sont particulièrement éprouvés. Le douar Aït-Ali-ou-Amar, des Aït-Zarho, passe de 60 à 3 tentes (aujourd'hui 9); le douar Aït-Ikko-ou-Hajjou des Aït-Baboute ne compte plus que 9 tentes sur les 120 d'autrefois (aujourd'hui 20) : installés auprès d'Aïn-Bou-Fekrane où certaines herbes, cardes et mauves, pouvaient encore être mangées, les affamés dévorèrent jusqu'aux tortues et les malheureux furent retrouvés momifiés, à la fin du printemps 1895, par des réfugiés venant des Zaër.

Dans de si horribles circonstances, lorsque la solidarité d'homme

111. Revenue au Tafoudeït, la tribu gardait toujours des ressortissants sur ses terrains près de Sidi-Lârbi, qu'elle avait achetés.

112. La grande famine de 1895 chez les Bni-Hakem, M. Prefol, 1950. (Arch. D. I.)

à homme ne peut même plus jouer, lorsque des parents en exode et à bout de forces sont obligés d'abandonner leurs enfants en route, dans des enclos d'épineux « à la garde de Dieu » mais en réalité à la dent des chiens, les fractions, déjà rivales en temps ordinaire, se livrent à de nombreux actes d'hostilités : crimes, vols et spoliations. Après cette année où « les chiens mangèrent les hommes » sans que ceux-ci aient même la force de se défendre, les douars ne revinrent à la vie qu'après le retour de quelques adolescents réfugiés chez les Zaër ou les Zaïan, engagés comme bergers ou comme laboureurs. Cette famine nous montre un cas extrême, celui de la dissolution entière des liens entre fractions d'une même tribu ; mais elle résulte de leur manque de solidarité, de leurs luttes intestines, de leur égoïsme, de l'absence de toute notion d'intérêt général. Les conditions de vie de ces tribus semi-nomades, faute de pouvoir centralisateur fort, ne peuvent évidemment qu'aboutir à la création de groupes très restreints, très mobiles, où la solidarité interne joue de façon automatique, essayant de sauver leur existence, au prix d'âpres luttes avec leurs voisins. La coutume elle-même enregistre les différents états de relations entre les groupements ; elle distingue, dans le nombre de cojureurs exigés pour prêter serment, le *bled khaoua* (région de confraternité), le *bled tata* (région faisant l'objet d'un pacte bilatéral), le *bled mezrag* (région devenue neutre par la nomination d'un *moul el mezrag*, garant de la sécurité) ¹¹³ : le pays Zemmour n'est donc pas la grande patrie de tous les Zemmouris, mais un agrégat de cantons occupés par des groupements divers et individualisés.

CONCLUSION

Cette approche du pays Zemmour nous laisse le sentiment d'une infinie diversité et d'une structure moléculaire souvent instable. Alliances guerrières, ententes pour la protection des personnes et le libre passage, pactes d'amitié et de non-agression à caractère magico-religieux, assurent à l'intérieur de la confédération et des tribus une certaine cohésion compatible avec la liberté totale des groupes qui y participent. De grandes masses d'allure administrative s'ordonnent en fonction des données de l'histoire et des apports nouveaux ; mais, à l'intérieur d'elles, s'affirment des rivalités et se constituent des groupements ; leurs contours restent fluctuants ; elles s'accroissent ou

113. G. KLEIN, Etude inédite, 1919.

s'amenuisent selon les époques par l'apport ou le départ de fractions nouvelles.

Dès lors reparaît la même interrogation : quel est, non pas le ciment, mais le lien qui unit malgré tout cet ensemble ? Les Zemmour n'ont ni ancêtres communs, ni fiction généalogique d'ensemble ; ils constituent un mélange de populations diverses, issues des groupements berbères traditionnellement distingués. L'organisation intérieure des tribus, dans la période historique la plus proche de nous, met en évidence un particularisme exacerbé par l'absence d'un pouvoir extérieur de coercition. Comme dans toutes les sociétés de ce genre, sentiment d'exception personnelle et conscience d'appartenir à un groupement plus vaste coexistent sans déchirement apparent des consciences. Que le lien biologique soit une fiction dont on se contente en tribu avec un manque évident de rigueur logique, que des fractions ou des tribus soient venues s'incorporer aux rameaux primitifs, que certains groupements aient proliféré, que d'autres se soient amenuisés ou aient disparu, qu'il n'existe peut-être dans leur retour de certaines appellations qu'un jeu purement verbal ; tout cela nous semble vrai en même temps. Malgré les forces particularistes toujours latentes, qui se sont donné libre cours à la fin du ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e siècle, la Confédération des Zemmour a plusieurs siècles d'existence ; malgré ses divisions elle a assuré la survivance des tribus qui la composent ; sa cohésion, si faible qu'elle apparaisse, lui a permis cependant de conserver sans effritement une position dangereuse en tête de la poussée berbérophone vers les plaines atlantiques ; elle demeure nettement distincte par la coutume et les mœurs de ses voisins Zaër, Zaïan, Guerrouane et évidemment Bni-Ahsene. En fait, ce sont l'aventure commune surtout, et un même genre de vie, qui ont consolidé le groupement berbère des Zemmour, en dépit d'une plasticité intérieure qui donne bien du mal aux amateurs de généalogie.

(A suivre.)

Marcel LESNE

*Conservatoire national des Arts et Métiers,
Paris*

LES ZEMMOUR

ESSAI D'HISTOIRE TRIBALE

(suite)

CHAPITRE II

MOUVEMENT DES TRIBUS ZEMMOUR VERS LES PLAINES ATLANTIQUES, DU DÉSERT A LA FORÊT DE LA MAMORA

Les souvenirs des Zemmour sont formels : si quelques groupements évoquent l'Est, si d'autres ne se rappellent rien d'autre que l'Oued Tigrigra (haute Vallée de l'Oued Beht), la plupart des tribus, par la bouche des anciens, assignent le Sud et plus spécialement le Tafilalet comme lieu d'origine des Zemmour. Très vagues ou allant parfois jusqu'au rappel très précis des différents lieux successivement occupés, ces souvenirs restent souvent entretenus par des relations d'ordre religieux, très spécifiques, avec des collectivités demeurées dans ces régions. La diversité des populations Zemmour ne nous permet pas de leur attribuer une origine géographique ou historique commune ; les deux grandes voies traditionnelles de pénétration, par le Sud et par l'Est, ont contribué selon les époques dans des proportions variables, à l'apport d'éléments différents. Il semble bien cependant que les tribus venues du Sud marocain aient constitué l'important noyau d'origine de la Confédération des Zemmour.

I. — LE MOUVEMENT GÉNÉRAL S.E.-N.O. DES POPULATIONS DU MAROC

1) *Sa réalité*

La montée lente mais continue des populations du Maroc pré-saharien vers les plaines atlantiques constitue un phénomène commun

à de nombreuses tribus. Les Zemmour ne font pas exception dans ce domaine et ils se distinguent seulement des autres tribus par leur position avancée.

Cette avance séculaire correspond à un mouvement général de circulation au Maroc, établi entre la zone sèche et la zone humide du pays. Il s'agit là, selon H. Terrasse, d'un « fait essentiel de l'histoire marocaine ». En effet, « presque sans arrêt, on a assisté à la lente poussée ou au patient cheminement de petits groupes, de familles et même d'individus désireux de s'installer au pays des belles récoltes. A travers toute l'histoire marocaine, on sent un courant de populations d'une direction moyenne S.E.-N.O. » ¹¹⁴. Ce mouvement se fait sentir même dans les tribus sédentarisées depuis longtemps. J. Berque, dans son ouvrage sur les Seksawa, note également cette vocation vers le Nord ¹¹⁵ : « l'immense maporité des *ikhs* composant les Seksawa d'aujourd'hui proviennent bel et bien d'immigrants, et non pas du lignage authentique, bien que celui-ci soit représenté encore et bénéficie d'hommages de légitimité mystique et immobilière. Cette immigration vient du Sud... Du Sud, les Seksawa tirent leur matière, leur substance. Mais leur vocation historique, tout comme celle des groupes qui les alimentent, les attire vers le Nord ». E. Laoust démontre aussi que la tente des transhumants du Moyen Atlas, qui demeurerait il y a quarante ans encore la seule habitation des Zemmour, « est le type fondamental des régions steppiques et présahariennes », et que « sa présence dans la haute montagne est en opposition avec les exigences du climat » ¹¹⁶; l'étude linguistique des termes désignant les différentes parties de la tente assigne en effet à cette dernière une origine bédouine indiscutable, empruntée sans doute par les Zénètes, aux nomades arabes, cette « demeure idéale du pasteur de la steppe et du sahara » fut adaptée aux rigueurs du climat montagnard par les tribus du Moyen-Atlas, notamment par l'introduction de l'*amechchou*, natte de protection placée tout autour de l'habitable. L'histoire n'explique-t-elle pas aussi, pour E. Laoust, cette origine saharienne de la tente ? « Les grandes tribus transhumantes sont en effet d'origine saharienne et c'est par le Sahara que doit en partie s'expliquer leur histoire. Elles n'occupent leur habitat actuel que depuis un temps relativement court. Les pistes du Sud sont encore toutes jalonnées du souvenir de leur passage » ¹¹⁶.

114. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, t. I, p. 13.

115. J. BERQUE, *Structures sociales du Haut Atlas*, pp. 70-71.

116. E. LAOUST, *L'habitation chez les transhumants du Maroc Central*, *Hesperis*, VI, 1935, p. 292.

Les exemples ne manquent guère. Les Zaër¹¹⁷ voisins immédiats des Zemmour sont d'authentiques arabes Maâqil, d'origine yéménite qui, après diverses pérégrinations à travers l'Afrique du Nord, dans les Hauts Plateaux et sur la bordure septentrionale du Sahara, parvinrent jusqu'au versant sud du Grand Atlas Marocain; ils poursuivirent vraisemblablement leur route vers le Nord à travers le Grand et le Moyen Atlas; Léon L'Africain¹¹⁸ les signale dans la plaine d'Adekhsan (près de Khenifra); le tombeau de leur saint national, Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek se trouve près de Moulay-Bouâzza, dernière étape avant leur arrivée dans la région de Rabat. Les Guérouane, installés à l'Ouest de Meknès et voisins des Zemmour, appartiennent sans doute à l'une des plus anciennes populations du Sud marocain. « On prétend, écrit le Lt. Lecomte, que les Iguérouane habitaient avant le 10^e siècle les régions du Tafilalet et du Reg. Chassés probablement par Abou-Beker l'Almoravide, ils sont déportés plus au Nord (Haut Rheris, Haut Ziz et Haut Guir). On conserve le souvenir de cette époque de servitude par le chemin de l'Amerz Gueroual (remarquer la transformation du N en L) qui s'élève dans la falaise du Jbel Mijdider et qu'ils furent obligés de construire »¹¹⁹. Leur départ vers le Nord date de 1650 environ : ils gagnent ensuite la région de Meknès, après avoir occupé le Tigrigra et les environs d'Ifrane. Sous le règne de Moulay-Ismaïl, ils brigandaient encore dans le Haut Ziz sur la route de Sijilmassa¹²⁰. Les Aït-Youssi, selon leur propre tradition, auraient vécu dans la région de la Haute Moulouya et de l'Âyachi, avant d'habiter la région de Sefrou¹²¹. Les Aït Ouallal des Bni-Mtir, sont d'origine Aït-Âtta du Sahara, ainsi que l'attestent les souvenirs de ces populations¹²². La tribu des Bni-Mtir vient également du Sahara; elle vécut ensuite de longues années sur les rives de l'Oued Guigou, fonda les villes d'Allil et de Talilt puis, chassée par les Aït-Youssi et les Bni-Mguild, elle s'établit sur les pentes Nord du Moyen Atlas... »¹²³; selon le Lt. Lecomte, « les Aït-Ndir (nom berbère de cette tribu) ont laissé des leurs à Sidi-Bou-Kil dans le Haut Ziz. Ceux-ci, déguisés sous l'étiquette de chorfa, ont des

117. V. LOUBIGNAC, *Textes arabes des Zaër*, Introduction.

118. LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Shefer, t. II, p. 211.

119. Lieutenant LECOMTE, Les Aït Morghad, 1930, *Arch. D.I.*

120. Kitab el Istiqsa, *Arch. Mar.*, t. IX, 1906, p. 119.

121. J. BERQUE, *Al Yousi*, pp. 8-9.

122. Cne SPILLMANN, *Les Aït-Atta du Sahara et la pacification du Haut Drâ*, p. 76.

123. de SEGONZAC, *Voyages au Maroc*, p. 105.

rapports fréquents bien établis avec les Aït-Ndir d'El-Hajeb » ¹²⁴. Les Bni-Ahsene, arabes nomades, ont abordé le Maroc extérieur au 12^e siècle, comme les Zaër; au 16^e siècle, ils poussent en été leurs troupeaux jusqu'à la route du Tafilalet à Fès, entre Missour et Almis du Guigou; au 17^e siècle, ils progressent vers le N.O. dans la région d'Annoceur et de Sefrou, pour aboutir enfin dans la forêt de la Mâ-mora et la plaine du Rharb ¹²⁵. Les Zaïan, selon des manuscrits trouvés à la zaouïa de Sidi-Bou-Kil, nomadisaient autrefois, vers l'an 395 de l'Hégire (1004) dans la plaine d'Ikhf Aman, au S.O. de l'Oued Mzizel, affluent du Ziz : dans la même région, au sud d'Agoudim, existe encore une colline dite Taourirt n'Izayan ¹²⁶. Le dialecte zaïan traduit d'ailleurs la diversité des apports ou des aventures et, selon V. Loubignac, il « apparaît composé de divers éléments zénètes, rifains, chleuhs et soussiens; sa position géographique explique ce mélange, mais il n'est pas jusqu'au touareg qui ne présente avec lui des analogies frappantes... » ¹²⁷.

Bni-Ahsene, Zaër, Guerouane, Zaïan, les quatre grandes tribus entourant les Zemmour, ainsi que les Bni-Mtir et les autres populations du Moyen Atlas, vivaient autrefois dans le Maroc présaharien. Les Zemmour ne peuvent manquer d'avoir connu un destin analogue.

2) Causes de ce mouvement

Ce mouvement de populations, important et continu, obéit à une série de causes diverses mais concourantes.

a) Pauvreté et surpeuplement du Sud.

Les causes les plus fréquemment invoquées résultent des conditions de vie offertes par les différents territoires ainsi abandonnés. « Toutes les régions désertiques, écrit H. Terrasse ¹²⁸, sont périodiquement surpeuplées; elles sont habitées par des races vigoureuses et prolifiques auxquelles elles n'offrent que des possibilités d'existence limitées : les oasis ont des ressources strictement mesurées, tandis

124. Contacts toujours étroits de nos jours (Notice sur les conférences religieuses, zaouïas et sanctuaires en pays Bni Mtir, Arch. D.I.).

125. G.S. COLIN, Origine arabe des grands mouvements de populations berbères dans le Moyen Atlas, *Hespéris*, t. XXV, 1938, p. 265.

126. Lt LECOMTE, Les Aït Morghad.

127. V. LOUBIGNAC, *Etude sur le dialecte berbère des Zaïan est des Aït Sgougou*, Paris, 1924, p. 5.

128. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, t. I, p.217.

que la rareté des terrains de parcours et les irrégularités du climat réduisent le développement des troupeaux. Un moment vient où le désert a trop d'habitants : bon gré, mal gré, une partie des forces humaines qu'il recèle doivent chercher un exutoire ». L'assèchement progressif du Sahara, trop peu sensible pendant la période historique, n'a sans doute pas influencé profondément et de façon continue les dures conditions de vie des pasteurs nomades ; mais des périodes de sécheresse, prenant l'allure de catastrophes, mettent parfois en péril l'existence des populations du Sud. Parmi diverses causes ayant déterminé le départ des Guérouane vers le Nord, le Lt Lecomte¹²⁹ signale une famine causée par le manque d'eau, qui dura dix années et s'aggrava d'une épidémie violente ; la légende qui rapporte ces faits mentionne également une invasion de scorpions et de serpents lancés par Sidi-Bou-Yacoub pour punir les populations d'un affront qu'elles lui auraient fait¹³⁰. Léon l'Africain¹³¹ cite également l'abondance étonnante des serpents dans cette région, serpents il est vrai « tant plaisants et domestiques qu'ils vont par les maisons, non autrement que les petits chiens et chats ». La sécheresse, la famine, des catastrophes, ont dû ainsi, au cours de l'histoire, provoquer des départs vers des régions moins déshéritées et la tradition a conservé le souvenir de ces années terribles.

Relais sur la route du Nord, la montagne joue ainsi un rôle important et dominateur : alimentée par les populations du Sud, elle fut toujours un réservoir d'hommes et d'énergies. Contrairement au thème qui fait d'elle un terrain de refoulement des berbères des plaines, chassés par les arabes envahisseurs, c'est de la montagne que descendent vers les plaines côtières, soit par vagues violentes, soit par infiltrations, les tribus pleines de vitalité et d'ardeur guerrière. « Qu'il y ait là, écrit J. Célérier¹³², un phénomène psychologique en quelque sorte par l'ascendant belliqueux de pasteurs semi-nomades sur des cultivateurs sédentaires, des loups affamés sur des chiens

129. Lieutenant LECOMTE, Les Aït Morghad.

130. Un manuscrit de Si Naceri, cité par le Lieutenant de la Chapelle, raconte que lorsque Sidi-Bou-Yacoub, suivant la chamelle dont l'arrêt devait indiquer le lieu de son séjour, fixé par le Prophète, arriva au sud d'Assoul, il se heurta à l'opposition des Aït-Immour ; par un premier miracle il leur acheta des terrains avec des cailloux transformés en or et en argent ; par un second miracle, il changea ceux-ci en scorpions et serpents (Lt. de la CHAPELLE. Le Sultan Moulay Ismaïl et les Berbères Sanhaja du Maroc Central, *Arch. Mar.* t. XXVIII, 1931, p. 38).

131. Léon L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, t. II, p. 376.

132. J. CELERIER, La Montagne au Maroc. Essai de définition et de classification, *Hespéris*, XXV, 1938, pp. 108-181.

repus, ou un phénomène physiologique par les conditions plus saines de l'atmosphère montagnarde favorisant l'excédent des naissances, c'est un fait que les plaines et les villes ont été constamment repeuplées par des émigrants venus de la montagne, sans qu'on perçoive aussi clairement des courants de retour ». Mais la pluie, les vents, la neige, les rigueurs du climat imposent aux pasteurs des steppes, qui ont peu à peu gagné les hautes vallées de la montagne, des épreuves difficiles que la nécessité de partir fait affronter mais qui offrent un nouveau motif aux pérégrinations.

Aux mobiles de départ que constituent les dures conditions de vie offertes par le désert ou la montagne à leurs habitants, s'ajoutent l'attrait des plaines, l'appât des pâturages toujours verts, la douceur du climat atlantique. Cet attrait, l'homme du Sud ne le ressent pas au départ; le mouvement qui a ébranlé les tribus du Maroc Central a duré plusieurs siècles et si une nostalgie de bien-être peut bercer longtemps un peuple, elle explique difficilement le lent cheminement des tribus. Mais celles qui, descendues avec leurs troupeaux sur les hauteurs plus faibles dominant les plaines, doivent revenir camper dans leurs rudes vallées, éprouvent inévitablement le désir naturel de profiter eux aussi des belles moissons. Maurice Le Glay ¹³³ exprime ce sentiment dans une page imprégnée d'une rude poésie : « Mais il est de bonnes heures aussi, par exemple, lorsque les vagues successives de nomades en retour d'hivernage couronnent les crêtes au revers Sud de l'Atlas Moyen. Devant eux ondulent les formes rudes et coniques des volcans éteints dont le ruissellement a modelé les contours, poli les scories et rendu généreuses les terres acides. Puis cela meurt dans la grande, pauvre et malheureuse vallée caillouteuse, la Moulouya chère à tous malgré sa tristesse, parce qu'elle fut dans les âges la première étape des foules affamées venues du désert vers le Maghreb et la vie. Et, au delà, formant l'horizon, aussi loin que l'homme peut voir, du levant au couchant, le Grand Atlas dresse sa chaîne altière, bordée de granit rose qui se fond en violet dans le ciel bleu... Et tous ceux qui n'ont pu trouver place au banquet des terres moghrebines, les tard-venus, que le printemps ramène au gîte ancestral, s'éparpillent, retrouvent le coin coutumier et vite, vite, se mettent à gratter le sol avare dont le grain peut-être les aidera à repartir encore et toujours vers la terre toujours refusée ».

133. Maurice LE GLAY, *Les Pasteurs*, Paris, 1929, pp. 32-33.

b) Le genre de vie des tribus pastorales.

Dans des zones fondamentalement impropres aux cultures, l'activité pastorale des tribus, favorisée également par les conditions politiques générales, impose aux populations d'incessants cheminement. Le pasteur croit toujours trouver dans l'extension de ses zones de parcours la solution aux difficultés qui se présentent à lui. Victime d'un concept d'infinité, la vie pastorale apparaît comme une incessante conquête de l'herbe. Entre la fixation dans des cantons particulièrement riches et la vie nomade des steppes, existent plusieurs manières de vivre et, selon les ressources de leur territoire, les tribus accordent la priorité à l'une ou l'autre des activités agricole ou pastorale : dans ce cas leur existence suppose l'oscillation entre des régions complémentaires. Les tribus s'adonnant entièrement ou partiellement à l'élevage procèdent donc à des déplacements propices à la découverte d'horizons nouveaux.

L'organisation interne des groupements traduit les conditions économiques de leur existence. Ainsi que le notent Bernard et Lacroix ¹³⁴, « fréquemment, dans une même tribu, une fraction est plus ou moins sédentaire parce qu'elle a plus de terrains de cultures, et une autre plutôt nomade parce qu'elle a plus de troupeaux et de pâturages. Ou bien, dans une même fraction, un douar ou même un certain nombre de familles sont plutôt nomades, d'autres douars et familles étant sédentaires ». Segonzac ¹³⁵ observe chez les Bni-Mguild la présence, très diversifiée géographiquement, de nomades et de sédentaires; chaque fraction possède une partie des trois domaines agricoles des Bni-Mguild (les hautes vallées de l'Oued Guigou, de l'Oued Tigrigra (Beht) et de la Moulouya) et envoie pasteurs, bûcherons et charbonniers en montagne. De Foucault s'étonne de la présence de deux grands groupements Aït Serrhouchene, l'un sédentaire sur le versant sud du Moyen Atlas, l'autre nomade sur le versant nord du Grand Atlas ¹³⁶. De tels exemples peuvent être multipliés à l'infini. Les tribus adoptent des formations diluées de pasteurs pour quelques unes de leurs parties; les troupeaux gravitent assez loin des terrains de culture, accompagnés de cavaliers lorsque la situation l'exige. Les pointes avancées des pasteurs constituent d'inépuisables sources de conflits; il suffit qu'une tribu envoie ses troupeaux quel-

134. BERNARD et LACROIX, *L'évolution du nomadisme en Algérie*, Paris, 1908, p. 75.

135. SEGONZAC, *Voyages au Maroc*, p. 120.

136. de FOUCAULT, *Reconnaissance au Maroc*, p. 383.

ques années de suite dans une région pour qu'elle la considère frappée d'un droit d'occupation. La vie pastorale facilite donc la mobilité, la fluidité, la dispersion d'une partie des populations qui se consacrent aussi, par ailleurs, à l'agriculture.

Les événements finissent parfois par séparer les deux éléments de la tribu dont les activités apparaissent pourtant complémentaires. Les pasteurs font preuve de plus de cohésion sociale; leur solidarité se renforce constamment par l'obligation de faire face aux périls divers qui les attendent dans des zones de parcours aux limites souvent imprécises et à la possession fréquemment contestée. Les sédentaires par contre, restent plus attachés au sol, surtout s'il est fertile et si, l'ancienneté de l'occupation aidant, ils y ont construit des habitations. Pour reprendre l'expression de Bernard et Lacroix, certaines fractions dans une tribu, certains douars dans une fraction, certaines familles dans un douar, se sont ainsi attachés fortement au sol. Si un mouvement de population intervient, si une poussée force la tribu à rechercher un autre habitat, l'esprit de clan prédomine chez les premiers qui abandonnent la région et lui sacrifient tout; chez les seconds, l'attachement au terrain finit parfois par l'emporter et, au prix de sacrifices d'allégeance aux nouveaux venus, ils se maintiennent sur le sol qu'ils vivifient depuis des générations.

Les Aït-Mouli installés entre l'Oued Aguersif et l'Oued Ansegmir, vivant aujourd'hui davantage de l'agriculture que de l'élevage, se sont séparés de leurs frères nomades au début du 19^e siècle ¹³⁷ : « à cette époque toute la tribu était fixée sur les rives de la Moulouya mais elle ne tarda pas à se disperser. Les transhumants devenant chaque année de plus en plus nombreux, un jour leur nombre leur permit de s'installer définitivement dans l'Azarhar d'Aïn-El-Leuh. Ce fut alors une véritable émigration, la majorité quittant la Moulouya et n'y laissant que deux fractions que nous y trouvons actuellement ». ¹³⁸.

Segonzac ¹³⁹ retrouva ainsi dans la vallée de la Moulouya, près de l'Oued Ouizerte, une fraction Bni-Ahsene, demeurée en arrière-garde dans cette région et habitant un des trois ksour qui composent Ouizerte. « Trop faibles pour se défendre contre leurs puissants voisins, écrit-il, ils ont dû se placer sous la protection des Oulad-Khaoua qui les rançonnent à merci et leur interdisent d'aller rejoindre la portion principale de leur tribu ». Ces frères des Bni-Ahsene de la

137. Les Aït Mouli nomadisaient avant leur arrivée en Moulouya, dans la haute vallée de l'Oudrhas.

138. Fiche de tribu des Aït Mouli, Cercle d'Itzer, 1923, *Arch. D.I.*

139. SEGONZAC, *Reconnaissance du Maroc*, pp. 186-187.

Mâmora se livrent à l'agriculture, et, dit Segonzac, « leurs jardins... s'étendent sur une large bande; les vergers sont charmants : ce sont des oasis d'arbres fruitiers ». Gerhard Rohlfs, autre voyageur, retrouva ainsi en 1864, au ksar Aït Hamara, sur la rive gauche de la Haute Moulouya, à une trentaine de kilomètres du jbel Ayachi, des descendants d'arabes Bni-Ahsene dont la tribu avait été chassée de ces lieux par les Bni-Mtir, eux-mêmes repoussés ensuite par les Bni-Mguild ¹⁴⁰.

Demeurés en pays devenu étranger, les fractions ou les douars ayant sollicité le droit de cité et cédé à la force, conservent, plus que les partants, le souvenir des liens anciens. Ainsi s'explique la persistance de certains îlots dans des couloirs d'invasion, accrochés à leurs terres, incorporés dans les tribus arrivantes mais gardant longtemps encore le sentiment de leur particularisme. On ne peut d'ailleurs concevoir qu'une tribu quitte un habitat en laissant derrière une place nette, ou que l'envahisseur fasse table rase de toute occupation antérieure du pays conquis : la coutume berbère offre trop de possibilités de transactions pour ne pas laisser place à des arrangements où chacun trouve son profit. Le genre de vie des tribus nomades ou semi-pastorales explique à la fois la vocation aux grands espaces complémentaires ¹⁴¹ et le mélange séculaire des populations.

c) Causes politiques.

L'aridité et le surpeuplement des régions du Sud, la vie pastorale, favorisent les départs et les glissements de populations. Mais il faut rechercher ailleurs certaines causes plus directes, susceptibles de déclencher des ébranlements dans l'équilibre dynamique établi par les hommes entre la steppe et les hautes vallées de l'Atlas, entre la montagne et les basses vallées. G.S. Colin ¹⁴² a démontré l'origine arabe des grands mouvements des populations berbères du Moyen Atlas. Jusqu'au 10^e siècle, explique-t-il, des Zénètes venant soit du Maghreb Central, soit de l'Ifriqiya, soit de Tripolitaine sont parvenus

140. Gerhard ROHLES, *Tagebuch seiner Reise durch Marocco nach Tuat*, 1865, pp. 165-166. « Die Bewohner des Dorfes nahmen uns sehr gastfrei auf, weil sie, wie sie sagten, sich freuten Araber beherbergen zu können, indem sie selbst Arabischen Ursprungs, Abkömmlinge des Bni Hassen, seien, die vor etwa 60 Jahren von hier vertrieben worden wären. »

141. MARMOL, *l'Afrique*, 1667, trad. Perrot d'Ablancourt, t. III, p. 308, rapporte que les Bni Ahsen cultivant entre Almis du Guigou et Missour (la vallée sortant du Cunaïgel Gherben plus exactement) et menant leurs troupeaux en montagne, allaient cependant encore « aux déserts ». L'aire de leurs déplacements se situe donc entre la Haute Moulouya et les steppes présahariennes.

142. G. S. COLIN, *Origine arabe...*, *Hespéris*, XXV, 1938, p. 266.

dans le Maroc du Nord. Beaucoup se fixent comme sédentaires sur les pentes du Moyen Atlas, dans l'hinterland de Fès et le Tadla. Mais les populations de la partie centrale du massif restent en majorité des Sanhajas. Le mouvement almoravide apporte alors des perturbations dans le Maroc présaharien¹⁴³, entraîne la destruction de petits centres zénètes, foyers d'arabisation et centres de résistance à la poussée Sanhaja. Et surtout, l'arrivée des arabes Maâqil au 13^e siècle, grands nomades venus d'Arabie à travers l'Égypte, la Tripolitaine, la zone saharienne du Maghreb Central, crée un fait nouveau et essentiel. Confinée dans les régions présahariennes tant que les Almohades et les Mérinides restent puissants, imposant alors leur tutelle aux sédentaires et leur protection payante aux caravaniers, la décadence Mérinide leur permet de s'engager dans le Moyen Atlas, à la recherche sans doute de pâturages d'été. Nous avons vu précédemment comment Bni-Ahsene et Zaër parvinrent ainsi à la fin du 16^e siècle, les premiers, dans la région d'Annoceur et Sefrou, les seconds, depuis le Tigrigra jusqu'aux environs de Moulay-Bouâzza. « Les Ma'qil, écrit G.S. Colin, avaient ainsi frayé un chemin à travers les populations Berbères sanhajiennes du Moyen Atlas et créé un vide. D'autres tribus, berbères cette fois, vont s'engager sur leurs traces et les Ma'qil vont devenir victimes de l'avalanche qu'ils ont provoquée »¹⁴². Le Moyen Atlas, qui n'a joué aucun rôle politique dans l'histoire du Maroc jusqu'au 16^e siècle va donc poser un problème vital pour la dynastie alaouite : le maintien dans la montagne des tribus transhumantes ou semi-nomades, prêtes à dévaler dans la plaine et à imiter les Maâqil.

L'influence de la Zaouïa de Dila mérite également d'être évoquée. Appuyée sur les Aït-Idrassene qui nomadisaient vers la Haute Moulouya, le Haut Guigou et le Haut Oum-er-Rebia, la zaouïa de Dila a provoqué la cristallisation de la vieille haine contre les Arabes, soutiens du Makhzen saadien, attisé le désir de s'emparer de terres fertiles et créé un vaste mouvement de révolte auquel une importante partie du pays peut s'offrir comme champ d'action. En effet, Sidi-Mohammed El-Haj-Ed-Dilaï fit reconnaître son autorité par Fès, Meknès, le Tadla ; ses troupes saccagèrent même la région entre Salé et Casablanca et il y chercha un port ouvert au commerce pour s'approvisionner. A l'apogée de sa puissance, au milieu du 17^e siècle, la zaouïa de Dila se fait obéir au Maroc Central et dans une partie du S.E. marocain ; son autorité s'exerce sur le Moyen et le Haut

143. Cf. le départ des Guerouane et des Aït-Immour qui habitaient le Tafilalet et le Haut-Rheris (Lieutenant Lecomte, *Histoire des Aït Morghad*, 1930).

Atlas, sur les régions de Fès, de Meknès, de Salé et du Rharb, et jusqu'aux abords du Tafilalet. Le rêve des Dilaïtes a certainement agité les tribus sanhajiennes qui leur prêtèrent leur concours. La conquête de nouveaux territoires leur a paru chose possible et les expéditions guerrières lointaines ont ébranlé un équilibre des tribus, toujours plutôt subi qu'accepté¹⁴⁴.

La politique des premiers Alaouites, loin de calmer le déséquilibre provoqué par les Maâqil, va au contraire accentuer l'instabilité de toute la coulée de populations qui s'engage au Sud en direction du Nord. Parallèlement à la construction d'un cordon de forteresses destiné à maintenir les populations du Moyen Atlas, Moulay-Ismaïl procède à l'installation de tribus dévouées à la cause de la dynastie et prélevées dans le Sud.

Le déplacement de tribus n'était pas chose nouvelle; celles-ci ne font que jouir temporairement d'un sol qui appartient au Commandeur des Croyants et les Sultans ont eu fréquemment recours à ce procédé pour éviter la contagion de leurs révoltes et maintenir les autres dans l'obéissance, par la menace¹⁴⁵. Mais Moulay-Ismaïl l'utilisa de façon systématique. Se référant à un manuscrit trouvé à Tamgrout, le Lt de la Chapelle¹⁴⁶ analyse ainsi la politique de ce souverain : « Mouley-Ismaïl paraît avoir usé largement de cette méthode de commandement. Mais il semble qu'il l'ait appliqué ici d'une façon tout à fait nouvelle : allant au devant des migrations périodiques des Sahariens sur le versant Nord, il les disciplina pour les utiliser à ses fins. C'est en pays insoumis que, directement ou par l'intermédiaire d'un marabout gagné à sa cause, il alla chercher de nouveaux alliés. De là il les répartit en un long cordage au voisinage de ses avant-postes, depuis le S.O. de Bni-Mellal jusqu'à la Haute Moulouya ; après les avoir dispensés de tout impôt il les chargea de doubler le rôle défensif de ses garnisons. Ce fait, qui n'est cité par aucun texte, n'est pas niable : les fractions nommées sont encore aujourd'hui toutes en place et plusieurs d'entre elles ont conservé le

144. G. DRAGUE, Esquisse d'histoire religieuse du Maroc, *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, Paris, 1951, pp. 127-138.

145. Les Mérinides ont utilisé les tribus Khlot et Sofian; les Saadiens ont utilisé des tribus Maâqil et les ont souvent opposées aux tribus hilaliennes du « guich » Mérinide. Les Aït-Immour furent déplacés par Moulay-Ismaïl et transportés partie dans le Rharb, partie dans le Haouz de Marrakech. D'autres tribus ont été transportées pour servir la dynastie : les Cherarda autour de Fès, les Khlot dans le Rharb, les Aït-Youssi pour garder la route du Tafilalet à Fès... etc.

146. Lieutenant de la CHAPELLE, Le Sultan Moulay-Ismaïl et les Berbères Sanhaja du Maroc Central, *Arc. Mar.*, t. XXVIII, 1931, pp. 28-29.

souvenir de leurs émigrations ». C'est ainsi que les Aït-Haddidou, Aït-Morrhad, Aït-Âtta, Aït-Alouane, Aït-Bouزيد du Sahara, Mhamid du Dra, Arabes du Sahara et du Tafilalet sont installés le long de la montagne et que les Aït-Haddidou et les Aït-Morrhad stationnent même dans la région de Meknès et en pays Guérouane. « Vous donnerez chacune une fraction pour venir en aide à Moulay-Ismaïl-Ben-Âli » aurait dit à l'époque Sidi-Bou-Yacoub aux tribus du Sud : les déplacements ainsi opérés dans un but de police vont pour beaucoup au devant du désir des populations d'émigrer vers le Nord, ils ne calment un mouvement qu'en déclenchant chez d'autres tribus l'envie de s'ébranler à leur tour.

Le rêve des Dilaïtes, la percée des Maâqil, la politique alaouite pratiquant le déplacement des tribus issues des zones présahariennes, apportent dans l'ensemble des tribus berbères du Haut-Atlas Central et du Moyen Atlas, une perturbation telle que seule l'arrivée des Français arrêtera, au 20^e siècle, un mouvement vers le Nord aussi profond et aussi continu.

**
*

Les circonstances politiques ont motivé l'accélération d'un phénomène dont les causes profondes résident dans la pauvreté du Sud et son surpeuplement principalement provoqué par les invasions venues de l'Est. La vie pastorale a favorisé les grandes oscillations des tribus et attiré les populations des zones rudes vers les douceurs de l'Azarhar et les plaines atlantiques; les tribus placées en tête ont mis ainsi sept et huit siècles pour parvenir au terme d'un déplacement fatalement imposé par des forces à la recherche d'un équilibre, entre un pôle de dispersion aride et la zone d'attraction atlantique. Tantôt poussées, tantôt poussant, les tribus se succèdent aux passages obligés de la montagne laissant parfois çà et là des îlots accrochés au sol. Les premiers arrivés résistent contre la poussée de ceux qui les suivent. Aussi chaque vague est-elle l'ennemie de celle du Nord et de celle du Sud et le mouvement ne s'accomplit pas sans luttes sévères ou de pénibles accommodations.

Les Zemmour ont connu ce destin et obéi à la même fatalité.

II. — LE CHEMINEMENT DES ZEMMOUR VERS LE NORD

Si l'on tient compte du lieu et du moment où apparaissent les Zemmour, leur histoire les rattache aux Sanhaja auxquels ils appar-

tiennent selon toute probabilité. Cependant, Zemmour et Zaïan, en tête de la coulée sanhaja vers le Nord, ont une origine qui demeure assez obscure. Vers la fin du 10^e siècle en effet, date à laquelle on les signale dans le Maroc présaharien, la distinction entre Zénètes et Sanhaja sahariens, tous deux grands nomades, s'avère bien difficile et l'époque vers laquelle les Zénètes ont été remplacés par d'autres Sanhaja, bien imprécise. Aussi bien, ne cherchons pas à intégrer les Zemmour dans un système explicatif d'ensemble¹⁴⁷ : l'insuffisance des données historiques et l'hétérogénéité des tribus rendaient une telle classification à la fois hypothétique et purement nominale.

1) *Maroc présaharien et Haut Atlas Central*

Dans des études consacrées aux tribus du Sud Marocain et se basant sur les traditions des populations locales, divers auteurs signalent le passage des Zemmour dans le jbel Sarhro. On pourrait parfois douter des affirmations émanant de tribus déplacées, et relatives à leur ancien pays ; mais combien apparaissent plus sûrs les souvenirs qu'elles ont laissés sur place : noms de lieux, noms de pistes, constructions... Ces particularités sont conservées par les nouveaux occupants et souvent pieusement maintenues par le substrat ethnique précédent.

Le Cne Spillmann¹⁴⁸ note que « les Guérouane, les Bni-Ahsene, et les Zemmour, actuellement installés dans la région de Meknès et dans le Rharb, occupaient autrefois le Sarhro où ils ont été remplacés par les Aït-Âtta ». Le lieutenant Beaurpère¹⁴⁹ observe également que le Sarhro « a été autrefois habité par les Merwan et les Zemmour qui, ne pouvant plus y vivre, l'ont abandonné pour des terres plus fertiles ». A l'époque, les Zemmour exploitaient sans doute les ressources des vallées, poussaient leurs troupeaux dans les steppes semi-désertiques à la recherche de pâturages dont l'étendue devait compenser la faible valeur, et passaient l'été dans les massifs montagneux du Sarhro.

Un manuscrit trouvé à Sidi-Bou-Kil, dans le Haut Ziz, signale le passage des Zemmour, suivis des Zaïan, au sud de l'Oued-Mzizel vers

147. Système que J. BERQUE trouve par trop commode (Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine, p. 266), in *Eventail de l'Histoire vivante*, p. 266.

148. Capitaine G. SPILLMANN, *Les Aït-Atta du Sahara et la pacification du Haut Drâa*, p. 36.

149. Lieutenant BEAURPERE, Note provisoire sur la vallée du Todrha, de l'Imider et du Sarhro Oriental, *Vil. Trib.*, vol. IX. Tribus Berbères, t. II, Paris, 1931, p. 236.

l'an 365 de Hégire (1004) ¹⁵⁰; certaines fractions Aït-Âtta les suivent, qui constitueront plus tard les Aït-Âtta-Oumalou; puis une partie des Aït-Idrassene, après avoir quitté le Todrha, atteint le Haut Ziz et le Haut Rheris en l'an 430 de l'Hégire (Aït-Ndir, Aït-Youssi, Mjatt, Aït-Ihand, Aït-Âyache, Aït-Ouafella) ¹⁵¹. Ainsi donc, vers le 10^e et le 11^e siècle, les Zemmour nomadisant dans les steppes présahariennes, remontent l'été les hautes vallées sahariennes de l'Atlas pour assurer de l'herbe à leurs troupeaux. On trouvera encore au 16^e siècle, à Tazrouft, près de Sidi-Hamza, îlots laissés par les tribus nomades, des Zemmour ainsi que des Ichkir, des Aït-Lias, des Aït-Saddene des Aït-Âyache et les juifs islamisés ¹⁵².

De nos jours encore, le souvenir de ces régions persiste dans les mémoires de quelques anciens. Les Aït-Bou-Chlifene, fraction des Haouderrane, citent l'Amdrhous et la région de Sidi-bou-Yacoub comme lieux les plus anciennement occupés par eux ¹⁵³. Les Ijanatene, également Haouderrane, se souviennent du Tafilalet, du Todrha et de Tinerhir. La fraction Aït-Âyache attribue à Sidi-Bou-Yacoub lui-même un miracle qui sauva la vie à la tribu : « Poursuivis un jour par leurs ennemis, les Aït-Âyache arrivèrent au bord d'un oued en crue impossible à franchir; le « chérif » prit un bâton de fenouil et frappa le fleuve; aussitôt, les eaux s'écartèrent, laissant passer les Aït-Âyache; après la traversée, le bâton retiré, les eaux se remirent à couler empêchant les poursuivants de rejoindre la tribu protégée du « chérif » ¹⁵⁴.

Cette légende attribuée à Sidi-Bou-Yacoub confirmerait, s'il en était besoin, la présence des Aït-Âyache dans le Haut-Ziz, signalée par le manuscrit de Sidi-Bou-Kil.

Les tribus Aït-Âli-ou-Lahsene et Khzazna, Zemmour nominativement, mais d'origine zaïane, offrent un bel exemple de persistance de certaines relations d'ordre religieux conclues à l'époque où les Zaïan vivaient dans le Sud. Chaque année des émissaires des « chorfa » Rhaziyne viennent percevoir la « ziara » en pays Zemmour et certains se sont même installés à demeure dans le petit centre de Sidi-Âllal-el-Bahraoui (Monod) ¹⁵⁵. Quelques membres de la tribu ont aussi effectué des pèlerinages à Sidi-El-Rhazi-Abou-El-Kassem, près de

150. Lieutenant LECOMTE, *Les Aït Morghad*.

151. Aït-Ayache et Aït-Yafelmane, à l'époque contemporaine, appartiennent à la confédération des Aït-Yafelmane.

153. Informateur Haddou Smaïn, des Aït-Bou-Chlifene, 1956.

154. Informateur : Mohamed-Ben-S..., Aït Ayache, Douar Ali, 1950.

155. Informateur El-Rhazi-Ben-H..., Aït-Ali-ou-Lashene, 1954.

Tinnjdad, dans le Ferkla (Haut Rheris). Des Aït-Belkassem, des Aït-Zekri, autres tribus Zemmour d'origine ethnique différente des précédentes, entretiennent également des relations suivies avec les chorfa Rhaziyyine ¹⁵⁶. Cette confrérie des Rhaziyyine, fondée par Sidi-Abou-El-Hassan-El-Kassem-El-Rhazi, élève du Cheikh Si-Ahmed-Ben-Youssef-El-Miliani, n'eut qu'une influence géographique très restreinte ¹⁵⁷. Depont et Coppolani ¹⁵⁸ écrivent à ce sujet que « cette corporation ne prit jamais un grand développement et doit être considérée comme une chapelle sans influence réelle et non comme une confrérie complètement organisée ». Son rayonnement local semble pourtant plus considérable. Le Capitaine Spillmann ¹⁵⁹ mentionne une zaouïa Sidi-El-Rhazi à Boumalne du Dadès, une autre dans le Tafilalet. Le Chatelier ¹⁶⁰, étudiant les tribus de cette dernière région, note l'influence très grande de Sidi-El-Rhazi dans le district d'El-Rhorfa; à Ksar Taboubekert ¹⁶¹ écrit-il, se trouve « la zaouïa de Sidi-El-Ghazi Belgacem, fondateur de la confrérie des Raïne très répandue dans l'oued Dra, chez les Zaïan, Bni Mtir, Bni-Mguild, Skouar, Ahl Tizimi ». G. Drague ¹⁶² recense en 1951 987 adeptes de cette confrérie, la plupart habitant la région du Tafilalet et fait observer que cet ordre, se trouve en pleine décadence en 1647, date à laquelle l'ordre des Nasiriyine se substitue progressivement aux Rhaziyyine. Il s'agit donc, d'une confrérie à zone d'influence restreinte et dont l'essor tout local se situe au 16^e siècle et au début du 17^e siècle. Le passage des Zemmour dans la région pénétrée par l'influence des Rhaziyyine nous fait penser que les liens religieux ont été conclus à l'époque, hypothèse confirmée par le peu de dynamisme de cette confrérie. On peut supposer qu'à ce moment des fractions Zemmour se trouvaient encore dans le Maroc présaharien sans cependant conclure à une présence globale de la confédération, puisqu'aussi bien les Rhaziyyine ne l'ont pas influencée entièrement.

156. Ajoutons aussi des Guerouane d'Agouraï, des Aït-Youssi du Guigou et d'El-Hammam, des Aït-Affane d'Oulmès, des Arabes es-Sebbah de Rabat (dont le gros de la tribu se trouve au Tafilalet), des Aït-Bouarif de Khénifra.

157. Le Commandant RINN (*Marabouts et Khouans*, p. 274) fixe à 1526 (Hg. 932-933) la création de cet ordre.

158. DEPONT et COPPOLANI, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, p. 468. Comme toutes les confréries, les Rhaziyyine comptent une zaouïa à Fès.

159. Capitaine SPILLMANN, *Les Aït Atta du Sahara...*, pp. 69 et 70.

160. LE CHATELIER, *Note sur les villes et tribus du Maroc en 1830*, t. I, p. 47.

161. Taboubekert est aujourd'hui une sorte de couvent où vivent 20 adeptes de la confrérie.

162. G. DRAGUE, Esquisse d'histoire religieuse du Maroc, *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, pp. 120-187-190-277.

Dans leur marche vers le Nord, deux routes de part et d'autre du Jbel Âyachi s'offraient aux tribus Zemmour. La présence de certains de leurs éléments dans la région de Sidi-Hamza pourrait faire penser que les Zemmour empruntèrent la grande route du Talrhemt, à laquelle mènent les vallées de l'oued Mzizel et de l'Oued Sidi-Hamza aux environs de Rich; mais rien ne permet de penser que les Zemmour utilisèrent la route des dattes du Tafilalet, parcourue par les commerçants et les pèlerins. Par contre, certains souvenirs surtout en tribu Haouderrane et Bni-Hakem, laisseraient supposer que les Zemmour franchirent les passes du Haut Atlas à l'Ouest du Jbel Âyachi, par la trouée de Tounfite.

Les Aït-Bou-Chlifene ¹⁶³ (Haouderrane) se souviennent parfaitement de l'Assif Melloul, région extrêmement importante en liaison très facile avec la Moulouya et aussi la vallée du Ziz, étape toute naturelle entre les deux versants Sud et Nord du Grand Atlas : « On savait depuis longtemps, écrivait J. Célérrier en 1927, sans en bien comprendre la raison, le rôle important que jouait cette rivière dans la circulation indigène entre le versant saharien et le versant atlantique. Cette rivière est constituée par deux sections à angle droit, une supérieure longitudinale et parallèle à l'Oued el Âbid, une inférieure transversale et perpendiculaire au fleuve principal. Celle-ci forme une gorge étroite et profonde; mais quand on a atteint le sillon supérieur, on se trouve dans une large vallée d'où l'on gagne sans grande difficulté les affluents du Ziz et du Rheris... » ¹⁶⁴. Après être passés par ce croisement de routes S.E.-N.O. et S.O.-N.E. que constitue la vallée de l'Assif Melloul, les Aït-Bou-Chlifene franchirent le col de Tizi M'Saf et passèrent par Agoudim, sur la haute vallée de l'Oued Ansegmir ¹⁶⁵. Les Bni-Zoulite, des Bni-Hakem se souviennent être venus de la région de Tounfite, passage principal vers la haute Moulouya et la route du Tazreft ¹⁶⁶.

L'époque vers la quelle, s'avancant au delà du versant saharien et franchissant les passes, les Zemmour aboutirent au versant atlantique du Haut Atlas, ne peut être évaluée qu'approximativement. Les Maâqil au 16^e siècle poussaient encore leurs troupeaux dans le Moyen Atlas, en partant de la Moulouya... On peut donc situer vers la fin

163. Informateur Haddou S..., Aït-Bou-Chlifene, 1954.

164. J. CELERIER, L'Atlas et la circulation au Maroc, *Hespéris*, 1927, pp. 447-498.

165. Informateur Abdelkader-Ben-B..., Aït-Baboute (Bni Hakem), 1953.

166. Ils prétendent qu'une fraction Aït-Moussa, parente de leur douar Aït-Moussa, est restée en ces lieux.

du 16^e siècle l'arrivée des Zemmour en vue de la Haute Moulouya, au moment où les Bni-Ahsene et les Zaër qui les précèdent effectuèrent un nouveau bond en avant vers l'Azarhar.

2) *Haute Moulouya et Moyen Atlas*

Peu de souvenirs encore sur le séjour des Zemmour en Haute Moulouya, les Aït-Bou-Chlifene citent Arhbalou-N'Serdane et Kerrouchene. Les Aït-Âyyache se souviennent, outre du Âri-Âyachi qui domine leur histoire, de la région de « Milouya » (entre Bou-Mia et Midelt), puis d'Itzère. Les Aït-Ouahi sont passés à Azerzou. Les Ijanatene mentionnent la région de « Mia-n-Tarhda-ou-n-Tarhda (près de l'Oued Fellate, affluent de l'Oum-er-Rbia) et de Tabekrite (Bekrite). La tradition veut d'ailleurs que Bni-Hakem et Haouderrane aient vécu autrefois dans la région de Mia-n-Tarhda-ou-n-Tarhda ¹⁶⁷.

Les rapports entre les Zemmour et les « chorfa » Aït Yadine (d'Âïn-el-Hout) datent très vraisemblablement de cette époque. Près de Bou Mia en effet repose le chérif qui établit son influence sur les tribus Zemmour, et dont les émissaires continuèrent à recueillir la « ziara » en territoire Zemmour jusqu'au jour où ils s'y fixèrent eux-mêmes.

La Haute Moulouya, l'oued Aguersif, Bou-Mia, semblent avoir constitué au 17^e siècle et pendant de longues années, le pôle d'attache des Zemmour. A la fin du 17^e siècle, lorsque Moulay Ismaïl eut chargé le Caïd des Zemmour et des Bni-Hakem d'une mission offensive contre les populations du Moyen et du Haut Atlas ¹⁶⁸, c'est à Âïn-Choua que Âli-Ben-Ichchou, leur chef, concentra ses troupes; F. de la Chapelle rapproche le nom de cette source de « Talat Ouchoua'ou », un des ruisseaux qui forment l'Aguersif, au nord de Bou-Mia ¹⁶⁹.

Segonzac ¹⁷⁰ campant chez les Aït-Mouli et décrivant le système hydraulique de la région, parle de « l'Assif Aguersif qui vient du Moyen Atlas où il prend sa source chez les Zemmour, dans la fraction des Aït Yadine aux pieds du Ari Bou Safou ». Affirmation contraire aux faits historiques puisque, à cette date, les Zemmour occupaient déjà leur territoire entre Meknès et Rabat. Persistance d'un souvenir

167. Informateur R... Mohammed, Aït-Bou-Chlifene (Haouderrane), 1956.

168. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., t. IX, p. 108.

169. Lieutenant de la CHAPELLE, Le Sultan Moulay Ismaïl et les Berbères Sanhaja du Maroc Central, Arch. Mar., t. XXVIII, p. 32, 4.

170. SEGONZAC, *Voyage au Maroc*, p. 164.

ancien ? Présence encore récente des Aït-Yadine qui ne rejoignirent les Zemmour qu'après l'installation définitive de ces derniers ? Cette dernière hypothèse, qui s'accorde avec l'arrivée tardive et bien connue des *chorfa* Aït-Yadine en pays Zemmour nous semble préférable.

La Haute Moulouya, considérée comme une zone complémentaire par les gens du Haut-Atlas, ne constitue jamais qu'un point d'attache, une base de départ des troupeaux vers les pentes N.O. du Moyen Atlas, vers l'Azarhar. R. Raynal a mis en évidence le caractère de zone d'habitat temporaire et de cantonnement saisonnier offert par la Haute Moulouya aux différentes populations qui l'ont occupé¹⁷¹. Parvenus dans cette zone ingrate et rude, première étape après la haute montagne, les Zemmour ne peuvent qu'obéir aux données géographiques et aux impératifs de leur économie pastorale. La tradition veut d'ailleurs que dans les premiers temps de la dynastie alaouite, la tribu Zemmour se soit installée sur le territoire actuel des Bni-Mguild¹⁷², c'est-à-dire depuis la Haute Moulouya jusqu'aux contreforts vallonnés du Moyen Atlas¹⁷³. Lors de la grande expédition de Moulay-Ismaïl contre les Berbères du Fazaz, les tribus Zemmour furent les premières à faire leur soumission, ce qui indique une position avancée, en tête des tribus du Moyen Atlas¹⁷⁴. G.S. Colin situe après Moulay-Ismaïl la date d'occupation de la région d'Aïn-El-Leuh et d'Azrou par les Zemmour¹⁷⁵; il semble en effet que les Zemmour n'aient jamais beaucoup dépassé, sous Moulay-Ismaïl, la ligne de Kasbahs ceinturant le Moyen Atlas.

Le séjour des tribus Zemmour dans le Moyen Atlas a laissé de vifs souvenirs chez la plupart d'entre elles, mais les anciens se rappellent plutôt leur installation en bordure du Moyen Atlas, face à l'Azarhar, que leurs mouvements à travers le massif lui-même. Les tribus occupant aujourd'hui le centre et l'ouest du pays Zemmour évoquent presque toutes la plaine du Tigrigra (haute vallée de l'Oued Beht) ainsi que la région d'Aïn-El-Leuh; récemment encore un ressortissant des Aït Ouribele a retrouvé des parents demeurés depuis plusieurs générations dans la vallée de l'Adarouch, affluent du

171. R. RAYNAL, La terre et l'homme en Haute Moulouya, *Hespéris*, 1952, pp. 487 à 500.

172. *Vil. Trib.*, Rabat et sa région, t. III, 1920, p. 190.

173. L'étude de J. CELERIER « La transhumance dans le Moyen Atlas », *Hespéris*, pp. 53 à 59, permet d'imaginer, par référence au présent, qu'elles furent à l'époque les conditions de vie des Zemmour.

174. *Kitab el Istiqça*, *Arch. Mar.*, t. IX, p. 108.

175. G.S. COLIN, Origine arabe, *Hespéris*, XXV, 1938.

Tigrigra ¹⁷⁶. Les Aït-Ouribele honorent encore le marabout de Sidi-Mohammed-Ben-Âmor, près d'Agouraï ¹⁷⁷, ainsi que certaines fractions d'origine Bni-Ahsene incorporées dans les Zemmour : les Aït-Lârbi-ou-Âli, des Rhouaoura (Kotbiyine) ¹⁷⁸ et certains Zahna des Aït-Âbbou ¹⁷⁹. Les Hejjama se souviennent de Timhadit, d'Aïn-El-Leuh, d'Azrou ¹⁸⁰. Les Aït-Ouahi se disent détachés des Aït-Ouahi d'Aïn-El-Leuh ¹⁸¹. Les Aït-Bou-Chlifene passèrent de Arhbalou N-Serdane à Kerrouchene, Khenifra puis Aguelmouss, près du plateau du Ment ¹⁸². Les Aït-Baboute conservent de nos jours des relations avec des parents habitant Souk-Jemâa de Mrirt ; leurs silos se trouvaient traditionnellement à Tachenrhoute près du Ment ¹⁸³, endroit particulièrement sec et bien exposé ; en pays Aït-Baboute, on cite le cas de Mouloud-ben-Âïssaoua, du douar Aït-Slimane, qui a quitté récemment Souk-Jemâa de Mrirt où sa famille habitait depuis toujours, pour rejoindre sa tribu. Les Aït-Sidi-Lahsene, nous l'avons vu, sont *chorfa* d'Aïn-El-Leuh et cette origine est attestée par des dahirs de l'époque.

Les Aït-Bou-Meksa, des Bni-Hakem, appelés autrefois Bni-Âtta, se souviennent de leur séjour près d'Aïn-El-Leuh. Ils continuent de nos jours à vénérer le tombeau de Sidi-Haroun près d'Aïn-El-Leuh, qu'ils atteignent à travers la montagne d'Oulmès après trois jours de voyage à dos de mulets ¹⁸⁴.

Les Mzourfa, qui sont d'origine zaïane (Bni-Âmeur des Zemmour) se souviennent parfaitement de la région de Tigrigra ; chose curieuse, ils déclarent venir aussi d'un lieu plus lointain dit « kaf rhorab », « la grotte du corbeau » ¹⁸⁵ ; et Léon L'Africain ¹⁸⁶ signalait autrefois la présence des Bni-Ahsene dans le « Gunaig el Gherben », ou « Khaneq el Ghorban » qui en est le diminutif, c'est-à-dire « la gorge » ou « le défilé des corbeaux ». Massignon situe ce lieu entre Sefrou et le Cers ¹⁸⁷, G. S. Colin entre Missour et Almis du Guigou. Célérier cependant l'identifie avec le col de Recifa (cluse de l'oued Âtchane), sur

176. Khalifa T..., des Aït-Ouribele, 1952.

177. Informateur Mohammed-Ben-H..., Khmissète, 1954.

178. Informateur Mohammed-Ben-L..., Kabliyine, 1953.

179. Informateur Haddou-Bel-H..., Aït-Abbou, 1955.

180. Informateur Hamida-Mchettete, Hejjama (né vers 1860).

181. Informateur Caïd Bou-Driss-Ben-Chaboune, Aït-Ouahi, 1952.

182. Informateur Haddou-S..., Aït-Bou-Chlifene, 1955.

183. Informateur Si-Abdeslam-Ben-A..., Aït-Raboute, 1955.

184. Informateur R..., Mohammed, Aït-Bou-Chlifene (Haouderrane), 1956.

185. Hammadi-Ben-Lârbi-D..., Mzourfa, Douar Aït-Amar, 1953.

186. Léon L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, II, pp. 370-371.

187. MASSIGNON, *Le Maroc. Tableau géographique d'après Léon L'Africain*, Alger, 1906, pp. 257-260.

la route historique de Fès à Sijilmassa, par Sefrou, Annoceur, Enjil et Ksabi ¹⁸⁸. Les Bni-Ahsene ont emprunté ce repaire de corneilles et de corbeaux, caractérisé de nos jours encore par la présence nombreuse de ces oiseaux; mais ni les Zaïan, ni les Zemmour ne semblent avoir suivi, pour remonter vers le Nord, la route traditionnelle de Fès à Sijilmassa; au contraire, les souvenirs recueillis se localisent plutôt autour de la route du Tazreft, d'Itzère à Azrou par le Trik Adjir, plus pénible, coupée par la neige, mais plus favorable aux défilements des pasteurs ¹⁸⁹. La permanence d'un tel souvenir en tribu Mzourfa peut s'expliquer par la présence d'îlots Bni-Ahsene incorporés dans cette tribu lors de l'occupation du pays (« bled khalia ») abandonné par les populations Bni-Ahsene chassées vers le Nord.

Les souvenirs des Zemmour se localisent sur la carte en deux zones principales, nettement distinctes. La haute vallée de l'Oued Beht (O. Tigrigra, région d'Azrou et d'Âïn-El-Leuh), demeure présente dans la mémoire de la plupart des tribus occupant le centre, le nord et l'est de l'actuel pays Zemmour. Par contre, les tribus du Sud se souviennent plus particulièrement de la haute vallée de l'Oum-er-Rbia et des affluents supérieurs du Bou-Regreg (oued Ksiksou - oued Guennour).

Quelques fractions, nous l'avons vu, font preuve de souvenirs géographiquement plus lointains se situant dans le Haut-Atlas ou dans la Haute Moulouya : il s'agit sans doute de populations incorporées plus tardivement aux Zemmour, ayant accompli plus rapidement que les autres les différentes étapes du cheminement S. N. suivi par la confédération. La partie Ouest du Moyen-Atlas, comprise entre Azrou et Bekrite, semble bien constituer pour la majorité des tribus Zemmour, l'habitat incontestable de leurs ancêtres, occupé assez longtemps pour que, bien souvent, dans la mémoire pourtant fidèle des vieillards, toute trace des pays postérieurement traversés se soit effacée devant son dominant souvenir.

Pendant de nombreuses années, les Zemmour ont déplacé tentes et troupeaux dans un pays s'étalant sur 50 à 80 kilomètres du Nord au Sud. Le Tigrigra fut sans doute un de leurs greniers et ce pays reste dans les mémoires un lieu béni, presque une terre promise. Parvenus dans l'Azarhar ¹⁹⁰, zone où s'estompent les reliefs et où les pâturages

188. CELERIER, L'Atlas et la circulation au Maroc, *Hespéris*, VII, 1927, p. 489.

189. Cette route constitue l'axe N. S. de la tribu Bni-Mguild et les Zemmour occupaient autrefois cet emplacement.

190. Après la mort de Moulay-Ismaïl, au début du XVIII^e siècle.

restent toujours abondants, les Zemmour voient à leurs pieds les plaines riches, porteuses de belles moissons. Le pays qu'ils occupent permet des avances faciles dans les vallées étroites des torrents qui s'élancent vers les plaines; les hauts plateaux boisés favorisent la dilution de formations et les infiltrations. Attirés par l'appât des moissons, favorisés par la nature du terrain, poussés par les tribus qui les suivent et pour lesquelles l'Azarhar constitue un but ardemment convoité, les Zemmour vont de nouveau reprendre leur ancienne migration.

II. — LA MARCHÉ VERS L'OUEST

1) *Les étapes vers la plaine*

a) Position au début du XIX^e siècle.

Fin du XVIII^e siècle, début du XIX^e siècle, divers auteurs situent les Zemmour au S.O. de Meknès, c'est-à-dire en avant de leur ancienne position, occupée maintenant par les Bni-Mguild.

Jackson¹⁹¹ localise sur une carte « les Zemure Shelleh » au S.O. de Meknès et les « Beni-Hassan » de part et d'autre du Bou-Regreg. Cette affirmation est ainsi rapportée par E. Renou¹⁹² : « Jackson place une petite ville de Zemure-Shelleh à 12 ou 14 kilomètres au Sud un peu Ouest de Meknès, sur la rive droite d'une rivière qui va se joindre, à l'Ouest de cette ville, à celle qui la baigne. On reconnaît, dans le nom de cette ville, celui de Chelleuh, nom des familles berbères du Maroc; le premier est probablement Zemmour ». Jackson veut-il désigner l'Oued Rdom rejoignant, au N.O. de Meknès, l'Oued Boufekrane qui traverse la ville ? Ou s'agit-il de la région occupée aujourd'hui par les Mjatt, drainée à l'Ouest par le réseau des affluents de l'Oued-El-Kel et vers le N.O. par un petit affluent de l'Oued Frah, lui-même affluent de l'Oued Boufekrane ? E. Renou reprend d'ailleurs à son propre compte l'affirmation de Jackson, mais de façon assez vague, en écrivant « qu'on trouve même aux environs de Fès et de Meknès des Chelleah non mélangés, tels que les Aït-Immeur dans le Zerhoum et les Zemmour un peu au sud de Meknès ».

191. James Grey JACKSON, *An account of the Empire of Morocco*, London, 1809.

192. E. RENOU, *Description géographique de l'Empire du Maroc*, Paris, 1846, pp. 257 et 377.

Chenier¹⁹³ place sur sa carte la province des Bni-Ahsene immédiatement à l'Ouest de Meknès, englobant le Sebou jusqu'à son embouchure et tout le bassin du Bou Regreg depuis son confluent avec l'Oued Grou : c'est-à-dire à peu près le territoire actuel des Zemmour ; par contre il cite les « Timour, le long du Moyen Atlas, depuis Mique-nez jusqu'à Tedla ». L. Massignon¹⁹⁴ identifie comme Zemmour le Timour de Chenier.

On peut donc considérer que, au début du XVIII^e siècle les Zemmour se trouvaient encore au S.O. de Meknès, dominant les hautes vallées des bassins supérieurs du Bou Regreg et du Beht, alors que les Bni-Ahsene occupaient les bassins moyens et inférieurs de ces deux fleuves. Poussés par les Bni-Mguild, les Zemmour se trouvent dans l'obligation de bousculer les Bni-Ahsene.

b) Le mouvement des Bni-Hakem.

Installés au Sud des Zemmour proprement dits, les Bni-Hakem semblent avoir plus particulièrement suivi les vallées de l'Oued Guennour et du Ksikou. Ils se heurtent d'abord aux Zaër installés sur le plateau du Ment, dans la région d'Aguelmouss ; ceux-ci abandonnent cette région et se replient jusqu'à Moulay-Bouâzza « sans dépasser le lieu dit Bir-El-Hakemaoui près du Fourhal »¹⁹⁵. Les Bni-Hakem conservent le souvenir de ces pays ; Aït-Baboute et Bni-Zoulite cachaient leurs grains à Tachenrhoute ; les premiers révèrent encore Sidi-Mohammed-Ben-Mbarek, Saint national des Zaër, et en-deça de Moulay-Bouâzza se trouvaient leurs terrains de culture (Jnanat Aït-Sidi-Bou-Âbed). Thomas Pellow, renégat anglais, signale aussi que, sous Moulay-Âbdallah, il participe à une expédition contre les Its-Hacam (Aït-Hakem), près du Ment, non loin de la montagne de « Ceedeboazzo Multerria » (Sidi-Bouâzza). Les Bni-Hakem parcouraient déjà cette région vers 1760¹⁹⁶.

Ensuite une forte poussée des Zaïan va rejeter les Bni-Hakem au-delà du bassin du Grou et les diriger vers les vallées du Ksikou et du Guennour qu'ils vont utiliser pour progresser en direction d'Oul-

193. L. DE CHENIER, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire de l'Empire du Maroc*, Paris, 1787 (Carte début tome III et pp. 56, 101, 563).

194. L. MASSIGNON, *Le Maroc. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*, p. 145.

195. Capitaine MORTIER, l'Annexe de Moulay Bouâzza, 1915, Arch. D. I.

196. *Adventures of Thomas Pellow*, London, 1890, p. 189. La note (1) qui assimile Itchacam à Itchuzzan et Aït Hassan, au bas de la page citée ci-dessus nous paraît erronée.

mès. Les Zaër, contenus au Nord par les Bni-Hakem, bousculés par les Zaïan, vont se diriger vers les plateaux qu'ils occupent actuellement : ainsi l'une des premières tribus Maâquil parvenues dans la région atlantique se trouve écartée du chemin des Zemmour et les Bni-Hakem vont glisser le long d'elle pour occuper leur emplacement actuel. Le chemin des Bni-Hakem n'apparaît pas pour autant dégagé. Ils passèrent près d'Oulmès, où ils laissèrent d'ailleurs des souvenirs : Tadjourout par exemple, sur le plateau d'Oulmès, appartenait aux Aït-El-Âlem fixés aujourd'hui près de Maâziz ¹⁹⁷. Mais ils rencontrèrent les Sehoul, les Hosseïne et les Âmeur, tribus arabophones installées dans le pays et qu'ils vont repousser jusqu'à la côte, aidés en cela par leurs voisins Haouderrane. Pendant un certain temps également, des tribus zaïanes Aït-Âmar qui avaient réussi lors de la poussée des Zaïan à pénétrer dans la région d'Oulmès puis à remonter dans la région de l'Oued Tanouberte, se trouvèrent également devant les Bni-Hakem, mais la pression des Haouderrane les amena à se diriger vers l'Ouest, en Pays Zaër. Les Sehoul ont laissé beaucoup de traces dans la région : le marabout de Sidi-Moussa près de El-Harcha, le jnan Tourir qui tire son nom de la fraction Bni-Tourir des Sahoul, le lieu-dit Zabouj-Ben-Khouda (olivier sauvage) ¹⁹⁸, le silo « mers kebbal » en pays Haouderrane (Ouled-Âli) ainsi que la plupart des jardins de la vallée de Bou-Regreg où ne subsistent plus d'ailleurs que des épineux. On peut encore apercevoir, au lieu-dit Bab-Âmeur au nord du jbel Gour, un ancien jardin des Sehoul avec la trace du puits et des séguias d'irrigation. Les Sehoul se souviennent parfaitement de leur ancien habitat ; un ressortissant Aït-Baboute ¹⁹⁹, allant à Salé acheter du sucre, un peu avant le Protectorat, s'est vu reprocher par un épicier originaire des Sehoul, l'occupation par les Bni-Hakem des terrains appartenant à sa tribu.

Les Bni-Hakem ont atteint leur emplacement définitif dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la tradition voulant que les Sehoul aient quitté le pays à la suite d'une grande famine (1870-1880). Cette importante tribu, toujours citée avec les Zemmour par les auteurs marocains, donc assez particularisée et puissante, semble avoir toujours occupé la partie sud de l'ensemble Zemmour. Les Bni-Hakem ne se souviennent que du « jbel », mot qui revient sans cesse dans les récits

197. Abès, Les Izayans d'Oulmès, *Arch. Berb.*, 1915-1916, vol. I, fascicule 4.

198. Informateur Mohammed-Ben-L..., Kabliyine, 1953.

199. Abdeslam-Ben-A..., Aït-Baboute (Bni-Hakem). Les Sehoul cultivaient beaucoup de pastèques dans ces jardins et ont gardé la réputation de l'excellence de ces produits.

des anciens. Attribuent-ils à ce terme le même sens que les Zaïans ? Selon V. Loubignac²⁰⁰ et Pillant²⁰¹ en effet, les Zaïans désignent par « jbel » la partie montagneuse de leur habitat, interdite l'hiver par le froid, et située sur la rive gauche de l'Oum-er-Rebia, alors que l'Azarhar est la région plus tempérée s'étalant vers le N.O., de l'autre côté de l'Oum-er-Rebia. Il semble bien que les Bni-Hakem n'aient fait que glisser sur les pentes Sud de l'Azarhar, sans aller au-delà de Mrirt et de El Hamman, occupant successivement le Tendra, le Ment, le Fourhal, le Mserser, le Plateau d'Oulmès, et le Zguite, Par contre les autres tribus Zemmour se répandaient dans tout l'Azarhar jusqu'à El-Hajeb et Agouraï. Les Bni-Hakem, encore imprégnés de nos jours d'habitudes pastorales et montagnardes, se savent gens du « jbel » et non de l'Azarhar²⁰².

c) Le mouvement des autres tribus Zemmour.

Les autres tribus Zemmour ont plus particulièrement affaire aux Bni-Ahsene. La région d'Agouraï a été longtemps le champ de bataille où combattaient tour à tour les tribus Aït-Ndir (Bni-Mtir), Guerouane, Aït-Mguild, Zaïan et Zemmour qui voulaient chacune réserver à ses troupeaux les pentes herbeuses de ses confins²⁰³; mais elle fut sans doute pour les Zemmour l'extrême pointe de leur avance en direction du Nord. On les signale pour la première fois en 1784 à l'Ouest de l'Oued Beht; c'est à cette date en effet que, pour fuir l'expédition de Sidi Mohammed-Ben-Âbdallah, ils se réfugièrent dans le Tafou deït²⁰⁴. Du Tigrida et de l'Adarouch, hautes vallées du bassin supérieur du Beht, les Zemmour pouvaient facilement descendre la vallée et utiliser ainsi une voie de pénétration remarquable²⁰⁵. La tradition rapporte que le Sultan, venu à leur rencontre pour empêcher l'infiltration, aurait été défait près d'une « oulja » (plaine d'alluvions dans la boucle d'un cours d'eau), devenue depuis l'Ouljete-es-Soltane.

200. V. LOUBIGNAC, *Etude sur le dialecte berbère des Zaër*, p. 1.

201. PILLANT, Notes contributives à l'étude de la Confédération Zaïan, *Arch. Berb.*, 1919-1920, p. 91.

202. Le lieu dit « Mia-n-Tarhda-ou-n-Tarhda » non loin des sources de l'Oum-Er-Rbia, semble être le centre de cette région montagneuse.

203. Abès, Les Aït-Ndhir (Bni-Mtir). Monographie d'une tribu berbère, *Arch. Berb.*, 1917, p. 165.

204. *Kitab el Istiqça*, *Arch. Mar.*, vol. IX, p. 335.

205. Les Kabliyine seraient passés à Achmech (au sud du territoire actuel des Aït-Jbel-Doum).

FRESNEAU, Contribution à une monographie de tribu, les Qabliyin, 1948, *Arch. D. I.*

Les Hauteurs du Tafoudeït auraient été ravies aux Bni-Ahsene, grâce à une ruse guerrière dont le souvenir reste vivace : les Haouderrane allumèrent la nuit un grand feu pour faire croire à leur venue ; les Bni-Ahsene, surpris et croyant avoir affaire à un ennemi nombreux, abandonnèrent le Tafoudeït ; lors de la bataille qui suivit cette attaque deux groupes Haouderrane perdirent respectivement 40 et 20 tués, et s'appelèrent depuis Aït-Rabâïne et Aït-Âchrine. Le Tafoudeït conquis, l'Oued Berrejline, dernier obstacle avant l'arrivée sur le Bas Plateau, fut facilement traversé.

On peut considérer que les Zemmour occupent le plateau situé au Sud de la Mâmora, depuis le début du XIX^e siècle. En 1843 en effet, le Sultan Moulay-Âbd-er-Rahmane et ses troupes pillent les Zemmour tout autour de leur campement, installé à Khmissète²⁰⁶. Les Aït-Zekri et les Kabliyine semblent avoir joué cette fois un rôle principal, sous la conduite du caïd El-Rhazi ; ils chassent les Bni-Ahsene de la Kasbah construite dans le pays occupé aujourd'hui par les Aït-Âbbou (Souk-Sebt-des Aït-Âbbou) puis « s'installent entre l'Oued Beht et l'Oued Bir Charef, Daïet er Roumi et l'Oued Berrejline²⁰⁷ ; les Messarhra et les Haouderrane les débordent au Nord et au Sud et s'installent dans les territoires où ils se trouvent encore aujourd'hui²⁰⁸. Le caïd fit construire sa maison sur l'Oued Tfaouti, à quelques kilomètres au Nord de Khmissète²⁰⁹. Les Bni-Ahsene, dépossédés d'une partie de leurs terres de cultures et dangereusement exposés aux coups des Zemmour, abandonnèrent la région comprise entre l'Oued Bir-Charef et l'Oued Fouarate pour s'enfoncer dans la Mâmora et la déborder au Nord.

Autant que l'on puisse se hasarder à schématiser des poussées aussi diluées et aussi fertiles en perturbations locales, sans autres renseignements que ceux conservés par la mémoire des hommes, il semble que la migration des Zemmour ait suivi deux directions générales :

— un mouvement issu de la région comprise entre Khénifra et Mrirt, d'abord orienté vers l'Ouest jusqu'au Fourhal, puis vers le N.O., dans le sens général des vallées de l'Oued Ksiksou et de l'Oued Guennour (Haut Bou-Regreg) ;

206. Voir plus loin.

207. Lieutenant MORTIER, Rapport sur la question Bni-Hassen, Zemmour, Mâmora, 1913, Arch. Contrôle Civil Tiflète.

208. Selon une notice du Capitaine Clerdouet, 1916, les Haouderrane proprement dits isolés de leurs frères Messarhra, Aït-Mimoun et Aït-Sibeur, par les Aït-Ouribele et le Tafoudeït, se seraient alors séparés définitivement.

209. Les ruines en sont encore visibles actuellement.

— un mouvement de part et d'autre de la vallée du Beht, parti de l'Adarouch et du Tigrigra pour aboutir au Tafoudeït; là, tandis que les Aït-Zekri (suivis des Aït-Ouribele) se portent en avant et au centre, les Haouderrane se rapprochent des Bni-Hakem et les Mes-sarhra s'installent au Nord des Aït-Zekri; les Aït-Jbel-Doum restent sur la rive droite du Beht.

A cette date, la zone située à l'Ouest et au Nord de Tiflete, reste inoccupée.

2) *Arrivée des Bni-Âmeur*

En étudiant la progression des Bni-Hakem, vers leur territoire définitif, nous avons vu qu'un groupement Zaïan, les Aït-Âmar, avait réussi à atteindre la région d'Oulmès et à pousser jusqu'à la vallée du Tanouberte, sans doute soumis lui-même à la pression des Aït-Sgougou. La légende, que nous avons rapportée précédemment, évoque une scission dans ce groupement et l'attribue à un différent entre deux fractions de la population, l'une sédentaire, l'autre transhumante²¹⁰. Une partie des Aït-Âmar reste donc dans la région d'Oulmès et l'autre finit par traverser le Bou-Regreg et s'engager chez les Zaër. Il est probable que, ayant réussi à s'infiltrer entre Bni-Hakem et Haouderrane, les Aït-Âmar, placés en tête, se virent séparés des leurs par les Haouderrane qui, après la conquête du Tafoudeït, se resserrèrent vers leurs voisins et occupèrent la région de l'Oued Tanouberte²¹¹.

Les Aït-Âmar qui passèrent en pays Zaër connurent des sorts différents²¹². Aït-Âli-ou-Lahsene et Khzazna s'appelaient encore à l'époque Aït-Feska, Kotbiyine et Mzourfa (ainsi que Hojjama, fraction détachée des Kotbiyine) Aït-Affane : deux appellations aujourd'hui presque oubliées, mais demeurant encore vivaces chez les Aït-Âmar demeurés à Oulmès. Les Aït-Feska s'installèrent aux environs de Souk-el-Had des Ouled-Mimoun (La Jacqueline), le long de l'Oued Mnijel et de l'Oued Grou. Les Aït-Affane allèrent camper entre Sidi-Yahya des Zaër et Sidi-Ben-Slimane des Ziada, c'est-à-dire jusqu'en Chaouïa, au sud de Boulhaut. Les Zaër, inquiets de cette présence

210. Voir plus haut.

211. Cependant, les Bni-Ameur actuels se souviennent, outre de la région d'Oulmès, de la vallée du Tigrigra. Ils semblent avoir eu une existence mouvementée; on les trouve souvent en avant des tribus Zemmour.

212. Informateur El-Rhazi-Ben-H..., Aït-Ali-ou-Lahsene, 1954.

d'éléments zaïans, et désireux de les intégrer davantage dans leur communauté, exigèrent d'eux une alliance solide. Ils épousèrent les filles des tentes Aït-Âmar et exigèrent des hommes le serment de ne pas quitter la région, ou plutôt, selon la formule employée, de « n'enlever pas même un piquet de tente ». Au bout d'un certain temps, les Aït-Feska voulurent revenir en pays Imazirhene, tout près d'eux d'ailleurs, de l'autre côté du Bou Regreg. Une année, prenant pour prétexte la coutume de célébrer la fête du printemps, ils invitèrent leurs sœurs et leurs filles, mariées à des Zaër, aux réjouissances organisées à cet effet. Ils profitèrent de l'obscurité pour décamper et, afin de respecter leur serment, coupèrent les cordes des tentes et laissèrent en terre les piquets; ils réussirent ainsi à s'enfuir, en laissant cependant sur place les enfants issus de mères zaïanes et gardés dans les tentes paternelles.

Les Aït-Feska revinrent donc en pays berbère et occupèrent le « bled Khalia », le terrain demeuré vide au sud de la Mâmora, après le départ des Bni-Ahsene qui ne pouvaient plus en assurer la défense. Leur exil en pays Zaër fut d'assez courte durée et, assez proches du pays Zemmour, ils réussirent à garder leur langue et leurs coutumes. De nos jours encore, ils continuent à honorer Sidi-El-Rhazi, culte qu'ils partagent avec la souche mère des Aït-Âmar d'Oulmès ²¹³. Ils passèrent par Ouljete-es-Soltane (près du Souk-el-Arbaâ des Sehou), Aguibete-ez-Ziar, Moulay-Idriss-Arhal, Sidi-Mahmoud. Ils s'installèrent devant les Aït-Zekri, dans le pays (« bled Khalia ») occupé actuellement par les Aït-Bou-Yahya, les Hejjama et les Aït-Belkassam. Les Aït-Feska se souviennent parfaitement des lieux qu'ils occupèrent à l'époque : Bir-Charef, O. Belkouche, Aïn-Nejjam, O. El-Hamma; Sidi-Bou-Msafer, Talha-Dguig, Bir-ed-Doukkali, Aïn-Jorf, O. El-Arjate ²¹⁴.

L'installation des Aït-Feska ne se fit pas sans difficultés, car les Aït-Zekri accueillirent mal ces nouveaux arrivés qui se plaçaient au-devant d'eux. Mais le caïd de l'époque, El-Rhazi, plus clairvoyant et plus fin politique, était favorable aux nouvelles tribus. Il réunit un jour sa « jemaâ » pour discuter de cette question :

213. Voir plus haut.

214. Informateur Md Z..., des Khazna (douar Aïn-Ben-Aïssa) et El-Rhazi-Ben-H..., des Aït-Ali-ou-Lahsene (tous ces lieux figurent sur la carte au 1/100 000). Le père de notre informateur El-Rhazi-Ben-H..., possédait encore un champ près de Aïn-Nejjam, vendu il y a 40 ans environ. A noter aussi la présence d'un collectif Aït-Ali-ou-Lahsene dans cette zone (Hamert-er-Ras).

« Ce jour-là, dit la légende ²¹⁵, la tempête faisait rage. Ne réussissant pas à convaincre ses frères, Si Ahmed fit relever les côtés de la tente et leur tint alors ce langage :

« Si vous voulez être à l'abri du vent, il vous faut interposer cette muraille entre lui et vous ; pour nous, Berbères, les Zaër, les Sehoul, les Âmeur, les Bni-Ahsene, Arabes, représentent la tempête menaçante ; si vous voulez vous garder de leurs atteintes, laissez donc les Bni-Âmeur s'interposer entre vous et eux ; ils seront pour nous une muraille protectrice ». Ces paroles furent écoutées, les Bni-Âmeur reconnurent l'autorité de Si-Ahmed-El-Rhazi, s'incorporant ainsi à la Confédération des Zemmour.

Les Aït-Affane (Kotbiyine, Mzourfa) finirent par rejoindre leurs frères Aït-Feska. Enfoncés plus profondément en pays Zaër, éloignés plus longtemps du pays berbère que les Aït-Feska, les « Affanis » s'arabiserent et perdirent l'usage du berbère. De même, ils oublièrent le culte de Sidi-El-Rhazi pratiqué par leurs ancêtres. Mais ils revinrent en pays Imazirhene, occupèrent eux aussi le « bled khalia », et se placèrent entre les Aït-Âli-ou-Lahsene et les Khazna. La fraction Oulad-Saïd, des Hejjama (eux-mêmes détachés des Kotbiyine), constitue un souvenir vivant de leur passage en pays Sehoul, avant leur arrivée au « bled Khalia » : elle passe pour descendre d'esclaves de Sidi-Âbdelâziz-Ben-Slimane, dont le tombeau se trouve chez les Sehoul ²¹⁶.

Ainsi, le « bled Khalia », finit par aspirer deux groupements d'origine berbère, dispersés en pays Zaër, et se peupler de nouvelles tribus pastorales, se joignant aux Aït-Zekri, face à la forêt de la Mâmora ²¹⁷.

3) *La conquête de la Mâmora*

La plaine conquise ne suffisait pas aux Zemmour, habitués à la vie pastorale et se sentant à l'étroit sur leurs terres. Toute proche, la Mâmora offrait des pâturages réputés, des vallées herbeuses et bien

215. Citée par le Lieutenant Mortier, rapportée également en 1954 par le caïd Bou-Driss-Ben-Chaboune, caïd des Zekri qui l'avait lui-même racontée au Lieutenant Mortier en 1913, quarante années plus tôt.

216. *Vil. trib.*, Rabat et sa région, t. III, p. 190.

217. Pour le paragraphe suivant : cf. Lieutenant MORTIER, Rapport sur la question Bni Hassan, Zemmour, Mâmora, 1913, et renseignements recueillis auprès de multiples informateurs. Les lieux cités figurent sur la carte I.G.N. au 1/100 000.

arrosées, un couvert pour les animaux pendant la saison froide. Aussi les Zemmour eurent-ils bientôt pour but de s'approprier cette immense forêt-parc, en complément aux terres nouvellement occupées, afin de reprendre le rythme alterné des déplacements de troupeaux. De continues escarmouches les opposent dès lors aux Bni-Ahsene ^{218, 219}.

a) Action à l'Ouest.

Les Bni-Ahsene, perdant peu à peu du terrain, décidèrent un jour de porter un coup d'arrêt à l'avance des Zemmour et se liguèrent avec les Zaër, les Sehoul et les Âmeur, quelques années avant la mort du Sultan Moulay-Hassan. Toutes les tribus Zemmour, faisant taire leurs querelles intestines, rassemblent alors leurs forces et envoient leur contingent de cavaliers à la « harka » commune, qui se constitue sur la rive gauche de l'Oued El-Arjate, vers 1892, après les labours. La rencontre eut lieu sur l'Oued-El-Arjate et les Zemmour battirent complètement leurs adversaires. Sehoul et Zaër traversèrent le Bou Regreg jusqu'à l'Oued El-Haba, près du Souk-el-Tleta des Sehoul; les Âmeur et les Bni-Ahsene se réfugièrent sous les murs de Salé. Désormais Zaër et Sehoul ne prirent plus part aux combats et les Âmeur rejoignirent leur pays. Les Bni-Ahsene évacuèrent totalement la forêt et se tinrent au Nord d'une ligne Sidi-Âyache, Mechra-er-Remla (sensiblement la route de Kénitra à Sidi-Yahya du Rharrb). La *harka* Zemmour des tribus de l'Oued Beht (Messarhra, Aït-Sibeur, Aït-Mimoun) entra chez elle et les autres cavaliers occupèrent la vallée du Fouarate jusqu'à El-Hammane, puis campèrent sur l'Oued Tiflete aux environs de Sidi-Âbderahmane.

b) Actions au centre.

Une seconde offensive des Bni-Ahsene produisit une nouvelle rencontre à Dar-Salem; battus cette fois encore, ils laissèrent une soixantaine de morts dans les jardins de l'Oued Tiflete et reculèrent jusqu'à Sidi-Yahya du Rharrb, poursuivis par les Zemmour. Ces derniers profitèrent de leur victoire pour s'installer sur l'Oued Tourzate, entre Âïn-Âssou et Dayete-Touarfa, rejoints aussitôt par la harka des

218. P. Boudy, dans *Economie Forestière Nord-Africaine*, t. III, p. 113, se basant sur la chronologie annulaire, situe de 1850 à 1860, période humide, la régénération de la forêt de la Mâmora, favorisée en outre par la réduction du pâturage résultant de la lutte entre Bni-Ahsene et Zemmour.

219. A noter aussi que Jacob SCHAUDT (*Voyage au Maroc*, Lacroix trad., Alger, 1906, p. 12) signale qu'en 1880 la forêt de la Mâmora appartient « au pays des Zemmour non soumis à Moulay-Hassan ».

Ahl-el-Oued, de nouveau accourue. Les Bni-Ahsene se replient alors sur le Beht.

Une nouvelle tentative des Bni-Ahsene déclenche une offensive vigoureuse des Zemmour qui bousculent leurs ennemis et les poursuivent jusqu'à Lalla-Itto. Les Zemmour et Bni-Ahsene, respectivement sur le Tourizate et le Beht, s'observent. « A quelque temps de là, les Zemmour ayant appris qu'un gros campement Bni-Ahsene s'était installé à M'zouk, ils décidèrent de l'enlever. Laissant leurs tentes sur le Tourizate, ils partirent une belle nuit et, à la pointe du jour, sans avoir été éventés, tombèrent sur les douars, s'emparèrent des tentes ou les brûlèrent, emmenèrent un grand nombre de femmes et des provisions de toutes sortes. Après ce désastre, les Bni-Ahsene se réfugièrent sur la rive droite du Beht ».

c) Actions à l'Est.

La trêve des moissons terminée, les labours étant à peine commencés, le caïd Slimane, des Messarhra, provoque une nouvelle « harka », réunit les contingents près de Sidi-Moussa-el-Harati et descend la vallée du Beht. La « harka » rencontre les Bni-Ahsene en amont du confluent de l'Oued Merdja. « Le baroud dura trois jours consécutifs qui furent trois jours de victoire pour les Zemmour; le premier jour ils arrêtèrent l'offensive à Sidi-Boulbane (un peu au sud de Si-Mohammed-Chleuh); le second jour, ils débusquèrent les Bni-Ahsene de Dar-Bel-Hamri dont ils dévastèrent les contrées, les jardins et les silos; le troisième jour ils continuèrent leur poursuite jusqu'à l'emplacement du Souk-el-Arbaâ des Ouled-Yahya (Sidi-Slimane). A la suite de cette défaite, les Bni-Ahsene s'enfuirent jusqu'au Rdom puis décidèrent de s'incliner devant la force; ils envoyèrent alors des *targuiba* (sacrifices de taureaux) aux Zemmour qui rentrèrent chez eux. Pendant longtemps les Bni-Ahsene n'osèrent plus installer leurs douars au Sud de la ligne Kenitra-Lalla-Itto.

Ayant vaincu leurs ennemis à l'Ouest, au Centre, puis à l'Est, les Zemmour se considèrent désormais comme maîtres de la forêt. Les Bni-Âmeur demeurèrent au Nord de la Confédération en avant des Aït-Zekri et furent un peu considérés comme les régisseurs de la forêt; devenus *moualin el-rhaba* (maîtres de la forêt) ils occupèrent donc la Mâmora en permanence et eurent le privilège de labourer les clairières et les vallées, tandis que les autres tribus y envoyaient seulement leurs troupeaux, sauf les Messarhra qui gardèrent un morceau de forêt. Protégés contre un retour offensif des Bni-Ahsene, assurés

d'être accueillis en forêt par des amis, les tribus Zemmour conservent en toute tranquillité leurs terrains de culture sur le plateau. Les Bni-Âmeur s'organisent peu à peu en forêt, face aux Bni-Ahsene, établissent des limites plus ou moins respectées ou plus ou moins définies, entretiennent des rapports variables selon les tribus. C'est à l'aube de ce nouvel équilibre des forces et de l'économie Zemmour que se produit l'intervention française.

4) *Aspects de ces mouvements*

a) *Lenteur relative.*

Après un séjour d'une cinquantaine d'années dans le Moyen Atlas Central, les Zemmour ont mis presque un siècle pour parvenir sur le plateau des Khmissète. Trente années d'escarmouches incessantes et quelques années de combats décisifs leur permettent de s'approprier les parcours qui leur font défaut et de conquérir la Mâmora. Pour avancer de 150 kilomètres environ à vol d'oiseau, les Zemmour connaissent presque un siècle et demi de pérégrinations diverses. Cette lenteur relative dans l'avance exclut toute idée d'invasion massive, sous forme d'armée en marche. Les actions violentes ont certes joué un grand rôle et les derniers épisodes de l'installation des Zemmour en Mâmora offrent une image de conflits armés importants. Mais les tribus n'ont jamais d'objectifs lointains ni de plans à longue échéance; dans ces sociétés moléculaires, les désirs sont à portée immédiate : la possibilité d'utiliser ou de garder un canton herbeux, l'attrait d'un butin bien visible, l'assouvissement d'une vengeance, la réparation d'un meurtre ou d'un affront. La lutte pour la conservation du petit groupe, dans une nature physique et sociale hostile, a dominé la vie des Zemmour, comme celle de toutes les tribus pastorales et transhumantes. Leur avance a été une longue fluctuation où des poussées ont été données ou reçues, mais où les raids ont été à courte échelle.

b) *Formes de la progression.*

La vie transhumante ou semi-nomade exige non seulement des mouvements entre des zones complémentaires d'agriculture et d'élevage, mais aussi une extrême dilution des groupements sociaux. Chacun d'eux exerçant une double activité à dominante plus ou moins agricole, selon les lieux et les temps, ne peut occuper simultanément ses deux autres aires d'activité; il compense alors par la

cohésion interne du groupe l'absence de liens avec le sol et, par la mobilité, l'impossibilité de s'étaler. Ainsi des cellules cohérentes se déplacent constamment à l'intérieur d'un ensemble plus lâche, facteurs tenus d'instabilité, créateurs de lentes avances.

Au début du Protectorat, les Aït-Baboute, fraction peu importante des Bni-Hakem et comptant à l'époque 65 tentes, possédaient à 30 kilomètres au Sud de leur emplacement un lieu de campement appelé « bled skhroun », et des terrains de culture à Moulay-Idriss-Arhbal, à plus de 50 kilomètres de ce dernier. Les fractions voisines Bni-Zoulite et Imchichitene possédaient également semblables terrains éloignés, abandonnés depuis le Protectorat par suite de la fixation des tribus à l'emplacement principal. Pareil étirement des aires d'activité agricole et pastorale facilite à la fois les conflits locaux et les progressions. La seule ressource du pasteur manquant d'herbe pour ses bêtes est de les pousser en avant ; des habitudes de pacage se créent ainsi peu à peu et après quelques années le droit d'usage tend à devenir un droit d'occupation.

Les pointes pastorales avancées s'accompagnent par contre, assez longtemps d'une stabilité relative des terrains de culture et des emplacements de silos. On ne les quitte que sous la pression d'autres groupes plus forts, ou lorsque de meilleures terres ont été conquises ou acquises ; mais on cherche à les garder le plus longtemps possible. Un même lieu demeure en fait occupé plus longtemps qu'une étude chronologique des avances ne le laisserait supposer. « Âïn-Skhroun » par exemple fut une pointe avancée des Aït-Baboute lorsque ceux-ci se trouvaient aux environs de Moulay-Bouâzza, une journée de cheval seulement séparant les deux endroits ; mais ce terrain continua à être exploité même après l'installation de la fraction au Nord de Tedderss : une journée de cheval séparait là aussi le nouveau campement du bled « Âïn-Skhroun ». Des étapes intermédiaires facilitent d'ailleurs cette « marche de perroquet ». Les Aït-Baboute passèrent ainsi par les clairières suivantes, échelonnées le long des vallées : El-Oulija, Ez-Zguite, Khammali, Fatna-El-Kbira et Fatna-Es-Srhira ; arrivés sur leur emplacement actuel, ils poussèrent aussitôt jusqu'à Moulay-Idriss-Arhbal. Il semble que ce lent cheminement ait constitué le mode normal d'avance, soutenu à l'occasion par des batailles menées pour consolider une petite conquête plutôt que pour faire table rase du territoire à envahir. Les grandes batailles de coalition générale pour la possession de la Mâmora ne sont point intervenues lors de l'arrivée des Zemmour devant la forêt, mais trente années plus tard après des infiltrations, des escarmouches et de lentes appropriations

de parcours; elles furent plutôt des opérations de nettoyage et de consolidation que des actions de conquête au sens propre du terme. Et, en général, au cours de leur lent cheminement, les Zemmour ont laissé ça et là des îlots, emmené parfois d'autre clans nomades et recueilli des familles ou des individus; mais ils ont aussi trouvé sur place, puis assimilé, des populations qui demandèrent leur protection. Ces substrats ethniques demeurent cependant difficiles à déceler, et les plus récemment incorporés se trouvent en pays Bni-Âmeur de la Mâmora.

Lors de la conquête de la Mâmora, de nombreux Bni-Ahsene furent faits prisonniers et gardés comme otages; beaucoup furent autorisés, moyennant un sacrifice d'allégeance à demeurer avec leurs familles au sein des tribus Zemmour victorieuses, en particulier chez les Mzourfa, les Aït-Ouribele, les Aït-Âbbou. C'est ainsi que l'on trouve très souvent des descendants des Zahna (Bni-Ahsene) parmi les fractions Aït-Ben-Moussa, Aït-Mimoun et Aït-Hammou-Idir, des Mzourfa. Aussi, Mzourfa et Bni-Ahsene fréquentent-ils régulièrement les « moussems » de Sidi-Lârbi-El-Bouhali et de Sidi-Âmeur-Riahi, saints d'origine Bni-Ahsene, dont les tombeaux se trouvent en pays devenu Mzourfa. De même un grand nombre de pèlerins originaires de ces tribus se rendent chaque année sur la tombe de Sidi-Mohammed-Ben-Âmor située aux environs d'Agouraï, près de Meknès. La fraction Aït-Âmar par exemple, en tribu Mzourfa, fut fondée par Âmar-el-Miloudi, dont la famille se trouvait à l'époque dans le Rharb, près du Souk-El-Had des Oulad-Jelloul (Had-Kourt). Sept foyers importants composent actuellement la descendance de cet ancêtre : Oulad Fakir-Derquaoui, Oulad-Kassem-Rharbaoui, Oulad-Si-Bousselham, Oulad-Lekbir-ben-Zohra, Oulad-Jelloul, Oulad-Hadhoum et Oulad-ben-Miloud; un seul d'entre eux, par des mariages, garde des relations avec l'ancienne famille du Rharb. La raison pour laquelle Âmar-El-Miloudi s'est installé en pays Zemmour demeure mystérieuse; personne ne se souvient ni de son arrivée, ni de son existence : cas typique d'un ressortissant Bni-Ahsene demeuré sur place, ayant gardé de son vivant des rapports avec sa famille et dont les descendants se trouvent peu à peu assimilés par les nouveaux occupants Mzourfa ²²⁰.

Il y eut pourtant des guerres de conquête, surtout lorsqu'apparaissait un déséquilibre de forces ou que le groupement se sentait incapable de résister à la pression qui s'exerçait derrière lui : plutôt

220. Informateur Lârbi..., Mzourfa, 1958.

que d'être « mangé », il préférerait alors essayer de « manger » les autres. En général, après une avance de la sorte, les fractions gardent à peu près la même position les unes par rapport aux autres. Aussi loin qu'ils se souviennent, les Aït-Baboute ont toujours campé, comme ils le font aujourd'hui, entre deux fractions Bni-Zoulite. Une fraction, un groupe de douars, une tribu décrochent-ils un jour pour occuper un territoire déjà pénétré ou récemment conquis, peu après leurs anciens voisins s'ajustent de nouveau au dispositif ainsi créé et reprennent peu à peu leurs anciennes positions réciproques. Les Imchichitene par exemple, bien que demeurés les derniers sur leurs anciens terrains finirent par revenir en tête de la tribu Bni-Hakem, position traditionnelle de leur fraction. Mais cette tendance n'exclut aucunement ni les départs volontaires de fractions, ni les pénibles accommodements, ni les rivalités.

c) Les difficiles installations.

Refoulements partiels et lentes infiltrations laissent en place un substrat ethnique, quelques îlots de populations qui s'intègrent peu à peu aux nouveaux venus. L'achat permet aussi de régulariser certaines actions de force, de donner un caractère juridique normal à l'exercice d'une violence²²¹. Mais les nouveaux équilibres intérieurs après un ébranlement important, s'établissent difficilement.

Les Aït-Sidi-Lahsene, nous l'avons vu précédemment, connurent la région de Zimeri et le Tafoudeït avant de s'installer définitivement près de Sidi-Lârbi. Les Aït-Belkassem, après la conquête de la Mâ-mora, purement occuper l'ancien « bled khalia » à l'Ouest de Tiflete, où les Bni-Âmeur avaient séjourné quelque temps; mais ils durent à titre de compensation accepter les troupeaux Haouderrane et Aït Zekri. On trouva des terrains pour installer Aït-Bou-Yahya et Aït-

221. Tout au cours de l'histoire, pareilles traditions ont été de règle. Le lieutenant LECOMTE (les Aït Morghad, 1930, Arch. D.I.) rapporte que, au XIX^e siècle, les Aït-Haddidou venus de l'Imedkhas à l'Asif Melloul, puis à El-Borj et Amougueur chassèrent les Aït-Yahia de l'Oued Tazarine, les Aït-Ayache de l'Oued Aït-Yacoub, mais achetèrent Tahiant aux Hamzaouïa. A Ifferh, palmeraie occupée par les Iqeblin, viennent s'installer deux fractions Aït-Morrhad : elles achètent des terrains et construisent un ksar; plus tard assimilant les anciens occupants qui font acte d'allégeance auprès d'eux, Irbiben et Aït-Youb occupent entièrement le pays (Fiche de tribu des Aït Morrhad d'Ifferh, Annexe de Tinjdad, Lieutenant Leblond). De nos jours, des ressortissants Aït Ouribele et Kabliyine, des Zemmour, achètent des terrains en pays Aït-Hattem (région d'Oulmès) afin de pouvoir envoyer leurs troupeaux en forêt, ce qui finit par inquiéter les autorités locales. J. BERQUE relève aussi les mêmes phénomènes chez les Seksaoua (*Structures Sociales du Haut-Atlas*).

Yadine, tribus « chorfa » amies. Mais les Aït-Âbbou par exemple eurent du mal à placer leurs tentes et de nos jours encore ils souffrent de l'exiguïté de leur territoire ; après être passés par Sfassif, ils semblent avoir été dispersés en plusieurs tronçons ; l'un d'eux trouva refuge vers le Nord, un autre s'installa près de Dayete-er-Roumi mais fut chassé par les Aït-Ouribele. Ils s'installèrent enfin près de Bir-Charef, leur habitat actuel, mais cette fixation ne peut s'opérer qu'après une révolte des Aït-Zekri contre la puissante tribu Kabliiyine qui avait donné le caïd Rhazi à la Confédération Zemmour (1875). Les Kabliiyine qui poussaient à l'époque jusqu'à Bir-Charef abandonnèrent peu à peu cette zone où pourtant le caïd Rhazi avait fixé sa demeure. Tout cela se fit à la fois par force, par suite de transactions immobilières ou d'alliances entre familles Kabliiyine demeurées sur place et familles Aït-Âbbou occupantes, et se termina par la conclusion d'un pacte de « tata » entre les deux tribus ²²². Dans bien des cas d'ailleurs, l'influence conciliatrice des « chorfa » Aït-Yadine ou des envoyés de « Dar-Dmana » (Ouezzana) permirent aux tribus rivales d'utiliser pleinement les capacités transactionnelles de la coutume berbère.

L'occupation d'un pays règle peut-être les conflits avec l'ennemi que l'on vient de chasser : c'est alors que s'exacerbent les rivalités internes et que le difficile équilibre intérieur commence à se chercher, non sans luttes, pendant de nombreuses années.

CONCLUSION

Voici donc les Zemmour parvenus à proximité de l'Océan et les brouillards nocturnes couvrent de rosée les premières tentes, avancées à une vingtaine de kilomètres de la côte. Dix siècles plus tôt, le sable du désert s'infiltrait sous les toiles de leurs demeures et depuis cette date la rude vie de la montagne a modelé et trempé la race des guerriers Zemmour.

222. La Fiche de tribu des Aït-Mouli rapporte un bel exemple de transaction forcée. Aït-Mouli et Aït-Oumnassef voisinaient dans l'Azarhar. Un jour, ces derniers tuèrent 7 Aït-Mouli et s'enfuirent en Haute Moulouya par crainte des représailles. Les Aït-Mouli occupèrent aussitôt les terrains ainsi délaissés. Quelques mois plus tard, trois Aït-Oumnassef venaient proposer la vente de ces terres à la Jemaâ Aït-Mouli, pour un prix ridicule. C'est ainsi que fut conclue la paix

Ils ont ainsi accompli le trajet complet entre le désert, pôle de dispersion, et la plaine atlantique, pôle d'attraction, entre la zone sèche et la zone humide. Et chacune des étapes parcourues si lentement représente de séculaires oscillations entre des régions aux vocations différentes dans les hautes vallées de l'Atlas; la Moulouya les a gardés longtemps mais les a habitués à sillonner les hauteurs mamelonnées de l'Azarhar; de là ils éprouvèrent le désir de s'asseoir au banquet des plaines ou des plateaux céréaliers; chassés des hauteurs où ils gardaient leurs troupeaux, ils s'approprièrent la forêt de la Mâmora afin de garder le rythme de leurs oscillations saisonnières ancestrales, entre les terres de culture et les zones de parcours.

Mais ces mouvements ne s'accomplirent pas sans souffrances et sans luttes. Chaque tribu tantôt poussant, tantôt poussée, ennemie à la fois de celle qui la précède et de celle qui la suit, s'est tracé péniblement son chemin. La politique du Makhzen s'applique à les opposer davantage encore entre elles et à jouer de leurs rivalités naturelles. Placées à la pointe de la poussée berbérophone issue du Moyen Atlas, les tribus Zemmour ont été ainsi amenées à participer au jeu politique et guerrier de la dynastie régnante.

(à suivre)

Marcel LESNE

*Conservatoire National
des Arts et Métiers, Paris*

LES ZEMMOUR

ESSAI D'HISTOIRE TRIBALE

(suite et fin)

CHAPITRE III

LES ZEMMOUR ET LE MAKHZEN ALAOUITE

Jusqu'au 17^e siècle, malgré son importance économique, le Moyen Atlas n'a joué aucun rôle politique. Il fallut l'avalanche des tribus Sanhaja vers les plaines du Nord-Ouest, déclenchée par les tribus Maâqil, Zaër et Bni-Ahsene, pour placer cette région au premier plan des préoccupations du Makhzen ²²³. Les Zemmour, en tête de cette poussée des tribus berbères, se trouvent amenés par les circonstances à jouer un rôle politique important, lorsque la dynastie alaouite essaiera d'enrayer le mouvement de la montagne berbère.

Avant cette date, les Zemmour passent inaperçus et l'on pourrait même douter de leur existence si des textes ne mentionnaient leur séjour dans le Maroc présaharien du x^e siècle. Ils partagèrent anonymement le sort des hommes de leur race et de leur époque. Cependant, lorsque les tribus des deux versants de l'Atlas Central et du Moyen Atlas se rangèrent sous l'autorité d'Abd-El-Moumen, les Zemmour semblent déjà connaître un destin différent, puisque leur nom ne figure pas sur les listes des tribus Sanhaja du midi et Sanhaja de l'ombre ainsi ralliées à la cause almohade ²²⁴.

La même obscurité, ou la même vocation des Zemmour à un destin déjà différencié, règne au début de la monarchie filalienne. On ne peut en effet affirmer que les Zemmour aient apporté leur soumission ou leur concours aux marabouts de Dila. A la fin de la

223. J. BERQUE (*Al-Youssi*, p. 134, n. 1) souligne la place importante prise par les populations du Moyen Atlas dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

224. LÉVI-PROVENÇAL, *Documents inédits d'histoire Almohade*. Paris, 1928, p. 69.

dynastie saâdienne cependant, Mohammed, successeur de Abou-Beker, le fondateur de la zaouïa, avait réussi à étendre son influence sur les Berbères transhumants du Moyen Atlas et de la Moulouya; il est possible que les Zemmour se soient trouvés dans la zone d'influence de la zaouïa de Dila, toute puissante à l'époque. Mais les tribus sur lesquelles les Dilaïtes exercèrent leur autorité furent surtout les Aït-Ouafella, les Aït-Ouallal, les Aït-Immour, les Mjatt, les Aït-Âyache, les Imelouane, les Aït-Ndir (Bni-Mtir), c'est-à-dire les tribus constituant pour la plupart la grande Confédération des Aït-Idrassene²²⁵. Or les Zemmour ne firent jamais partie de ce groupement de tribus. Peut-on invoquer le patriotisme berbère comme mobile suffisant pour assurer l'adhésion des Zemmour à la politique de la Zaouïa de Dila ? Ici encore la chose apparaît possible; mais la solidarité berbère ne joue pas automatiquement, ni surtout au-delà d'une certaine importance numérique des groupements. Et déjà les Zemmour, dans leur position d'avant-garde, connaissent des difficultés et des problèmes ignorés de leurs frères restés en montagne; leurs intérêts ne coïncident plus guère avec ceux des tribus qui les poussent au devant des « harkas » chérifiennes. C'est pourquoi il n'apparaît guère possible d'émettre une hypothèse quelconque concernant l'attitude prise par les Zemmour lors de la tentative dilaïte visant à recréer une nouvelle hégémonie berbère. En tout cas, c'est du côté de la dynastie alaouite que nous trouverons les Zemmour après la chute de la zaouïa de Dila.

I. LES ZEMMOUR AU SERVICE DE MOULAY-ISMAÏL

Moulay-Ismaïl lutta avec persévérance contre le Moyen Atlas et l'Atlas Central, bastion de la puissance sanhajienne, encore menaçante même après la destruction de Dila par Moulay-Rachid. Il s'efforça de contenir les tribus de la montagne par une série de campagnes et la construction de forteresses avancées. Les populations en bordure de la montagne se trouvent donc dans une situation difficile; leur position particulièrement vulnérable les expose aux coups des troupes du Makhzen; elles ressentent profondément dans leur économie pastorale l'impossibilité de pousser leurs troupeaux vers les pâturages d'hiver du versant Ouest du Moyen Atlas; un renversement des courants de transhumance ou de semi-nomadisme

225. G. DRAGUE, Esquisse d'histoire religieuse du Maroc, *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, II, 1951, pp. 127-149.

s'avère impossible, par suite de la poussée des tribus de l'arrière, déjà à l'étroit dans les hautes terres de la Moulouya. Aussi se trouvent-elles dans l'obligation de composer pour ne pas périr.

1°) *Soumission.*

Les Zemmour campaient au début de la dynastie alaouite, dans la partie du pays occupée actuellement par les Bni-Mguild, c'est-à-dire le territoire s'étendant depuis Azrou — Âïn-El-Leuh jusqu'à la Haute Moulouya et les contreforts Ouest du Jbel Âyachi. Déjà les Aït Idrassene, refoulés jusqu'au pied du Jbel Âyachi, puis bloqués par les garnisons de Moulay-Ismaïl, avaient dû demander leur soumission, remettre leurs armes et leurs chevaux, soigner des troupeaux pour le compte du Sultan²²⁶. Aussi l'attitude des Zemmour, moins enfoncés encore que les Aït-Idrassene à l'intérieur du pays, n'est-elle pas surprenante, lors de la grande expédition de 1688 (H. 1099) entreprise par le sultan contre les habitants du Fazaz. Les premières tribus qui vinrent lui apporter leur soumission furent en effet les Zemmour et les Bni-Hakem; cette attitude permit à leur chef Ba-Ichchou-El-Kebli d'être confirmé dans ses fonctions de caïd par Moulay-Ismaïl. Ba-Ichchou fit même preuve de zèle puisque, non seulement il livra les armes et les chevaux de ses guerriers, mais alla jusqu'à ramasser leur argent et le remettre au Sultan qui se trouvait à ce moment là dans la plaine d'Adekhsan. « Ô notre maître, répondit-il à Moulay-Ismaïl qui s'étonnait de ce zèle, si vous voulez garder leurs intérêts et les vôtres, et si vous leur voulez du bien, je n'ai pas fait autre chose pour vous et pour eux. Mais si vous vous conduisez autrement à leur égard, ils vous laisseront et se laisseront eux-mêmes. Pour moi, je me suis borné à les purifier des biens illícites afin qu'ils s'occupent dorénavant de posséder des biens licites, qui enrichissent et qui améliorent »²²⁷. Sachant se résigner à l'inévitable, le caïd des Zemmour proposait ainsi plus que la soumission et espérait tirer parti d'une situation imposée par la force.

226. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., IX, 1906, pp. 87-88.

227. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., t. IX, p. 93. Ez-Zaïani. ETTORDJMAN-EL-MOARIB, *Le Maroc de 1631 à 1812*, Trad. Houdas, p. 42, donne une version légèrement différente : « Sire, j'ai fait cela dans votre intérêt et dans le leur, car si vous vous conduisez autrement à leur égard, ils vous laisseraient. En agissant ainsi, vous les purifiez seulement du mal et ils s'occuperont d'agriculture et d'élevage; les bons sentiments grandiront chez eux et ils se montreront plus vifs ».

2°) *Coopération.*

Ba-Ichchou-el-Kebli, originaire de la fraction Aït-Ichchou des Kabliyine (Zemmour) ²²⁸, maintint jusqu'à sa mort (1692), les tribus Zemmour et Bni-Hakem dans l'obéissance au Sultan ²²⁹. Son fils Abou-l-Hassan-Âli-Ben-Ichchou reçut de Moulay-Ismaïl le commandement de ces mêmes tribus. Avec lui commença l'extraordinaire fortune de cette famille dont le destin connut des périodes extrêmement brillantes.

En 1693 (H. 1104), lors de l'expédition de Moulay-Smaïl contre les Berbères Aït-Oumalou, Aït-Yafelmane et Aït-Isri, Âli-Ben-Ichchou reçoit le commandement d'une des trois colonnes destinées à investir la montagne berbère. Les Zemmour ne sont d'ailleurs pas les seuls à se trouver contre leurs frères : les Aït-Immour, appartenant à la Confédération des Aït-Idrassene, sous le commandement du caïd Âli-ou-Barka, exposés eux aussi aux coups du Makhzen et ne pouvant compter sur l'appui des tribus berbères de l'Atlas Central pour lui résister, se trouvent dans l'obligation de se soumettre et de participer à l'action de Moulay-Ismaïl. Mais Âli-Ben-Ichchou, qui jouit de la confiance du souverain, se voit confier un rôle particulièrement important. Il concentre ses troupes à Aïn-Choua ²³⁰ et reçoit les contingents du Todrha, du Ferkla, du Rheriss et des Arabes Sebbah du Taflalelt, levés sur l'ordre de Moulay-Ismaïl. En outre, l'artillerie impériale traînée par des esclaves chrétiens, rejoint également les troupes rassemblées en Haute Moulouya. Effrayés par le bruit des canons auquel ils n'étaient pas habitués, les Berbères se heurtèrent dans leur fuite aux troupes du Sultan qui les taillèrent en pièces, et subirent une déroute complète. « Les hommes furent tués, écrit En-Nasiri avec emphase, les femmes et les enfants faits prisonniers; les effets pillés; les animaux, les bestiaux enlevés; les chevaux et les armes pris comme butin. Le combat et le pillage durèrent trois jours pendant lesquels les soldats allèrent rechercher les Braber çà et là, dans les ravins et les vallées, et les faire sortir des grottes et des cavernes » ²³¹. Les trois chefs de colonne ²³² les

228. *Vil. Trib.*, Rabat et sa région, t. III, p. 190.

229. Le caïd Ba-Ichchou serait enterré à El-Menzel.

230. Bou-mia, en Haute Moulouya, selon F. DE LA CHAPELLE.

231. *El Istiqça*, *Arch. Mar.*, IX, p. 109.

232. Khenifra devient sous Moulay-Ismaïl une base d'opérations et le point de départ de colonnes vers la montagne; de là en effet il est plus facile d'atteindre les hautes vallées par l'Oum-er-Rbia opposé au Guigou, par l'Oued-el-Abid opposé à la Haute Moulouya, alors que par Azrou il faut couper perpendiculairement les vallées.

caïds Msahel, Âli-Ben-Ichchou et Âli-Ben Barka, sur l'ordre de Moulay-Ismaïl rassemblèrent, dit la chronique, plus de 30 000 fusils, 10 000 chevaux et 12 000 bêtes, qu'ils apportèrent à leur maître²³³. Dépourvus d'armes et de chevaux, les Berbères de la montagne sont ainsi réduits au calme et à l'obéissance, pour quelque temps. Le Sultan décide alors de châtier les Guérouane qui brigandaient dans le Ziz, entre la Moulouya et le Kheneg, sur la route de Fès à Sijil-massa. « Il convoqua Âli-Ben-Ichchou, poursuit En-Nasiri, lui donna 10 000 cavaliers et lui dit : « je ne veux plus te revoir tant que tu ne seras pas tombé sur les Guérouane et que tu ne m'auras pas apporté autant de têtes qu'il y en a ici²³⁴ ». Le caïd des Zemmour partit aussitôt (1694) avec ses cavaliers et exécuta parfaitement les ordres de son maître, puisqu'il rapporta autant de têtes que l'expédition précédente avait permis de rassembler. Il avait, pour ce faire, usé à la fois de bravoure et de ruse; les Guérouane, vaincus et ayant subi de lourdes pertes se dispersèrent dans la montagne, frustrant ainsi leur vainqueur des gages de sa victoire; Âli-Ben-Ichchou fit alors annoncer dans toutes les vallées que quiconque donnerait asile à un Guérouani serait mis à mort et que celui qui apporterait une tête de Guérouani recevrait 10 metqals. « Tous les Guérouani, écrit En-Nasiri, eurent la tête coupée par ceux chez qui ils s'étaient réfugiés et les têtes furent apportées à Âli-Ben-Achchou. Les recherches continuèrent dans les maisons et dans les tentes, jusqu'à ce qu'il eut atteint le nombre de têtes qu'il lui fallait. Il donna seulement un mitsqal aux gens qui lui apportaient une tête et en rapporta lui-même 12 000 au Sultan »²³⁵. Ainsi collectées, les têtes furent rapportées à Meknès et accrochées à côté des autres sur les remparts de la ville.

Âli-Ben-Ichchou reçut la récompense de ses services. Toutes les tribus nouvellement soumises, Aït-ou-Malou, Aït Yafelmane, furent encadrées par des caïds Makhzen et placées sous son autorité. Le chef

233. A la suite de cette action, Âli-Ben-Ichchou, selon En-Nasiri (*Kitab el Istiqqa*, p. 109) aurait reçu une garnison de mille cavaliers Zemmour pour la forteresse de Tichghalin, commandant le pays Aït-Oumalou. Ez-Zaïani (*Ettordjman el Moarib*. Trad. Houdas, p. 46) par contre, mentionne que Ali-Ben-Barka avec mille cavaliers Aït Immour, se fixa à Tichghallin entre les Aït-Oumalou et les Aït-Yafelman.

234. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., IX, p. 119.

235. Base du système monétaire marocain, le metqal vaut dix onces oukia; au temps de Moulay-Ismaïl le douro valant 5 onces et demi, le metqal équivalait donc à 1 douro et demi environ. Sous le règne de Moulay-Abdelâziz, le douro valait 14 metqals (MICHAX-BELLAIRE, Compte rendu du Congrès de l'Afrique du Nord, Arch. Mar., I, 1908, p. 699).

Zemmouri commande ainsi à tout le Moyen Atlas et la Haute Moulouya.

3°) *Puissance du caïd Âli-Ben-Ichchou*

Le caïd Zemmouri possédait une résidence dans le quartier dit « Médinet-er-Riyad », la ville des jardins, à Meknès, où tous les grands de l'Empire faisaient édifier leur demeure. Elle contenait, d'après En-Nasiri ²³⁶ « vingt-quatre enceintes commandées par une seule porte ». Les palais ainsi construits dans cette partie de la ville constituaient souvent, en effet, de véritables quartiers et chacun possédait sa propre mosquée.

Âli-Ben-Ichchou ne semble pas avoir été seulement un puissant gouverneur, le Sultan lui confiait aussi des missions importantes. J. B. Estelle, dans ses mémoires, rapporte un fait précis qui témoigne de la confiance du Sultan et de l'importance du personnage; lors du siège de Ceuta, en 1695, par les troupes de Moulay-Ismaïl, une place d'armes avait été conquise par Âli-Ben-Âbdallah, leur capitaine, lorsque « les Espagnols deux heures après, firent une sortie de Seauté et chassèrent les dits Mores de cette dite place d'armes avec une perte très considérable de Mores, ce qui a extrêmement abattu le cœur du Roy et l'a fait résoudre d'envoyer un de ses premiers alcaïds nommé Hally ben Ichou au dit Seauté, afin de voir l'état de cette place. Et en assure qu'icelui a ordre de faire lever le siège et d'amener avec lui l'alcaïd Hally ben Adalla à Miquenez » ²³⁷.

Non seulement envoyé extraordinaire et tout puissant, mais encore super-intendant des bâtiments, tel nous le décrit Pidou de St. Olon dans l'Etat Présent, sous le nom, déformé, de Aly ben Jehou ²³⁸ : « Il y a encore un autre officier qui est comme le sur-intendant des bâtiments, il s'appelle Aly ben Jehou; il a l'inspection et le soin de tous ceux que le roy fait faire à Miquenez, il en est si occupé qu'il passe quelquefois des semaines entières sans voir son maître et bien lui en prend d'être riche pour supporter l'extrême dépense de tous les matériaux, tant du dehors que du dedans, qu'il est obligé de fournir pour ces ouvrages; il est vrai aussi que son gouvernement qui contient tout le païs qui se trouve depuis Miquenez jusqu'à

236. Kitab el Istiqqa, *Arch. Mar.*, IX, p. 189.

237. Mémoires de J. B. ESTELLE (21 avril-21 septembre 1695), *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*. Dynastie filalienne, IV, p. 353.

238. PIDOU DE ST-OLON, *Etat présent de l'Empire du Maroc* (1694), pp. 121, 122, 123 (et note (1), p. 155, indiquant qu'il faut voir Ali-Ben-Ichchou sous ce nom de Ben-Jehou).

Tremcen est d'une grande étendue et d'un grand rapport, je suis cependant persuadé, quelle que soit son économie, vu les dépenses sans bornes auxquelles cet emploi le soumet, que la subsistance est tout le profit qu'il en retire au bout de l'an; il peut avoir 48 ans, il est moulatre et d'une grande et belle taille; il a l'œil vif, l'esprit aisé et les manières assez douces; les esclaves qui le voient tous les jours disent qu'il est bon homme et s'en louent fort, mais comme il s'adonne entièrement à son emploi, il ne se mêle aucunement des affaires de l'état ».

Le caïd Âli-Ben-Ichchou n'a pourtant laissé aucun souvenir en pays Zemmour : les vieux Zemmouris ignorent totalement le nom de ce puissant personnage qui commanda leur tribu ²³⁹. Trop grande ancienneté des faits ? Manque de contacts à l'époque entre les tribus nomades et leur chef devenu grand commis citadin ? C'est à l'étranger, en pays Bni-Yazrha, près de Fès, que nous trouvons le souvenir le plus vif du caïd Âli-Ben-Ichchou. El-Menzel fut en effet le lieu de résidence préféré de ce personnage; il l'avait choisi sans doute pour mieux surveiller la route de Fès à Sijilmassa. Tous les bâtiments importants de cette agglomération seraient, selon la tradition locale, l'œuvre de Âli-Ben-Ichchou. Son ancienne demeure existe encore, remaniée depuis et presque en ruines : de là il apercevait, dit-on, tout ce qui se passait aux environs; les collecteurs d'impôts convergeaient vers elle avec leurs mules chargées de pièces d'or ou d'argent et pénétraient, yeux bandés, dans ses immenses souterrains pour y déposer les fruits de l'« âchour » et du « zakat ». Une vieille légende prétend que ces souterrains existent toujours et certains habitants ont même perçu le bruit des douros entassés là depuis des siècles; mais personne cependant n'essaie d'y pénétrer, depuis qu'un imprudent fut frappé de folie après en avoir violé l'entrée. Âli-Ben-Ichchou aurait également créé de vastes jardins, consolidés par des remparts de soutènement encore debout de nos jours, et agrémenté sa résidence d'un bassin dont le sol était constitué par de la terre battue, imprégnée d'huile et d'œufs pour la rendre imperméable ²⁴⁰. Âli-Ben Ichchou possédait d'immenses propriétés dont les titres figurent encore dans les archives des Habous à El-Menzel; à sa mort il légua sa bibliothèque comprenant en particulier des œuvres de Sidi-El-Bokkari, à la mosquée d'El-Menzel où

239. Il existe de multiples fractions ou douars Aït-Ichchou, mais on ne saurait tirer aucune conclusion de ce fait, le nom de Ichchou étant très répandu au Maroc.

240. Ce bassin aurait été comblé assez récemment et se trouvait tout près de l'école musulmane édifiée depuis quelques décades.

elles se trouvent encore. Il a laissé dans le pays la réputation d'un puissant seigneur jointe à celle d'un grand constructeur; il voulait, dit-on, réunir Mrila à Meknès par une muraille continue; les gens de Mrila (Bni-Alaham) tirent leur nom, selon la légende, de la punition infligée aux maçons défailants que l'on enterrait dans les murailles même, au milieu du pisé. (« Bni-Âlihim », « construit sur eux »); sur le Sebou, à Mellaha, on montre encore les restes d'un barrage de retenue en terre, ainsi que des oliviers, vestiges d'une ancienne plantation prospère. A une quinzaine de kilomètres au S.E. d'El-Menzel, au douar Tarhit, le tombeau de Si-Boujida, un des 7 enfants de Ben-Ichchou, possède la propriété de guérir les maladies de peau; dans le même douar, il y a sept ou huit générations, à la suite d'une discorde, un certain nombre de familles quittèrent la région et demandèrent asile aux Zemmour; ces derniers leur donnèrent une parcelle de forêt à défricher aux environs de Tizitine (territoire occupé actuellement par les Aït-Jbel-Doum, des Zemmour). Nous retrouvons aujourd'hui leurs descendants en tribu Haouderrane où ils constituent la petite fraction Bni-Yazrha, visitée saisonnièrement au moment de la moisson par des travailleurs venus de la région d'El-Menzel ²⁴¹.

Une autre tradition, en contradiction avec ce qui précède veut que Âli-Ben-Ichchou soit arrivé seul, comme simple fqih, pour enseigner le Coran à la Kelâa d'El-Menzel, avant d'être nommé caïd ²⁴². En outre, les Bni-Yazrha d'El-Menzel ne manquent pas de revendiquer comme l'un des leurs, le grand caïd « Âli-Ben-Mohammed-Ben-Ichchou-Saddouki-Yasri » ²⁴³. Sa mère et son père sont enterrés sous la Koubba de Sidi-Abdelouahad, à la Kelaâ des Ouled-Âbdelâziz, à El-Menzel. Sur l'une des tombes, face à l'entrée on peut lire : « Louange à Dieu. Cette tombe est celle de la mère du caïd Ben-Ichchou, que Dieu protège, la nommée Fatma-Bent-Mohammed-Bent-Srhir-El-Makemi décédée, puisse Dieu la recevoir au sein de la miséricorde ainsi que tous les musulmans — en l'année 1093 de l'Hégire ». La tombe voisine porte cette inscription : « Louange à Dieu. Cette tombe est celle du père du caïd Âli-Ben-Ichchou, le nommé Sidi-Mohammed-Ben-Ichchou-Sadeki-El-Yazrhi que Dieu le protège — décédé en l'an 1074 de l'Hégire » ²⁴⁴.

241. Informateur : Aoudjite-Ah., El-Menzel, 1956.

242. Informateur : Moulay-Ali-L..., El-Menzel, 1956.

243. Fiche de tribu des Bni-Yasra, Capitaine DUCRET, mise à jour en 1947, Arch. D. I.

244. La légende veut que ce dernier ait été tué au cours d'une campagne de Moulay-Ismaïl contre les Turcs et son corps ramené à El-Menzel.

Le caïd Âli-Ben-Ichchou n'a cependant laissé à El-Menzel, que des traces personnelles et les Bni-Yazrha n'ont eu, à l'époque, aucun contact avec les Zemmour, dont l'habitat se situait fort loin de cette région. Ni la légende, ni les chroniqueurs ne nous renseignent sur la vie profonde des tribus, et nous ne savons rien d'autre sur les Zemmour, que la fortune de leur caïd, sûrement imposé d'ailleurs et devenu presque étranger à ses contribules. La collaboration des Zemmour avec le Makhzen leur vaut une période de relative tranquillité; ils peuvent exploiter à leur guise les pâturages d'été ou d'hiver sur les deux versants du massif et cultiver leurs terrains sans crainte de voir leurs récoltes razziées. Devenus tribu Makhzen et élément indispensable au maintien d'un équilibre politique précaire, les Zemmour retirent des avantages certains de leur attitude. Pour l'instant, la poussée des tribus de la montagne se trouve arrêtée; mais les Zemmour n'en gardent pas moins une position exposée, à la fois enviée et dangereuse.

II. — LES ZEMMOUR, FORCE DE DÉSORDRE (1727-1790)

La situation de force laissée après la mort de Moulay-Ismaïl ne réglait guère le problème des Berbères de la montagne. Désarmés, désunis et affaiblis pour quelque temps, ils ne tarderont guère à profiter des discussions, des désordres, des luttes intestines qui affaiblissent le pouvoir central. « Les tribus berbères parvenues au contact des plaines, écrit H. Terrasse ²⁴⁵, vont participer aux luttes des successeurs de Moulay-Ismaïl et soutenir certains prétendants ». Les Zemmour, occupant une position-clé dans le dispositif des tribus de la montagne vont participer au jeu sanglant des forces de désordre, constituées par les prétendants au trône, les « âbids », les tribus « guich » et les tribus berbères.

1°) *Rupture de la collaboration avec le Makhzen*

Dès le début de son règne Moulay-Ahmed-Ad-Dehbi (1727-1728), ainsi nommé par les « âbids », le « guich » et le Makhzen, à cause de ses largesses, fit arrêter et exécuter tous ceux qui avaient été les collaborateurs de son père et les piliers de sa politique. Âli-Ben-Ichchou-El-Kebli, caïd des Zemmour et chef de la montagne berbère sou-

245. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, II, 1949, p. 281.

mise, fut exécuté, ainsi que le caïd de Fès, Mohammed-ou-Âli, et d'autres personnages puissants.

Selon le Kitab-el-Istiqa²⁴⁶, Âli-Ben-Ichchou aurait persuadé le Sultan d'égorger Mohammed-ou-Âli, incarcéré au moment de son avènement mais « Dieu fit tomber cet intrigant dans les mains du Sultan qui le fit mettre à mort, lui donnant ainsi une récompense analogue à sa conduite ». Le prétexte est peut-être vrai; mais il semble bien que ce fut sous l'influence des « âbids » que le nouveau Sultan donna l'ordre d'exécuter les principaux chefs de l'Empire.

A El-Menzel, la légende attribue la mort de Âli-Ben-Ichchou au Sultan Moulay-Ismaïl lui-même²⁴⁷.

« Au cours d'un voyage à Meknès, le caïd avait enlevé une des filles de son maître, et l'avait installée dans une petite maison, au milieu d'un grand verger planté de pommiers. Averti de cette offense, le Sultan dépêcha des cavaliers pour ramener à Meknès sa fille et Âli-Ben-Ichchou. Mais ce dernier, tenu au courant de l'expédition, tua et enterra la fille du Sultan et fit, en une nuit, démolir la maison, arracher les pommiers, labourer et semer du blé, si bien que les cavaliers ne trouvèrent rien à l'endroit indiqué²⁴⁸. Déconcertés, ces derniers n'osèrent emmener le caïd. Mais un chérif convoqua Âli-Ben-Ichchou à Meknès, auprès de Moulay-Ismaïl. Pressé d'avouer, battu, Âli-Ben-Ichchou, ne voulut rien dire, ni à propos de la jeune fille, ni à propos de l'argent de l'Etat. Un juif vint alors demander au Sultan la permission de faire avouer le caïd; il enduisit son talon de savon mou, fit déshabiller et coucher le caïd par terre et se mit à lui tourner sur le ventre, en appuyant sur son talon. Après trois tours, il lui demanda où se trouvait l'argent : « Si tu n'avais pas fait un troisième tour, répondit le caïd, j'aurais indiqué au Sultan où se trouvent d'importants trésors, mais à présent il est trop tard, mes intestins sont arrachés et je vais mourir ». Le Sultan, regrettant alors d'avoir fait tuer un caïd aussi courageux lui demanda pardon : Âli-Ben-Ichchou le lui accorda à condition d'être enterré derrière le futur tombeau de son maître. C'est pour cela que Âli-Ben-Ichchou repose à Meknès près de la tombe de Moulay-Ismaïl-Ben-Âli ».

Cette légende attribue à Moulay-Ismaïl, seule figure dominante de l'époque, l'arrestation puis la mise à mort du caïd des Zemmour, en agrémentant l'épisode d'une histoire d'enlèvement et de trésors

246. *Kitab el Istiqa*, Arch. Mar., IX, p. 157.

247. Informateur Moulay-Ali-L..., El-Menzel, 1956.

248. Ce verger s'appelle aujourd'hui : Jnana Lamzouri.

cachés. Ce fait n'est pas pour étonner, Moulay-Ahmed-Ab-Dehbi n'ayant régné que deux années, alors que Âli-Ben-Ichchou et Moulay-Ismaïl dominaient depuis longtemps l'horizon immédiat et lointain des Bni-Yazrha.

La suppression des grands commis de Moulay-Ismaïl provoqua immédiatement l'anarchie : « Dès qu'ils furent tués, dit le *Kitab-el-Istiqqa* ²⁴⁹, les sujets ne sentirent plus le poids de leur autorité et se virent débarrassés de ceux qui mettaient un obstacle entre eux et les désordres, et qui les punissaient pour leurs mauvaises actions. Les Berbères surtout, sur lesquels pesait un joug d'airain, le secouèrent dès qu'Âli-Ben-Ichchou fut mort et, achetant des chevaux et des armes, revinrent à leurs anciens égarements ». Les Zemmour retrouvent ainsi leurs anciens problèmes : exposés aux coups des tribus de la plaine qui résistent à la descente des populations de la montagne, poussés par les tribus berbères peu soucieuses de l'intérêt général et ne pensant qu'à s'emparer des terres plus fertiles possédées par leurs frères de race, les Zemmour doivent composer tour à tour avec différents ennemis. Dès cette époque, un nouvel ébranlement des tribus de la montagne commence à se faire sentir.

Nous retrouvons en 1727-1728 (Hg. 1140) un membre de la famille de Ben-Ichchou, proche parent ou fils de l'ancien caïd, Mohammed-ou-Âli-Ben-Ichchou, dans un rôle assez trouble, très différent en tout cas de celui de bon serviteur du Makhzen. Les Oudaïas en effet, pourtant tribu « guich », pillent le marché du jeudi à Fès, sous l'instigation, semble-t-il, de Mohammed-ou-Âli-Ben Ichchou ²⁵⁰. Ce dernier arrête même les membres d'une délégation « d'ouléma » et de « chorfa » venus porter plainte auprès du Sultan, avant même qu'elle puisse parvenir au palais. La révolte de Fès contre les Oudaïas ne put, selon le *Kitab el Istiqqa*, être calmée qu'après la libération de cette délégation conduite par le frère du Sultan, Al-Mostadi, venu de Meknès avec un groupe de « chorfa » de cette ville.

Les Zemmour cèdent donc au mouvement d'anarchie qui se développe et, visés par les « âbids » qui font du Sultan leur docile instrument, se dressent contre l'autorité royale en se rapprochant des Oudaïas, en fomentant des troubles et en intervenant aux portes mêmes de Meknès. Mais, ainsi que le note H. Terrasse ²⁵¹, le pays

249. *Kitab el Istiqqa*, A. M., IX, p. 161.

250. Ez-ZAIANI, Trad. Houdas, *Le Maroc...*, p. 57, affirme ce fait; le *Kitab el Istiqqa* ne le mentionne pas.

251. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, II, p. 280.

n'est pas hostile à la dynastie, et les Zemmour, qui ont servi Moulay-Ismaïl pendant plusieurs décades, encore moins que les autres tribus. Parmi les souverains éphémères qui se succédèrent pendant la période d'anarchie alaouite, ils semblent avoir préféré Moulay-Âbdallah.

2°) *Les Zemmour soutiennent Moulay-Âbdallah*

a) Les caïds Zemmour à Fès.

Moulay-Âbdallah se fit remarquer dès le début de son premier règne par sa cruauté et la haine qu'il nourrissait contre Fès et ses habitants, haine si vive et si étrange que l'auteur du *Kitab el Istiqça* se déclare « persuadé qu'un diable à forme humaine avait pris possession de ce Sultan et l'excitait contre les gens de Fès » ²⁵². C'est au service de ce sentiment que nous trouvons de nouveau les grands chefs Zemmouris.

Ez-Zaïani ²⁵³ mentionne qu'en 1732 (Hg. 1144), Moulay Âbdallah se sert de Âbderrazak-ou-Âli-Ben-Ichchou dans sa rancune et ses vexations contre Fès. Arrivé dans la ville, ce dernier fit arrêter les négociants, pénétra dans leurs boutiques et réussit ainsi à réunir une somme considérable (100 000 dinars) dont le Sultan se déclara satisfait. Mais lorsque les négociants accompagnèrent Âbderrazak devant le souverain pour remettre l'argent, la somme fut déclarée insuffisante et on les jeta en prison.

Plus efficace dans sa cruauté apparaît la conduite de Mohammed-ou-Âli-Ben-Ichchou-Ez-Zemmouri-El-Kebli nommé gouverneur de Fès par Moulay-Âbdallah, en 1733-1734 (Hg. 1146) ²⁵⁴. Il agissait certes selon les ordres de son maître : « Prends l'argent de ces gens là... ne leur laisse rien; ce n'est que l'argent qui les a rendus tellement orgueilleux qu'ils méprisent le pouvoir ». La méthode employée par le Zemmouri révèle une maîtrise rare dans l'art de dépouiller une ville entière. Mais laissons parler le chroniqueur : « Mohammed-Ben-Âli s'installa, à son arrivée à Fès, dans la maison de Bou-Âli-Arrousi à El-Mahdi. Il désigna pour chaque quartier des espions

252. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., IX, p. 178.

253. EZ-ZAÏANI, Trad. Houdas, *Le Maroc...*, p. 71.

254. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., IX, p. 185 à 188. Au sujet de la nomination du caïd, voir A. Bel « Un dahir chérifien du Sultan Abdallah, fils de Moulay-Ismaïl » (*Journal asiatique*, mars-avril 1917, p. 283 à 290). Un dahir de mars 1734, renouvelant pour les Ouled Hammou certains privilèges de tribu « guich », indique : « Nous ordonnons également à notre serviteur, le Qaïd Mohammed ou Ali-I-Ichchi de leur donner les mêmes marques de considération » (p. 288).

connaissant très bien les gens aisés avec mission de les lui amener. Quand ils furent réunis chez lui, il les fit mettre en prison. Ensuite, il imposa à la population d'abord 500 000 mitsqals : chaque négociant ou propriétaire devait contribuer au paiement de ce chiffre par des sommes variant entre 1 000 et 10 000 mitsqals. Quand il se mit à percevoir cette imposition, ceux qui montrèrent peu d'empressement à payer furent bâtonnés et mis en prison ; quant à ceux qui s'enfuirent, il emprisonna soit leur fils, soit leur femme, soit leur frère ; il arriva ainsi à se faire verser la somme tout entière. Ce fut ensuite le tour des artisans, des ouvriers d'industrie et de propriétaires de terrains en dehors de la ville, entre autres de laboureurs : ceux-ci durent payer une forte somme pour laquelle la part contributive de chacun variait de 100 à 1 000 mitsqals. De cette façon il n'y eut personne dans la ville qui n'eût été taxé. Il se produisit alors un grand exode des habitants vers les campagnes, les bourgades et les montagnes : des gens allèrent même jusqu'au Soudan, à Tunis, en Egypte et en Syrie. Il ne resta plus à Fès que les femmes, les enfants et les misérables. Ceux qui avaient été emprisonnés s'enfuyaient eux-mêmes dès qu'ils avaient la liberté, sans s'occuper de leur famille et de leurs biens ». La part étant faite à l'exagération et au style, la méthode de Mohammed-ou-Âli-Ben-Ichchou paraît néanmoins particulièrement efficace. Pendant plus d'un an il recueillit et envoya au Sultan tout l'argent qu'il prit. Il quitta précipitamment Fès la nuit lorsqu'il apprit la fuite de Moulay-Âbdallah et alla se réfugier dans le Zerchoum.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la consternation et du désarroi des « chorfa » et « oulema » de Fès lorsque, au début du second règne de Moulay-Âbdallah, après avoir assisté au massacre des délégations de Fès et de Meknès venues au devant du Sultan, ils apprirent que ce dernier leur donnait de nouveau comme gouverneur Mohammed-Ben-Âli-Ben-Ichchou : « ils s'en retournèrent effrayés du sort qui les attendait » ²⁵⁵.

b) Les Zemmour pour Moulay-Âbdallah, contre les Bni-Ahsene.

Zemmour et Aït-Idrassene continuent à apporter un concours souvent très précieux à Moulay-Âbdallah qui profite de la rivalité les opposant aux Aït-ou-Malou. A la fin de son second règne, après la proclamation de Moulay-Mohammed-Ben-Ârbiya (1736-1738), c'est chez les Aït-Idrassene que se réfugia Moulay-Âbdallah, d'où il dirigeait

255. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., IX, p. 196.

ses expéditions contre Meknès. Pendant tout le règne de Moulay-Al-Mostadi (1738-1740) il organisa le brigandage des Berbères « qui ravagèrent le territoire des Oudaïas, pillèrent leurs troupeaux, saccagèrent ensuite sur les routes, détroussèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, en sorte qu'il devint impossible de voyager dans cette contrée »²⁵⁶. Après son troisième règne, sous Moulay-Zin-Al-Âbidin (1745), Moulay-Âbdallah quittant précipitamment Ras-el-Ma, choisit encore de se réfugier en pays Berbère. Enfin, pendant son quatrième règne, il lève des troupes berbères contre le prétendant Al-Mostadi et les « âbids », troupes dont la vue seule suffit à le faire fuir. « Le Sultan, dit le *Kitab-el-Istiqqa*²⁵⁷, arriva, amenant à sa suite des contingents berbères pris parmi les tribus des Zemmour, Bni-Hkim, Guérouane, Aït-Idrassène, Aït-Oumalou en nombre si considérable que le créateur seul aurait pu les compter : la richesse de leur costume et la force de leurs armes étaient de nature à réjouir l'ami et à faire du mal à l'ennemi ».

De tous les prétendants au trône de Moulay-Ismaïl, les Zemmour n'ont soutenu que Moulay-Âbdallah. Leur fidélité dynastique eût pu se manifester en faveur d'autres princes, car Moulay-Âbdallah n'était pas une personnalité particulièrement attachante. Mais il s'appuyait sur les Berbères contre les « âbids », et ces derniers recevaient fréquemment l'appui des arabes Bni-Ahsene. Une importante garnison d'« âbids », créée par Moulay-Ismaïl, se trouvait d'ailleurs en pays Bni-Ahsene, à Mechra-er-Remla²⁵⁸. Or les Bni-Ahsene, de langue et de coutumes différentes, constituaient pour les Zemmour l'obstacle essentiel leur interdisant l'accès des plaines atlantiques et les obligeant à résister aux autres tribus berbères qui, sans cesse, les poussaient vers l'avant. Aussi, le soutien constant accordé à Moulay-Âbdallah apparaît-il dirigé plutôt contre les Bni-Ahsene que destiné à la réalisation des ambitions du prince. Leur politique de soutien à Moulay-Âbdallah permet aux Zemmour d'obtenir un affaiblissement de la puissante tribu Maâqil qui les a précédés dans leur marche vers le N. O. En effet, Moulay-Âbdallah avait conçu une grande haine contre les Bni-Ahsene depuis qu'ils avaient envahi, avec les « âbids »

256. Ez-ZAIANI, Trad. Houdas, *Le Maroc...*, p. 85.

257. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., IX, p. 217.

258. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, II, p. 256, situe ce dépôt central près de Sidi Slimane; Mechra-er-Remla se trouve plus exactement près de Sidi Yahya du Rharb, un peu en amont de l'oued Tiflete, et de nombreuses ruines subsistent encore en un lieu appelé Bled Mahalla, situé entre Sidi-Yahya et la lisière de la māmora (Cf. Justinard, *La Rihla du Marabout de Tasaft*, Paris, 1940, p. 51, note 1.

et sous le commandement d'El-Mostadi, la résidence royale de Meknès, et s'étaient rendus coupables « d'actes monstrueux comme d'enlever femmes et enfants » ²⁵⁹. Aussi, lorsque Al-Mostadi souleva de nouveau les Bni-Ahsene, et attaqua Moulay-Âbdallah à son retour d'expédition contre Errifi, « tout l'effort fut dirigé contre les Bni-Ahsene qui perdirent plus de 1 000 hommes tués, et se virent enlever environ 5 000 chevaux et un nombre d'armes aussi considérable », alors que les « âbids » furent seulement dépouillés. « Cette bataille anéantit la puissance des Bni-Ahsene » ²⁶⁰. Mais la haine du Sultan ne tarit point après cette victoire ; il pardonna aux « âbids » venus lui demander l'aman, mais se déclara décidé à exterminer les Bni-Ahsene ainsi que les autres partisans d'Al-Mostadi. Quelque temps plus tard, alors que Al-Mostadi était parmi eux et qu'ils faisaient la sieste, il réussit à surprendre par derrière les Bni-Ahsene et à leur infliger une nouvelle défaite. « Avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître, écrit le chroniqueur ²⁶¹, les cavaliers fouillèrent leurs tentes, chassèrent devant eux leurs bestiaux et leurs moutons et pillèrent leurs effets et tout ce qu'ils possédaient. Les Bni-Ahsene se dispersèrent dans toutes les directions, les soldats se partagèrent les prisonniers. Alors les Bni-Ahsene revinrent en toute hâte demander pardon au Sultan qui ordonna de les laisser tranquilles, leur rendit leurs prisonniers et leur laissa leurs chevaux ». L'écrasement des Bni-Ahsene permit très certainement aux Zemmour d'amorcer un mouvement vers le N.O. Les Bni-Ahsene eux-mêmes semblent orienter leurs regards vers le Rharb, car à la fin du règne de Moulay-Âbdallah, ils se plaignirent des gens du Rharb, qui, traversant leur pays avaient attaqué et pillé leurs campements (Hg. 1146) : le Sultan leur permit alors de se jeter sur eux et leur envoya même des contingents pour les aider ²⁶². Ainsi la marche en avant des tribus berbères, contenue par Moulay-Ismaïl, recommence après trente années d'anarchie et de luttes entre les forces hostiles, berbères, tribus « guich », « âbids », soutenant les princes favorables à leurs intérêts.

3°) *Déclin de la fidélité à la dynastie.*

Vers la fin du règne de Moulay-Âbdallah, les Zemmour ne jouent plus le rôle de premier plan qui leur était jusqu'ici dévolu. Les Aït Idrassene, avec leur caïd Mohammed-ou-Âziz, ainsi que les

259. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., IX, p. 225.

260. *Ibid.*, p. 229.

261-262. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., IX, p. 230-231.

Guerouane et les Aït-Oumalou se situent de plus en plus en avant de la scène politique. Les Zemmour se sont-ils affaiblis au cours des luttes épuisantes qu'ils durent soutenir à la fois contre les Arabes et contre les tribus Berbères ? Ou bien les grands chefs politiques leur font-ils défaut ? Il semble plutôt qu'une nouvelle situation géographique ait modifié la distribution des forces. A cette époque où, dit le *Kitab et Istiqça*, « les Berbères possédaient des terrains de culture dans les environs de Meknès »²⁶³, les Zemmour avaient esquissé un déplacement vers l'Ouest, laissant aux Aït-Idrassène et aux Guérouane l'occupation d'un pays qui leur confère aussitôt une grande importance sur l'échiquier des tribus. La figure de Mohammed-ou-Âziz prend de plus en plus de relief et, dans les récits pleins de luttes enchevêtrées, d'accords et de désaccords entre « âbids », Berbères et Oudaïas, son nom revient toujours maintenant sous la plume des chroniqueurs. Le Sultan fut même obligé de lui acheter les services des Berbères en lui faisant remettre d'importantes sommes d'argent²⁶⁴. Sa mort révéla son importance, puisqu'elle fut le signal de luttes entre Guérouane et Aït-Idrassène, que le Sultan put faire cesser en imposant Ould-Mohammed-ou-Âziz, fils du grand caïd Aït-Idrassène.

Cette éclipse progressive des Zemmour s'accompagne d'un affaiblissement de leur fidélité envers Moulay-Âbdallah. Le Sultan lui-même, fatigué des luttes entre « âbids » et berbères, ne voulait-il pas « mettre face à face ce bouc noir et ce bélier blanc » et laisser périr l'un d'eux ?

Sous le règne de Sidi Mohammed-Ben-Âbdallah les rapports des Zemmour avec le Makhzen se dégradent peu à peu. Au retour d'un voyage à Marrakch, Sidi Mohammed-Ben-Âbdallah, châtie la fraction Aït-Sibeur des Zemmour en la pillant et en la disséminant²⁶⁵.

La famille des Ichchou tombe en disgrâce²⁶⁶ et le commandement

263. *Kitab el Istiqça*, *ibid.*, p. 234.

264. Ez-Zaïani, trad. Houdas, *Le Maroc...*, p. 117.

265. *Kitab el Istiqça*, *ibid.*, p. 291.

266. Nous les retrouvons plus tard et en d'autres lieux. Une partie des Ichchou a émigré dans le Rharb et s'est installée dans la fraction Aroua des Bni-Malek. Vers 1823, le Rharb tout entier était gouverné par le caïd Mohammed-Ben-Ichchou-el-Malki (ou El-Aroui); il « a laissé dans le Rharb la réputation de sa puissance considérable et de son excessive sévérité. Sa famille existe encore, elle habite aujourd'hui sur la rive droite de l'Ouerrha, à l'Ouest du gué de Mechra el Bacha, vis-à-vis de l'endroit où se trouvait la maison du dernier caïd Mohammed-Ben-Ichchou sous le règne de Moulay-Sliman ». (*Vil. et Trib.* Rabat et sa région, IV, p. 35, et III, p. 213). « La karia Ichchou, d'après E. Biarnay, colon à Khemichet (Notes historiques mises à jour par M. Biarnay et aimablement communiquées par l'auteur), est devenue

des Zemmour et des Bni-Hakem passe à Belkassem-Ez-Zemmouri. Désireux cependant de s'appuyer sur certaines tribus berbères, et espérant tirer de ce caïd les mêmes services que Moulay-Ismaïl sut obtenir de Âli-Ben-Ichchou, Sidi Mohammed-Ben-Âbdallah confie le commandement des Aït-Oumalou au nouveau caïd des Zemmour. Mais Belkassem-Ez-Zemmouri, repoussé par les Aït-Oumalou, ne put exercer ses fonctions; le Sultan décida alors de soutenir son caïd qui, malgré les renforts reçus de ses contribuables Zemmour et Bni-Hakem, avait dû se replier de l'autre côté de l'Oum-er-Rebia. Soit par incapacité, soit volontairement, Belkassem Ez-Zemmouri conseilla une manœuvre qui amena le Sultan à se trouver complètement isolé avec la colonne qu'il commandait aux environs de Adekhsan (Khenifra); « il fut convaincu du mauvais conseil qu'on lui avait donné et il ne douta plus qu'il s'était rendu coupable d'avoir conduit aveuglément les musulmans à une défaite » ²⁶⁷. Ce n'est qu'en se réconciliant avec les Zaër et en apaisant les Aït-Isri que le Sultan parvint à rejoindre Meknès et à sauver son armée. A peine arrivé, il fit arrêter Belkassem-Ez-Zemmouri, et lui confisqua ses biens. Il nomma Ould-Mohammed-ou-Âziz gouverneur des Zemmour et des Bni-Hakem. Ainsi se termina la tentative de collaboration du Makhzen avec les Zemmour.

La disgrâce du caïd Belkassem fut suivie d'une période sur laquelle les chroniqueurs restent silencieux. Il est probable que la nomination de Ould-Mohammed-ou-Âziz ne fut pas acceptée, en raison même des circonstances qui l'avaient imposé à la tribu. Les tribus se soumettent toujours difficilement aux ordres de caïds étrangers et, depuis longtemps tribus makhzen et dominatrices, les Zemmour durent ressentir terriblement l'humiliation qui leur fut infligée. En 1784 (Hg 1198), le Sultan dirigea une expédition contre les Zemmour et les Bni-Hakem qui s'infiltraient le long du Beht en direction du N.O. Selon la chronique, les Zemmour se réfugièrent au Tafoudeït où ils se fortifièrent; le Sultan partit alors pour Marrakech laissant sur place Aït-Idrassene et Guerouane pour les guetter et les surprendre; trompés par le départ de la « harka »

par érosion l'emplacement de la ferme de M. Barthe-Garcia-Sahel de Segonzac située entre les Oulad Saïd et les Ouled Hamar en face de Bou R'aneffe, en aval de Sidi Moussa, à 2 km sud ». Il est permis également de voir le caïd Ben Ichchou dans le Bacha ben Hissour cité par Joseph de Rochette à propos de son voyage dans le Rharb en 1825 (Joseph de ROCHETTE, *Relation d'un voyageur à Fez en 1825*, (Mémoires et documents publiés par la société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, XXVI, Chambéry, 1887)). J. BERQUE a bien voulu signaler, à ce propos, qu'il a connu aux Oulad-Lahsen (Bni-Malek du Sud), des descendants du caïd, tué à la bataille de l'Isly.

267. *Kitab el Istiqqa*, *ibid.*, p. 323.

chérifienne, les Zemmour sortirent alors de leur retraite et furent razzisés, dispersés et réduits « à aller tendre la main dans les tribus » ²⁶⁸. La tradition orale en pays Zemmour ²⁶⁹ veut, au contraire, que les troupes du Sultan aient été défaites sur une « oulja » du Beht, voisine du Tafoudeït, appelée depuis Ouljete-es-Soltane, et qu'elles se soient repliées sur Meknès.

Pendant cette période où le rôle d'arbitre passe peu à peu aux mains des Guerouane et des Aït-Idrassene, les Zemmour gagnent lentement leur territoire et ont déjà conquis les hauteurs du Tafoudeït, forteresse naturelle qui leur servira désormais de refuge en cas d'invasion.

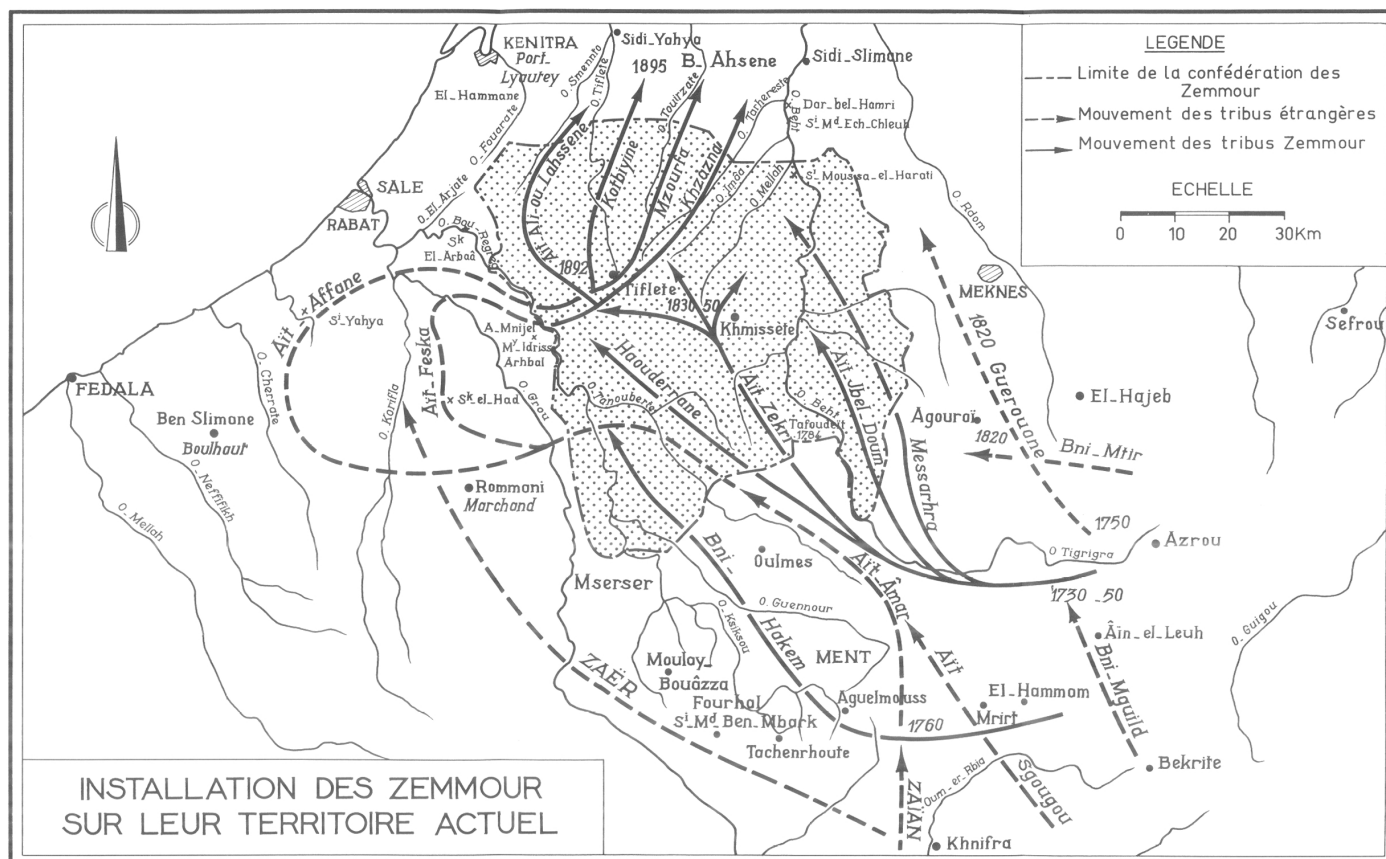
Ils se tournent maintenant davantage vers les Bni-Ahsene et délaissent les luttes contre leurs frères de la Montagne. Aït-Idrassene et Guerouane jouent le rôle ingrat qui fut le leur sous le règne de Moulay-Ismaïl et pendant les trente années de troubles qui suivirent. Les Zemmour subissent les contre-coups de la politique impériale d'équilibre entre les diverses tribus berbères; mais, quoique plus vulnérables parce qu'arrivés en plaine, il se détachent du sort de la dynastie dont ils furent autrefois un des plus fermes soutiens.

III. — LES ZEMMOUR ET LA RÉVOLTE BERBÈRE (1790-1822)

Les Bni-Ahsene en avant, les Guerouane et surtout les Aït-Idrassene en arrière, restent les principaux ennemis des Zemmour. Les Aït-Idrassene imposent aux Zemmour un caïd étranger et soutiennent périodiquement un Makhzen qui les empêche de refouler les Bni-Ahsene et les maintient dans les contreforts du Moyen Atlas, en vue des plateaux céréaliers. Aussi, au fur et à mesure qu'ils s'en éloignent, les Zemmour éprouvent-ils un regain de solidarité pour les tribus berbères Aït-Oumalou encore enfoncées dans la montagne et qui les aident indirectement par leur action contre les Aït-Idrassene et le Makhzen; accrochés longtemps dans l'Azarhar en dépit de la poussée des tribus Sanhaja, ils semblent maintenant désirer une accélération de leur mouvement en avant, vers la plaine qu'ils ont sous les yeux.

268. *Kitab el Istiqqa*, *ibid.*, p. 335-336.

269. G. KLEIN, Etude inédite...



PV

1°) *Premiers signes de révolte : « l'affaire d'Azrou ».*

En 1810, lors d'une action des Aït-Idrassene et des Guerouane contre les Aït-Oumalou, les Guerouane trahissent les Aït-Idrassene qui subirent ainsi une grave défaite. Les troupes du Sultan envoyées en renfort furent également battues. Une nouvelle armée, composée de contingents arabes ou berbères demeurés fidèles, se dirige vers Azrou sous la direction du Sultan Moulay-Slimane. Une manœuvre du Sultan qui revient sur ses pas et s'attaque aux Aït-Youssi fait croire à un aveu de faiblesse; encouragés, Guerouane et Aït-Oumalou dispersent alors les troupes impériales et le Sultan ne dut son salut qu'à la protection des Aït-Idrassene. Cette défaite impériale connue, nous dit le chroniqueur²⁷⁰, sous le nom de « affaire d'Azrou », présente des caractères qui la distinguent beaucoup de certains revers imposés aux troupes du Makhzen.

Un des motifs essentiels de l'attitude des tribus berbères fut leur opposition au caïd imposé Mohammed-ou-Âziz; et ceci nous fait croire à la participation des Zemmour que ne mentionne cependant pas le chroniqueur. Mais l'obstination du Sultan à maintenir un gouverneur détesté par ses sujets ne suffit pas à justifier une flambée de révolte aussi vigoureuse et aussi soudaine; il faut y voir également l'action de la famille maraboutique des Amhaouch qui essaie de grouper à son profit les forces des tribus berbères^{270bis}. La dynastie alaouite avait jusqu'ici toujours joué des particularismes tribaux; lors de l'affaire d'Azrou, une cristallisation semble pourtant s'opérer autour des notions de langue et de coutumes qui séparent, autant que le genre de vie, populations berbérophones et arabophones, populations de la montagne et populations des plaines : « Le service que venaient de rendre les Berbères fidèles au Sultan excita la jalousie des Arabes qui n'avaient pu se rendre utiles. Dès qu'un Berbère s'approchait de leur camp, ils l'appréhendaient et le tuaient, disant qu'il n'y avait aucune différence entre les Berbères... ».

270. *Kitab el Istiqqa*, *ibid*, p. 27 à 30.

270 bis. Déjà en 1770, Mohammed-ou-Naceur, des Imhiouach, soutenait les prétentions de Moulay-Yazid contre son père, Sidi Mohammed-ben-Abdallah et en fut récompensé à l'avènement de Moulay-Yazid par des dons d'argent. (MICHAUX-BELLAIRE, Note sur les Amhaouch, *Arch. Berb.*, année 1917, p. 213).

2°) *Révolte des Zemmour contre Moulay-Slimane : l'affaire des Zaïan* (1818) ^{270 ter}.

En 1818, les Zemmour participent avec des contingents levés dans tout le Maroc, à une expédition entreprise contre les Aït-Oumalou. Les troupes foulent bien les terrains de culture de ces derniers dans la plaine d'Adekhsan, mais lors des combats qui suivirent cette action, « la mort frappa seulement les Arabes, tandis que les Berbères n'étaient pas touchés ». Cette entente entre les Berbères des deux camps opposés fut l'œuvre de Mohammed-El-Rhazi, caïd des Zemmour.

El-Rhazi avait en effet remarqué que le Sultan, au cours des engagements précédents, n'avait fait marcher que les Berbères et il le soupçonna de vouloir les faire battre les uns contre les autres. Il se rapprocha des Zaïan : « Il n'y a pas de différence entre vous et nous. S'il y a rencontre, nous tirerons à blanc les uns sur les autres » leur dit-il. Aussi, n'y eut-il aucune victime dans les deux camps berbères.

Le lendemain, les Berbères reçurent l'ordre de ne pas monter à cheval, le Sultan voulant éprouver les Arabes et se rendre compte de leur valeur guerrière. Mais au milieu de la journée, les Berbères montèrent en selle, se ruèrent sur les Arabes « par devant et par derrière, les tuèrent et les dépouillèrent ». « Je les vis au moment où ils se mirent en selle, rapporte un témoin. De quelque côté que je regardasse, je ne voyais que du rouge, tant était considérable le nombre de selles de leurs chevaux. Les Berbères se mirent ensuite à s'appeler à grands cris, et, se dirigeant avec leurs étendards du côté du champ de bataille, ils allèrent en criant derrière les Arabes qui étaient aux prises avec l'ennemi ».

Selon une opinion rapportée par l'auteur du *Kitab el Istiqqa*, la défection des Zemmour eut pour origine la jalousie ressentie par Mohammed-El-Rhazi, pourtant très écouté du Makhzen, envers le caïd des Aït-Idrassene, El-Hassen-ben-Hammou-ou-Âziz qui, bien qu'ayant une situation moins élevée, avait su s'acquérir la faveur du fils du Sultan, Moulay-Ibrahim. El-Rhazi aurait alors manœuvré de façon à faire croire à une retraite et conduit ainsi les troupes impériales à la défaite. Que ce soit par solidarité berbère ou par jalousie, ou peut-être à cause de ces deux sentiments à la fois, les Zemmour renversèrent le sort des armes et Moulay-Slimane, capturé par les

270 ^{ter}. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., X, p. 51 à 63.

Bni-Mguild, ne dut son salut qu'à sa qualité de « chérif ». Le Sultan voit ainsi son prestige déchu, son autorité mise en cause par les Berbères et Bou-Beker-Amahouch qui les inspire, son fils mortellement blessé. Cette victoire de Lenda (6 km au Nord de El-Kebab, dans la vallée du Serou, affluent de gauche de l'Oum-er-Rebia) ²⁷¹, amorce un renouveau de l'influence des Zemmour qui s'exerce cette fois contre la personne du Sultan.

3°) *Les Zemmour participent à la révolte berbère de Amhaouch.*

La répression entreprise par Moulay-Slimane ne fit qu'augmenter le sentiment de révolte des tribus de la montagne. Le sultan attira par des cadeaux une délégation de 700 notables qu'il emprisonna; il fit arrêter tous les Berbères sur les marchés de Fès et de Sefrou. Prenant partie pour leurs frères emprisonnés, les Berbères, conduits par leur « dejjal » Bou-Bkeur-Amahouch assiégèrent Meknès. « Ils se coalisèrent tous et ne formèrent plus qu'un seul parti contre qui-conque parlait l'arabe dans le Magrib » ²⁷². Les Zemmour sont à l'avant-garde de la lutte.

En 1820, les gens de Fès excédés par les pillages des Oudaïas et croyant à une abdication du Sultan, appelèrent les caïds Berbères pour leur demander leur appui. Mohammed-El-Rhazi arrive bientôt avec des cavaliers Zemmour et Bni-Hakem, ainsi que El-Hassan-Ben-Hammou-ou-Âziz-El-Mtiri, chef des Aït-Idrassene. Ils choisissent comme Sultan un fils de Moulay-Yazid, Moulay-Brahim-Ben-Yazid. Parmi les personnages assistant à la « beïa », se trouvaient le chérif Sidi-El-Hajj-Lârbi-El-Ouazzani, chef de la confrérie Ouezzaniyine, Moulay-Lârbi-Derqaoui, chef de la confrérie derqaouiya « qui avait parmi ses plus fidèles disciples Ben-El-Rhazi-Ez-Zemmouri lequel était alors chef des Berbères et dirigeait ces affaires avec Ben ou Âziz; Bou Bkeur-Amhaouch assistait également à cette cérémonie » ²⁷³. Le chroniqueur rapporte que Moulay-Ibrahim refusa les offres qui lui furent faites, mais qu'il accepta lorsqu'il se rendit compte que le pouvoir risquait de passer à une autre famille. Sidi-El-Hajj-Lârbi-El-Ouazzani et Moulay-Lârbi-Derkaoui étaient en effet de lignée

271. G. DRAGUE, *Esquisse...*, *ibid.*, p. 89. G. Drague voit dans la « khotba » de Moulay-Slimane d'inspiration ouahabite, lue dans toutes les mosquées des villes et considérée comme une déclaration de guerre par l'élément maraboutique, la cause profonde de la révolte de 1818 qui faillit balayer la dynastie.

272. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., X., p. 54.

273. *Ibid.*

idriisside; Bou-Beker-Amhaouch lui-même prétendait à cette noble origine et la révolte risquait de prendre le caractère d'un mouvement idriisside dirigé contre la dynastie alaouite²⁷⁴. Les Zemmour très pénétrés par les *chorfa* idriissides et influencés par l'appartenance de leur caïd à la confrérie Derkaouiya offraient une grande perméabilité aux tentatives antidynastiques du mouvement.

El-Rhazi et ses cavaliers Zemmour participèrent aux expéditions menées contre les villes du Nord et qui aboutirent au pillage des magasins du Sultan et du mellah de Tétouan. Les soldats « trouvèrent, dit-on, un si grand nombre de fanègues, de doublons et de boundouqi que Ben-El-Rhazi Ez-Zemmouri et les autres chefs des envahisseurs ne donnaient plus à leurs gens que des boundouqi, ce qui accrut encore le nombre de ceux qui se joignirent à eux »²⁷⁵. Après la mort du Sultan, ce fut encore El-Rhazi et les partisans de Bou-Beker-Amhaouch qui forcèrent les habitants de Tétouan à accepter le nouveau Sultan désigné par eux, Moulay-Saïd-ben-Yazid, frère du précédent. L'intermède des Sultans désignés par les tribus révoltées se traduit en fait par le pillage du Nord Marocain.

Personnage principal de la rébellion berbère, avec le caïd des Aït-Idrassene, El-Rhazi-Ez-Zemmouri va cependant, par son attitude, détruire le mouvement qu'il avait en grande partie inspiré. Le chef de la confrérie Derkaouiya, le cheik Moulay-Lârbi ayant été fait prisonnier par les Oudaïas, au moment de la proclamation de Moulay-Brahim par les Berbères, ses fils allèrent trouver El-Rhazi, affilié à la confrérie et le supplièrent de travailler à l'élargissement de leur père. Bou-Bekeur-Amahouch et El-Rhazi conclurent alors un armistice avec Moulay-Slimane qui garde cependant le cheikh en qualité d'otage. Le nouveau Sultan Moulay-Âbderrahmane se montrant mieux disposé que son père en faveur des grandes confréries religieuses, El-Rhazi, pour sauver la vie de son chef religieux, accepta de se soumettre et vint, accompagné des principaux notables de sa tribu, lui apporter des présents et son serment d'allégeance. Cette défection entraîna celle des Aït-Idrassene et des Guerouane qui, croyant à une trahison, s'empressèrent aussitôt d'apporter leur serment de fidélité. El-Rhazi fut reçu avec une particulière bienveillance; le Sultan « en fit son conseiller le plus intime : il ne prit aucune décision sans le conseiller et lui accorda la liberté du cheikh Abou-Âbdallah-Ed-Derqaoui ».

274. G. DRAGUE, *Esquisse...*, *ibid.*, p. 254.

275. *Kitab el Istiqça*, *Arch. Mar.*, X., p. 75.

La fortune de El-Rhazi fut au début à la mesure de l'importance de son geste. Moulay-Âbderrahmane le maria à une des concubines de son oncle, fille du caïd Ômar-ben-Bou-Setta, gouverneur de Marrakech sous Moulay-Slimane, ce qui accrut le prestige du caïd Zemmouri.

Mais la rancune du Sultan contre El-Rhazi était demeurée très vive et, le calme revenu dans son empire, il s'empresse de le faire arrêter à Marrakech puis emprisonner à Mogador où il mourut en 1825. Le *Kitab el Istiqça* attribue à une trop grande familiarité du caïd la cause de sa disgrâce; un coup de feu tiré par un garde lui fit penser que le Sultan en voulait à sa vie, et ses propos et ses menaces amenèrent ce dernier à l'arrêter. Mais Moulay-Âbderrahmane voulait en fait affermir son autorité par des exemples et supprimer un des principaux artisans de la révolte des berbères Sanhaja du Moyen Atlas.

Ainsi s'achève une période pendant laquelle les Zemmour ont passé de l'hostilité latente à la révolte ouverte contre le Makhzen. Sous la conduite de leur caïd El-Rhazi, ils jouèrent un rôle important au cours d'un soulèvement puisant son inspiration et ses forces dans un mouvement de révolte maraboutique et de solidarité berbère, et dirigé contre un pouvoir central affaibli. La double décadence des *âbid* et du *guich*, sensible déjà sous le règne de Sidi-Mohammed-ben-Âbdallah, permit à ce mouvement de prendre une ampleur dangereuse pour la dynastie. Mais les Zemmour reviennent sous l'obéissance nominale du Sultan. Au cours des troubles, ils ont pu progresser dans la plaine et atteindre les environs de Dayete-er-Roumi²⁷⁶. Un instant entraînés par un caïd ambitieux et galvanisés par la voix des marabouts, les Zemmour doivent maintenant affronter les problèmes propres aux tribus de la plaine.

IV. — LES ZEMMOUR ET LE BLED SIBA

Le caïd El-Rhazi disparu, le lien si tardivement renoué entre les Zemmour et le pouvoir central va se rompre à nouveau. A cette

276. Petit lac près de Khmissète. La tradition attribue à El-Haj-Ahmed-Ben-Rhazi-El-Kebli la conquête du territoire actuel de la tribu; il aurait été reconnu par Sidi-Mohammed-Ben-Abderrahmane en 1859 et commandait les Aït-Zekri, Kabliyine et Aït-Ouribèle; on lui attribue aussi la construction d'une grande maison sur l'Oued Tfaouti (Oued Mrislate) en pays Aït-Abbou ainsi que la fameuse allégorie de la tempête lors de l'arrivée des Bni-Ameur en pays Zemmour. Il est impossible d'identifier ce caïd avec celui de l'Istiqça, mort en 1825.

date, il leur restait à conquérir la forêt de la Mâmora pour occuper leur territoire actuel. Mais leur position continue à demeurer très vulnérable.

Aux yeux du Makhzen, les Zemmour restent une tribu puissante et guerrière, gênante par sa présence dans la plaine, mais sans aucune utilité dans la politique traditionnelle de verrouillage du Moyen Atlas. Les Zemmour eux-mêmes, déjà mal compris des populations de la montagne lorsqu'ils se trouvaient sur le versant ouest du Moyen Atlas, ne peuvent pas compter sur la solidarité des tribus Sanhaja.

En outre, ils s'avancent maintenant en plein cœur d'un pays traditionnellement makhzen. Les Bni-Ahsene au Nord, les Âmeur et les Sehoul au N.O., les Zaër au S.O. sont des voisins arabes, qui se révoltent parfois contre le pouvoir central et les levées d'impôts mais qui, sauf dans les années précédant l'intervention française, restent nominalement soumises au Sultan. Sous Moulay-Âbderrahmane, Zaër et Bni-Ahsene furent réunis sous le commandement du caïd Driss-Bel-Rhazi-Bel-Amri, des Beni-Ahsène; puis Mohammed-Ben-Ichchou gouverna le Rharb tout entier. Si l'on excepte, en 1849, la révolte des Âmeur de Salé et des Zaër, qui vinrent assiéger Rabat et Salé, le Rharb resta constamment soumis. Sous Moulay-Slimane, après une période de dislocation des grands commandements un regroupement des Bni-Ahsène interviendra sous la direction du caïd Mohammed-El-Gueddari. D'ailleurs, la plupart des tribus du Rharb reconnaissent spontanément le nouveau Sultan. Les Zemmour se trouvent donc dans un pays de langue et de coutumes différentes, soumis au Makhzen et organisé en fonction de cette obéissance.

D'autre part, les Zemmour sont installés à la fois sur la ligne d'étapes vers le Sud, qui longe les massifs montagneux au contact de la plaine, et sur la route de Rabat-Fès par le Sud de la Mâmora et Meknès. Le Makhzen attachant évidemment beaucoup d'importance à la sûreté de ses communications intérieures ne peut tolérer d'entraves sans réagir aussitôt. La profonde coupure du Beht, l'appui des contreforts montagneux du Moyen Atlas permettent cependant aux tribus Zemmour de s'accrocher avec vigueur à leur territoire.

Privés d'un caïd prestigieux, environnés de tribus soumises, installés dans une région de transition, tels apparaissent les Zemmour au début du règne de Moulay-Âbderrahmane.

1°) *Les Zemmour périodiquement châtiés et soumis (1822-1894).*

a) Emiettement du bloc Zemmour.

Aucun chef d'envergure ne semble avoir pris la succession du caïd El-Rhazi. Au contraire l'ère des grands commandements appartient définitivement au passé. Selon le Lt. Mortier²⁷⁷ à la mort de El-Rhazi, tous les Zemmour reconnurent l'autorité du caïd Ech-Chérif de la tribu des Kabliyyine également (Fraction Aït-Ahmed-ou-Yacoub). Ils restèrent encore groupés en un commandement unique sous le successeur de ce dernier, Djilali-Ould-Mbarek, des Aït-Belkassem. Ensuite, selon la tradition, le bloc Zemmour se sépara en cinq tronçons, avec des caïds autonomes :

Aït-Zekri, caïd Si-El-Rhazi, des Aït Âbbou ;

Bni-Âmeur, caïd Hassan, des Khzazna ;

Haouderrane, caïd Ben-Toumi ;

Messarhra, caïd Hammadi-Ben-Hammou ;

Bni-Hakem, caïd Bel-Abbès.

Selon le C^{ne} Querleux²⁷⁸, les Zemmour se scindèrent en deux dès la mort de El-Rhazi ; un premier groupe, comprenant le « Khoms » des Aït-Zekri, fut commandé par le caïd Djilali-Ben-Mbarek des Aït-Belkassem, un deuxième groupement comprenant les quatre autres « khoms », resta sous les ordres du caïd Toumi, des Aït-Sibeur.

Ces deux versions contradictoires, basées sur les souvenirs des anciens recueillis plus d'un demi-siècle après les événements, s'accordent sur une donnée particulièrement importante : la division des Zemmour en « khoms », c'est-à-dire un partage traditionnellement opéré par le Makhzen en vue de percevoir les impôts. Le temps n'est plus où le caïd des Zemmour discutait d'égal à égal avec le prince ; les tribus sont organisées intérieurement en fonction du paiement de l'impôt. Un tel état de faits n'a pu être imposé que par la force.

b) Les expéditions punitives de Moulay-Âbderrahmane.

Nous voyons encore les Zemmour participer, avec les Oudaïas, les Aït-Idrassène, les Bni-Ahsène, les Bni-Malek et les Sefiane, à la « harka » lancée par Moulay-Âbderrahmane contre les Cherarda, dressés contre le Khalifa de Marrakech²⁷⁹. Mais bientôt, en révolte eux-mêmes, les Zemmour furent l'objet d'expéditions punitives.

277. Lieutenant MORTIER, Rapport sur la question Bni-Ahsène, Zemmour, Mâmora, 1913.

278. Capitaine QUERLEUX, Les Zemmour, *Arch. Berb.*, I, fas. 2, 1915, p. 23.

279. *Kitab el Istiqqa*, *Arch. Mar.*, X, p. 124-25.

Tout d'abord, sous le prétexte que la région Zemmour était infestée de coupeurs de route, le Sultan Moulay-Âbderrahmane rendit les caïds Zemmour responsables. Djilali-Ben-Mbarek, des Aït-Bel-kassem fut saisi et envoyé en prison à Mogador; prévenu à temps, Toumi, des Aït-Sibeur, plus enfoncé dans le pays, réussit à s'enfuir chez les Bni-Ahsène ²⁸⁰. Puis en 1843 (Hg 1259) Moulay-Âbderrahmane vint lui-même razzier « la tribu des Zemmour Echchleuh qui avait, dit le Kitab el Istiqqa, dépassé toutes limites dans ses excès et dans la terreur qu'elle répandait parmi les serviteurs de Dieu et du pays » ²⁸¹. Dans une lettre adressée à son fils, le Khalifa Sidi-Mohammed ²⁸², le Sultan précise que cette action a été entreprise après maints avertissements préalables, après même que leurs récoltes eussent été foulées et leurs provisions confisquées, car les Zemmour, confiants dans leur force, ne voulaient pas composer; harcelés par des incursions successives, soumis au pillage et à l'incendie, les Zemmour se retranchèrent dans les hauteurs puis commencèrent à chercher refuge dans les tribus voisines. Il se soumièrent enfin et durent solliciter le pardon du souverain. A la suite de cette expédition, trois gouverneurs furent nommés, une contribution importante levée (50 000 metqals) et un contingent de 200 hommes fourni à la « harka » chérifienne, comme il sied aux tribus soumises.

Dix ans plus tard, les Zemmour sont de nouveau raziés par le Sultan. Moulay-Âbderrahmane mena l'affaire conjointement avec son fils, khalifa de Marrakech, qui, après une action punitive dans le Tadla, campe près de Salé. « Il partit le lendemain, écrit le chroniqueur ²⁸³, et passa la nuit à Sidi-Âllal-El-Bahraoui (actuel centre de Monod). Il demeura là deux jours, puis se remit en route et alla camper à Tiflet (Tiflete) où il resta quelques jours. Après cela, il s'avança jusqu'à Dar-Bel-Rhazi (sur l'Oued Tfaouti, affluent du Mrislate). Pendant ce temps, le Sultan avait quitté Meknès et, fixant son camp à Elkhamissat (Khmissète), il avait déjà dirigé plusieurs attaques sur les Zemmour qui s'étaient retranchés dans les montagnes. Il avait pillé leurs biens et dévasté leurs cultures et même leurs arbres ». Malgré cette attaque convergente minutieusement préparée, les Zemmour réfugiés sur les hauteurs du Tafoudeït ²⁸⁴ résistèrent aux troupes du Sultan qui ne purent les en déloger.

280. Capitaine QUERLEUX, *ibid.*, p. 23.

281-282. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., X, p. 163 et 164.

283. *Kitab el Istiqqa*, *ibid.*, p. 189 à 192.

284. « Au sein de montagnes voilées de nuages et donnant presque la main aux étoiles » selon le *Kitab*.

« Il n'y a personne qui ignore la malice des Zemmour : elle est plus noire que la nuit et assez forte pour être comparée à un torrent », avait écrit le Sultan ²⁸⁵. Pour les réduire, les expéditions se succèdent à intervalles réguliers. Chaque année le Sultan et son Khalifa se donnaient rendez-vous chez les Zemmour et faisaient ravager les cultures et les biens par les soldats. Ces actions punitives durèrent jusqu'à la mort de Moulay-Âbderrahmane, qui survint au cours de l'une d'elle, et affaiblirent considérablement les Zemmour. Elles ont laissé un souvenir très vif en tribu, particulièrement chez les Aït-Zekri installés sur le plateau de Tiflete et de Khmissète. Le caïd Bou-Driss des Aït-Zekri (presque centenaire en 1955) se souvient que deux de ses oncles, au service du Sultan en qualité de « moul-es-strombia » et « moul-el-Belrha » ²⁸⁶, furent à l'époque retenus comme otages; leur famille, pour obtenir leur libération, dut envoyer au Sultan 25 chamelles blanches portant chacune quatre pastèques, en signe de soumission. On se souvient également qu'en 1859 un contingent de troupes chérifiennes a été écrasé par les cavaliers Zemmour sur l'Oued Berrejline ²⁸⁷. Moulay-Âbderrahmane avait, dit-on, juré d'incendier les récoltes des Zemmour pendant sept années de suite; voici comment la tradition perpétue le souvenir de sa mort en pays Zemmour ²⁸⁸.

« Trois années de suite, le Sultan traversa notre pays; chaque fois les récoltes furent brûlées. C'est à peine si nous avons le temps de nous réfugier dans la montagne et d'éviter le pillage de nos biens. La quatrième fois, se rendant de Rabat à Fès, Moulay-Âdberahmane s'était arrêté comme de coutume à Si-Allal-El-Bahraoui et à Tiflete. De Khmissète, il s'apprêtait à envoyer les gens de sa « mehalla » sur les divers points de notre territoire pour accomplir les destructions annuelles lorsque nos amis les « chorfa » d'Ouezzane voulurent intervenir auprès de lui en notre faveur. Comme ils s'approchaient de la tente impériale pour adresser leur requête, le Sultan les aperçut et devina la raison de leur visite. Il les arrêta du geste avant même qu'il eussent parlé et leur dit ces seules paroles : « Si c'est le pardon des Zemmour que vous demandez, votre requête est inutile ». Les « chorfa » n'osèrent insister et se retirèrent. Mais un jeune fils du « chérif » qui avait pu s'approcher de

285. *Kitab el Istiqça*, Arch. Mar., X, p. 190.

286. *Moul-el-strombia*, « Maître des coussins » et *moul-el-belrha* « maître des babouches », sortes de chambellans.

287. Fiche des tribus du Bureau du Cercle Khmissète, 1953.

288. Récit de Allal-El-Kedal, des Hejjama, rapporté par G. KLEIN (étude citée). Le caïd Bou-Driss rapporte également le même récit des événements.

Moulay-Âbderrahmane pendant la courte audience, l'avait pincé si adroitement à l'épaule que le Sultan ne s'en était point aperçu. Cependant, dès le lendemain, la meurtrissure infectée était envahie par les vers et Moulay-Âbderrahmane gravement malade, donna l'ordre de rentrer immédiatement. La « mehalla » se remit en marche, le Sultan restait invisible dans sa chaise à porteur. A Meknès seulement on apprit sa mort. Sans doute était-il mort en route, mais comme toujours en pareil cas, la nouvelle en avait été tenue cachée pour éviter la panique ».

c) Les Zemmour amenés à composer avec Sidi-Mohammed-Ben-Âbderahmane et Moulay-Hassan.

Fatigués de la lutte, les Zemmour profitèrent de l'avènement de Sidi-Mohammed-Ben-Âbderrahmane pour tenter un rapprochement et obtenir l'arrêt des expéditions punitives. Cette bonne volonté pouvait d'autant mieux se manifester qu'elle s'exerçait contre des tribus ennemies ou rivales. Le nouveau Sultan habitait Marrakech et, voulant rejoindre sa capitale, fut arrêté après Rabat, par les Bni-Ahsene; les cavaliers Zemmour l'escortèrent jusqu'à Fès dont les portes furent forcées²⁸⁹. Puis, lorsque les Bni-Ahsene, les Guérouane, les Bni-Mtir, les Mjate, bloquèrent Meknès et voulurent piller la ville, les Zemmour en protégèrent les habitants, sur l'invitation de Sidi-Mohammed-Ben-Âbderrahmane, jusqu'au retour à l'ordre normal. Le Sultan, selon la tradition, vint lui même les remercier à Meknès. En récompense, il libéra le caïd Djilali-Ben-Mbarek emprisonné naguère à Mogador par son père. Les Zemmour rentrèrent alors en tribu et désignèrent certains d'entre eux qui reçurent l'investiture de caïd; les premiers furent El-Hajj-Rezzouk-El-Ouahoui (Aït-Ouahi), Mohammed-ou-Chérif (Kabliyine), Ould-Toumi-es-Sibeurni (Moualin Beht, c'est-à-dire Messarhra et Aït Jbel Doum); par la suite d'autres caïds furent nommés, chaque tribu voulant le sien. Mais les Zemmour ne deviennent pas pour autant des tribus véritablement soumises; tout en les considérant comme tribus makhzen, le Sultan transige avec eux et leur laisse comme prérogative la liberté de vivre selon leur loi coutumière. Les Zemmour conservent donc leur particularisme et ni les « caïds » ni le « chraâ » ne viennent influencer « l'orf » berbère.

Le règne de Moulay-Hassan marque pour les Zemmour une période de paix relative et de soumission partielle. Seuls les Bni-

289. Capitaine QUERLEUX, Les Zemmour, *Arch. Berb.*, Vol. I, 1915, p. 23.

Hakem adossés aux contreforts du Moyen Atlas refusèrent de reconnaître le Sultan ; ils furent mis à la raison par les autres Zemmour eux-mêmes ²⁹⁰. Moulay-Hassan, au cours de ses tournées de pacification traversa le territoire des Zemmour en 1877. Ces derniers, dit la chronique « se rendirent humblement et modestement auprès de lui et cherchèrent à gagner sa bienveillance par leurs présents et leur « mouna ». Ils consentirent à payer le tribut et à fournir les contingents qu'il leur imposa » ²⁹¹. Le Sultan fut accueilli par Brahim-El-Kebli, qui avait réussi à s'imposer aux Kabliyne, aux Aït-Yadine et aux Aït-Ouribele ; le caïd intercédâ en faveur des Aït-Ouribele, partis en dissidence au Tafoudeït, réunit les fonds de la rançon exigée et subvint aux frais d'entretien de la « mehalla » chérifienne ²⁹². La même soumission et la même obéissance se manifestèrent quelques années plus tard lors d'un nouveau passage du Sultan : des députations en costumes de fêtes, avec leur étendards, apportèrent de l'argent et des mets tout le long du parcours ²⁹³.

Cependant, malgré ces preuves de soumission, l'adhésion des Zemmour n'était pas totale et des tribus partaient en dissidence. Quedenfeldt ²⁹⁴ rapporte un incident qui montre l'existence d'un état d'esprit de résistance au Makhzen. Au cours de cette campagne de 1877, en effet, un officier de la Mission Militaire française du Maroc, le Cne Schmidt, fut tué par les Zemmour. Fort imprudemment, cet officier s'était éloigné du quartier général pour aller pêcher à l'Oued Beht. Il fut attaqué par une petite troupe de cavaliers Zemmour qui le ligotèrent, lui passèrent une corde autour du cou et, assujettissant celle-ci à la selle d'un cheval, l'emmenèrent avec eux, puis abandonnèrent le corps après deux heures d'un galop assez vif. Mais la politique de présence de Moulay-Hassan en pays Zemmour, par l'envoi presque annuel de contingents de cavaliers succédant aux expéditions punitives de Sidi-Mohammed-Ben-Âbderrahmane, aboutit presque en fin de règne, à transformer les Zemmour en tribus soumises. Les Zemmour ne peuvent en effet résister indéfiniment à un Makhzen fort et tout proche. L'action des Sultans aboutit à substituer provisoirement à un bled « siba » en puissance un bled makhzen automatiquement remis en cause dès que la force s'éloigne.

290. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., X, p. 317.

291. *Kitab el Istiqqa*, *ibid.*, p. 310, 316 et 317.

292. Fiche des tribus du Bureau du Cercle de Khmissète.

293. *Kitab el Istiqqa*, Arch. Mar., X, p. 310, 316, 317.

294. QUEDENFELDT, *Mitteilungen aus Marokko*, 1889, p. 2 et 3.

L'impôt, en effet, signe de soumission, voire de servitude et d'humiliation, semble avoir été payé de façon plus qu'irrégulière. El-Rhazi au temps de Moulay-Slimane et de Moulay-Âbderrahmane, avait fait répartir les terres conquises sur les Bni-Ahsene; ayant ainsi distribué tous les terrains par tente et selon le nombre de « zoujas »²⁹⁵ possédées, El-Rhazi fixait tous les ans le taux d'imposition, que le sol ait été cultivé ou non. Après sa mort, il ne fut plus question de payer l'impôt sauf temporairement au moment des réconciliations passagères avec le Makhzen. Sous le règne de Sidi-Mohammed-Ben-Âbderrahmane et de Moulay-Hassan, le Makhzen, profitant des bonnes relations, envoyait chaque année un représentant, soit le « caïd mia »²⁹⁶ Mbarek-Ben-Cheikh-Ech-Cheradi, soit le « caïd mia » Mohammed Ez-Zirari. « Les collecteurs arrivaient avec une centaine de selles et passaient en tribu pour recueillir l'« âchour » dont le versement leur était fait, non en espèce, mais en bétail. Chaque « jemaâ » offrait une bête, un cheval, un bœuf, une vache, des moutons... la plupart du temps l'offrande était achetée à crédit, au moment du passage du « nadir », par les notables de la fraction qui circulaient ensuite de tente en tente pour se faire rembourser. Cet impôt n'avait rien d'écrasant. Chacun donnait ce qu'il voulait et dans la population, les âmes généreuses n'étaient guère nombreuses ». Les Aït-Bou-Yahya, les Aït-Yadine et les Aït-Mejdoub étaient exonérés, faveur due à leur origine chérifienne; ils se contentaient d'envoyer chaque année une chamelle au Sultan, en signe d'attachement à sa personne²⁹⁷.

Depuis la mort de El-Rhazi, les Zemmour ont perdu l'attitude offensive contre le Makhzen qu'ils avaient adoptée lors de la révolte maraboutique. Exposés aux coups, ils ne peuvent que résister, en se réfugiant dans le Sud de leur pays, et s'accommoder de l'inévitable. Sidi-Mohammed-Ben-Âbderrahmane les martela sans arrêt afin de maintenir la liberté de ses communications. Sous Moulay-Hassan, les Zemmour semblent vouloir composer davantage et, malgré des résistances, se soumettre un peu plus régulièrement aux obligations de l'impôt.

295. Attelage de 2 bêtes avec charrue.

296. Caïd commandant 100 guerriers.

297. G. KLEIN, Etude inédite, 1919.

2°) *La Siba (1894-1911)*

a) Etat du pays Zemmour à la fin du règne de Moulay-Hassan.

Malgré la présence presque annuelle, vers la fin du règne, des « harkas » chérifiennes qui sont toujours une lourde charge pour l'économie locale, le pays Zemmour connaît une certaine prospérité. De Foucauld ²⁹⁸ se déclare frappé par la richesse de la région située aux environs de Souk-El-Tleta des Zemmour (Khmissète); cultures, ruisseaux, beaux douars, frais jardins, ont fait donner à ce pays le surnom de « Doukkala du Rharb ». Plus de 30 tentes sont dressées sur le souk, où l'on trouve des grains, des bêtes de somme, du bétail, des cotonnades, de l'huile, du sucre, du thé et des monceaux de fruits superbes, surtout de raisins apportés par les douars voisins. Un douar proche du Souk-el-Arbaâ des Zemmour (Camp Bataille) produit la même impression de richesse : belles et grandes tentes, un ou deux chevaux de selle auprès de la plupart d'entre elles, femmes occupées à tisser... La région ainsi décrite par de Foucauld est de nos jours encore la plus prospère du pays Zemmour; mais l'économie agricole des Zemmour avait pu à l'époque se développer, après la relâche des expéditions punitives de Moulay-Âbderrahmane.

Le Sultan jouit d'un prestige religieux incontestable. Le chérifisme, profondément implanté dans l'âme marocaine, explique chez les Zemmour l'attitude à la fois hostile au Makhzen et la soumission à la personne sacrée du Sultan. L'anecdote suivante illustre bien ce double sentiment :

La reine d'Angleterre avait offert à Moulay-Hassan par l'intermédiaire de Sir William Kirby Green, un magnifique éléphant des Indes, muni d'un siège-selle garni de clous d'or. Le Sultan très fier de cette bête, et pour la montrer à son peuple, qui s'écrasait pour voir passer le monstre, avait pris l'habitude de s'en faire suivre lorsqu'il se rendait le vendredi à la prière. Il fut un jour surpris et quelque peu alarmé par la témérité des trois chefs Zemmour, venus à Fès solliciter une audience qui fut accordée; ils déclarèrent avoir été délégués pour prier le Sultan d'envoyer chez eux les collecteurs d'impôts et pour offrir en même temps leur soumission. Ils dirent, qu'enrichis après trois ans de rébellion, ils se repentaient maintenant de leur conduite et voulaient s'acquitter du tribut dû au Sultan. Ils ajoutèrent une requête à cette offre surprenante : ils avaient vu l'éléphant, ils en parleraient à leurs frères qui jamais ne voudraient

298. Ch. DE FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc (1883-1884)*, p. 42 et 43.

croire que le Sultan se faisait suivre par un chien de taille plus grande que six mules fondues ensemble; ils demandaient donc que la bête sacrée accompagne les collecteurs d'impôts. Si forte soit-elle, elle croulerait sous le poids des richesses qu'elle rapporterait. Le Sultan acquiesça d'abord, puis se ravisant, fit remarquer que la bête était de santé délicate et qu'il serait heureux de l'envoyer le printemps suivant chez les Zemmour fidèles. En attendant, il leur confiait la selle, dont la taille suffirait à convaincre les contribuables des trois caïds que ces derniers ne mentaient pas. Une escorte commandée par un caïd accompagna les trois Zemmour et fut chargée de veiller sur la selle sacrée. Jamais plus on n'en entendit parler. La selle fut installée dans une tente mosquée des Zemmour où elle jouit de la faculté de guérir. Quant au tribut promis, il n'atteignit jamais la cour de Fès ²⁹⁹.

A la fin du règne de Moulay-Hassan, les levées d'impôts restent laborieuses. Stephen Bonsal ³⁰⁰ signale dans sa description du Maroc, que les Zemmour (avec les Zaër et les Bni-Ahsene) tuent les collecteurs d'impôts et pillent les caravanes du Sultan qui trouve, après vingt ans de combats ininterrompus, que les deux tiers des habitants de son royaume ne lui obéissent pas. Récemment encore, rapporte-t-il, les Zemmour et les Zaër mirent en fuite les troupes du Sultan qui lui-même, ne dut son salut qu'en chevauchant en toute hâte vers Rabat, dix-huit heures de suite ³⁰¹.

La richesse du pays Zemmour et la valeur de ses guerriers permettraient cependant aux tribus de mieux résister encore à l'impôt, si leurs populations présentaient un front uni. Mais aucun chef ne réussit plus à grouper sous son autorité l'ensemble des tribus Zemmour. Chaque groupement veut un caïd autonome pour défendre uniquement ses propres intérêts. En 1875, les Aït-Zekri se libèrent définitivement de l'autorité des caïds originaires des Kabliyyine, tribu ayant fourni beaucoup de chefs à la confédération tout entière, puis

299. Cette anecdote est rapportée dans L. COUFORIER, *Chronique de la vie de Moulay-Hassan*, 1906, p. 382, en note. L'éléphant était blanc (offert en 1891) s'appelait Stoke, mesurait 9 pieds et pesait 4 tonnes. L'arrivée des Chefs Zemmour se serait produite alors que le Sultan campait en pays Zemmour. G. KLEIN signale que la tradition Zemmour a gardé le souvenir de « l'année de l'éléphant » (âam-el-fil).

300. Stephen BONSAI, *Morocco as it is*, 1893, p. 60 et 65.

301. QUEDENFELDT, *Division et répartition de la population berbère au Maroc (1888-1889)*, p. 50, indique les tribus Zemmour comme nominalement soumises. D'après lui, le bled makhzen comprend des tribus soumises ou des tribus nominalement soumises. Il note également l'existence d'écoles de vol chez les Zemmour, avec exercices pratiques.

au « khoms » Aït-Zekri; ils se placent, avec les Aït-Belkassem et les Aït-Ouribele sous l'autorité du caïd Mohammed-Ben-Chaboun-El-Ouahoui. En 1880, les Aït-Belkassem deviennent indépendants avec le caïd Bouâzza-Ould-Immas. Vers 1890, les Aït-Ouribele, avec le caïd Driss-ou-Raho se séparent aussi des Aït-Zekri. La possession du Souk-el-Tleta oppose entre 1885 et 1890, les Aït-Ouribele et les Kabliiyine, et met en querelle presque toutes les tribus Zemmour³⁰².

Les Kabliiyine, qui passent pour avoir toujours été une tribu Makhzen, perdent de leur importance au fur et à mesure que leurs caïds voient leur autorité discutée par le reste des Zemmour. « Au temps du caïd El-Rhazi, il suffisait à ce dernier d'envoyer un seul messenger lorsqu'il voulait arrêter quelqu'un, même dans une fraction éloignée. L'intéressé se lavait, s'habillait et venait se présenter tout seul au caïd tant était grande son autorité »³⁰³. Après sa mort, les Kabliiyine durent céder peu à peu aux Aït-Âbbou le territoire qu'ils occupaient autour de la maison d'El-Rhazi, sur l'Oued Mrislate. Le fils du grand caïd, Ahmed, ne lui succéda que quelques mois avant de démissionner; Mhammed-Ech-Chérif-El-Kabli, son parent, quoique agréé par le Sultan, est déposé par les Kabliiyine eux-mêmes au bout de quelques années. C'est sous le commandement de Ben-Chérif cousin du précédent, que les Aït-Zekri se soulèvent en 1875. Enfin sous Moulay-Hassan, Brahim-El-Kebli, homme énergique et respecté imposa encore son autorité aux Aït-Yadine et aux Aït-Ouribele, mais pour peu de temps. Les petits commandements se multiplient. En 1892 par exemple, les tribus suivantes avaient chacune leur caïd : Aït-Âli-ou-Lahsene (Makroud), Kotbiyine (Moussa), Mzourfa (Idriss), Aït-Âbbou (El-Rhazi), Aït-Ouahi (El-Hassan), Aït-Belkassem (Mohammed-el-Idiri), Haouderrane (Mekhenntèr), Messarhra (Slimane), Aït-Ouribele (Raho), Kabliiyine (Ould-Si-Brahim-El-Houcine)...³⁰⁴. Certains caïds réussirent à faire ratifier leur nomination et obtinrent des dahirs d'investiture. La seule entreprise commune de l'époque reste la conquête de la Mâmora, menée avec une entente remarquable par toutes les tribus Zemmour; il s'agissait là d'une rencontre de tous leurs intérêts vitaux, concrétisée par l'existence d'une riche zone de parcours, à portée de la main, et tellement nécessaire à leur subsistance que chaque tribu se trouvait engagée jusque dans ses forces vives. Mais les Zemmour, pour réaliser de grandes choses ont

302. Fiches des tribus du Bureau du Cercle de Khemissète, 1953.

303. Informateur Mohammed-Ben-L..., Kabliiyine, 1952..

304. Lieutenant MORTIER, Rapport sur la question Bni-Ahsène, Zemmour, Mâmora, 1913.

toujours eu besoin de chefs énergiques sachant faire taire les particularismes. L'ère des grands caïds est close et les événements donnent raison à une prophétie de Sidi-Âbderrahmane-el-Mejdoub, contemporain de Moulay-Ismaïl, que tout Zemmouri connaît encore aujourd'hui :

Le Pays des Zemmour est une grande aire,
Les fourches n'en arrivent pas à bout !
Les Zemmour ne se dérèglent
Que si leurs chefs redeviennent des enfants.

**
*

Ebranlés par les coups du pouvoir central, les Zemmour font partie de cette zone intermédiaire entre les tribus Makhzen caractérisées par le double fait de payer l'impôt et de fournir des contingents armés, et les tribus insoumises qui gardent leurs hommes et leur argent. Ils ont acquis une réputation de turbulence et de cruauté et les voyageurs hésitent à traverser leur territoire ³⁰⁵. Profitant des faiblesses du pouvoir central, après des années d'escarmouches contre les Bni-Ahsene, ils conquièrent la Mâmora vers la fin du règne de Moulay-Hassan. L'insoumission des Zemmour, constamment réprimée, ne demande qu'à se généraliser et l'émiettement des commandements accélère l'instauration de l'anarchie interne.

b) Le pouvoir central.

Que ce soit par paresse et manque de labeur selon H. Terrasse ³⁰⁶, que ce soit par grande naïveté ainsi que l'affirme A. Ayache ³⁰⁷, le Sultan Âbdelâziz ne sut pas maintenir l'autorité impériale au degré où l'avait élevée son père. Les convoitises des pays européens, la révolte du rogui Bou-Hamara ont disloqué le pouvoir du Makhzen et permis à l'anarchie, difficilement contenue, de s'étendre.

Peut-on dire que les Zemmour participèrent à ce que A. Ayache appelle la résistance du peuple marocain ³⁰⁸, ou à une révolte de

305. En 1883, lorsqu'il voulut traverser le pays Zemmour, Foucauld obtint des renseignements décourageants : les Zemmour « étaient des tribus sauvages dans lesquelles il est impossible de voyager » (p. 19). Jules Erckmann signale que « pour aller de Rabat à Fès avec un seul cavalier d'escorte, il convient d'éviter les Zemmour » et cette tribu est quelquefois difficile à traverser (*Le Maroc Moderne*, 1885).

306. H. TERRASSE, *Histoire du Maroc*, II, p. 361.

307. A. AYACHE, *Le Maroc*, 1956, p. 56 et 67.

308. A. AYACHE, *Le Maroc*, 1956, p. 56-67.

caractère national contre Âbdelâziz et les étrangers ? Le meurtre du Cne Schmidt, en 1877, fut plutôt un coup de main occasionnel contre un étranger qui aidait, par sa connaissance de l'artillerie, la « mehalla » chérifienne à les combattre. E. Aubin³⁰⁹ signale bien l'attitude hostile du contingent Zemmour envers les Européens, en 1903 ; « le contingent Zemmour, écrit-il, campé sous les murs de Fès el Djedid, pénétrait de force au Dar El Makhzen, y réclamait des fusils, pillait plusieurs boutiques du bazar et prodiguait les injures aux Européens qui entraient ou sortaient par Bab Es Segma. Un jour même quelques berbères plus excités s'amusèrent à saisir leurs fusils et à faire mine de me coucher en joue, quand nous passions à cheval sur les bords de l'oued Fès ». Mais rien ne permet de voir dans cette attitude autre chose qu'une xénophobie habituelle aux tribus vivant sur elles-mêmes et irritées par les innovations fantaisistes du Sultan.

Les « mehallas » ne sont plus l'instrument puissant d'autrefois. W. B. Harris³¹⁰ rapporte avec amusement la pittoresque bataille que la « harka » de Moulay-Âbdelâziz livra aux Zemmour en 1902, lors de son voyage de Fès à Rabat ; il y eut ce jour là plus de combats dans le camp impérial que contre les Zemmour. Ceux-ci s'étaient placés derrière un profond ravin (sans doute la vallée de l'oued Berrejline) sans désir aucun de tenir la vallée où leurs qualités de cavaliers ne pouvaient les servir, et disposés à attendre l'armée en plaine. Après quelques décharges de canons et des rafales de mitrailleuses, un régiment de Doukkala, parti à l'assaut, s'arrête à mi-chemin de la pente adverse et commence à piller les silos d'un douar ; les soldats retirent leurs pantalons, en nouent les jambes et les remplissent de grain. Le second régiment d'Abda, envoyé pour les pousser, échange quelques coups de feu avec les premiers, puis, après un compromis sans doute, se charge aussi de blé et d'orge. « Je ne pourrais jamais oublier, ajoute W. B. Harris le spectacle de ces troupes peinant dans la dure montée, suant et soufflant, vêtus de la tunique écarlate avec un panneau de chemise passant sous la veste, et rien de plus ; et au sommet du ravin, le Sultan furieux, et toute la cour, au milieu de l'armée, impuissante à changer le cours des événements ». Aussi, le lendemain, sur la route du retour, la « harka » fut-elle harcelée et sa route semée de cadavres. Une telle armée, indisciplinée et vivant de rapines, ne pouvait plus imposer

309. E. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, 1904, p. 365.

310. W. B. HARRIS, *Le Maroc disparu*, Trad. Oudinot, 1929, p. 66-67.

aux tribus la volonté du Sultan. L'intercession des « chorfa » d'Ouezane amena seule les Zemmour à se soumettre en 1902.

Les Zemmour tantôt prêtent leur concours au Sultan, tantôt l'abandonnent ou se tournent contre lui, au gré de leur intérêt momentané ou d'une inexplicable fantaisie. Les agitations intérieures interdisent le libre passage au Sultan; le Makhzen doit emprunter la route du Nord, par les Bni-Ahsene, pour aller de Rabat à Meknès; il éprouve beaucoup de difficultés dans ses relations entre Marrakech et Fès. Quelques personnalités tiennent cependant à entretenir des relations avec Sidi-Âbdelâziz; elles vont en cachette à la capitale et en rapportent des lettres d'investiture en qualité de caïd. Mais personne n'est d'humeur à souffrir d'intempestifs actes d'autoritarisme. Les nouveaux dignitaires, d'ailleurs, se contentent de la possession de leur titre honorifique et ont le bon goût de ne pas songer autrement à exercer des fonctions officielles : chacun est « caïd de sa tente » et en tire orgueil ³¹¹. Sollicités par les « chorfa » d'Ouezane, pour lutter contre Bou-Hamara, les Zemmour répondent à l'appel des lettres du Sultan, lues sur les souks, et lèvent des « har-kas » qui partent sous le commandement de Sidi-Taïbi, chérif d'Ouezane et grand ami des Zemmour. E. Aubin a décrit ³¹² la mauvaise impression que fit sur les Fassis leur enthousiasme désordonné et bruyant lors de la présentation du Sultan à la fête de l'Âïd-el-Kebir. Mais les Zemmour tirent profit de la situation; les caïds usent de subterfuges, se prêtent des hommes mutuellement pour les présenter et toucher de l'argent ³¹³. Après un engagement au cours duquel les Zemmour subissent des pertes sensibles, ils demandent à rentrer temporairement chez eux en emportant leurs armes; le Makhzen fait mine de résister mais les Zemmour menacent alors de ne plus revenir. Ils partent donc chez eux, avec 4 000 fusils Gras ³¹⁴.

Les Zemmour donnèrent là un mauvais exemple et les autres tribus descendent de la montagne pour avoir des armes; les Bni-Ahsene réclament et perçoivent 1 600 fusils. Les Zemmour reviennent à la charge, envahissent les Saïss, campent au bord de l'Oued Fès, « cassent » le souk du jeudi et enlèvent bœufs, moutons, vêtements et argent. Au retour ils essaient de piller Meknès dont les portes

311. G. KLEIN, Etude inédite, 1919.

312. E. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 142.

313. En 1919, l'ex-caïd Ben-Achir des Kabliyine, montrait encore des pièces d'or gagnées par son père, alors caïd, rapportées après l'affaire de Bou Hamara (Selon G. Klein).

314. E. AUBIN, *ibid.*, p. 415, et aussi L. ARNAUD, *Au temps des Mehallas*, 1952, p. 185 et 186.

se ferment à leur arrivée, puis rencontrent les Bni-Mtir qui essaient de prélever sur eux une part de leur riche butin; ils perdent alors 30 hommes, 20 chevaux et 70 fusils. Le Sultan ayant envoyé un « chérif » kettani et un « chérif » ouazzani pour les ramener à la « harka » impériale, beaucoup acceptent mais portent plainte contre les Bni-Mtir, qui, moins puissants que les Zemmour, doivent payer 500 douros pour le prix du sang ³¹⁵.

Le pouvoir central se révélant incapable de s'imposer aux tribus, les Zemmour adoptent une position très libre vis-à-vis du Sultan et lui obéissent momentanément après avoir lutté contre lui jusqu'en 1902. D'ailleurs, ainsi que l'écrit « l'anonyme de Fès » qui compare Moulay-Hassan sans cesse en voyage à Sidi-Âbdelâziz confiné dans son palais, « l'aigle vit dans les airs et habite les déserts, tandis que le coq erre autour des maisons. La force de l'aigle lui confère un pouvoir absolu; mais le coq, que peut-il faire sinon effrayer les poules quand il chante ? » ³¹⁶. Il convient en outre de remarquer que la participation des Zemmour à la « harka » contre Bou-Hamara semble avoir été pour eux plutôt une occasion de piller et d'obtenir des armes que la manifestation d'un ferme soutien à Sidi-Âbdelâziz.

c) La « siba » des Zemmour.

Aussi bien, le « bled siba » se trouve favorisé par rapport au « bled makhzen », triste région, écrit Foucauld, « où le gouvernement fait payer cher au peuple une sécurité qu'il ne lui donne pas; où, entre les voleurs et le caïd, riches et pauvres n'ont point de répit, où l'autorité ne protège personne, menace les biens de tous; où l'Etat encaisse toujours sans jamais faire une dépense pour le bien du pays; où la justice se vend, où l'injustice s'achète, où le travail ne profite pas... » ³¹⁷. Les Zemmour préfèrent la dissidence; un combat de temps en temps coûte moins cher en hommes et en argent que les versements incessants au Makhzen. Si la tribu ne culbute pas la « harka » chérifienne, celle-ci s'installe en tribu, pille autour de son campement, envoie quelques pointes sans trop oser s'avancer; on fait alors appel aux « chorfas » qui réussissent généralement à trouver des solutions de compromis honorables pour tous. Tout compte fait, lorsque le pouvoir central, affaibli, ne peut porter de coups bien violents, la « siba » se révèle avantageuse : on échappe

315. E. AUBIN, *ibid.*, p. 423 à 426.

316. L. COUFQUIER, *Chroniques de la vie de Moulay-Hassan*, Arch. Mar., XIII, p. 311.

317. FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, p. 40 et 41.

à l'impôt régulier, on recueille des bénéfices substantiels pour les appuis momentanés au Makhzen, on peut piller les tribus plus faibles ou les riches citadins, et le Makhzen manifeste des égards à ceux qui peuvent lui résister. L'intérêt et l'amour de la liberté font aussi pencher les tribus vers la recherche de l'indépendance tribale lorsque le Makhzen s'affaiblit.

L'insoumission des Zemmour à tout ce qui n'est pas la loi du groupe se manifeste, nous l'avons vu, par la désinvolture adoptée vis-à-vis du Makhzen mais non par une hostilité combative. Elle se traduit par des menaces constantes contre les villes les plus proches; des cavaliers Zemmour pillent les boutiques et les bazars de Meknès en 1902; prenant prétexte d'un meurtre, ils ravagent également le marché de Salé, concurrencés ici par les Zaër qui enlèvent des caravanes aux portes même de Rabat; les juifs de Salé obtiennent d'ailleurs de faire murer la porte « Bâb-el-Khemis », à l'est du Mellah, par crainte de leurs incursions³¹⁸. Le pillage s'exerce aussi vis-à-vis des tribus voisines qui redoutent la force des Zemmour; Zaër et Zaïan d'un côté, Zemmour de l'autre, se respectent relativement car ils se craignent; mais les Zemmour imposent leur volonté aux Sehoul, Âmeur et Bni-Ahsene³¹⁹. Ed. Doutté³²⁰ notait ainsi en 1901 la situation réciproque de ces tribus. « Souvent les Zemmour poussent les incursions chez les Bni-Ahsene, tombant à l'improviste sur les douars pour leur enlever leurs troupeaux et vider leurs silos. Il y a deux ou trois mois à peine, nous dit-on, la guerre ensanglantait encore tout le pays que nous traversons et les gens des tribus où nous passons en ce moment ont dû acheter une trêve pour la durée de l'été, afin de pouvoir moissonner leurs récoltes. Ils l'ont payée, dit-on, au prix de six cents douros, c'est-à-dire trois mille francs : c'est ainsi que plus riches et plus vulnérables que les Zemmour, les Bni-Ahsene n'ont jamais fini de leur acheter la paix ».

Dans leur concision, les caractéristiques de chaque tribu consignées en 1916 par le Cne Clerdouet dans un bulletin statistique³²¹, demeurent particulièrement éloquentes. Si les *Kabliyyine* sont plus

318. *Vil. et Trib.*, Rabat et sa région, I, p. 195.

319. Etudiant les conséquences du droit de fuite des femmes Zemmour en tribu étrangère, G. KLEIN (Etude inédite, 1919) observe qu'en temps de paix chez les Sehoul, Bni-Ahsène et Ameur, les fugitives sont toujours rendues, par crainte de représailles, et qu'en temps de guerre la découverte d'une fugitive amenait sa perte et celle du douar qui l'abritait. Par contre, en pays Zaër ou Zaïan, la femme était toujours perdue, car la montagne est dangereuse.

320. Ed. DOUTTÉ, *En tribu*, Paris, 1914, p. 410.

321. Capitaine CLERDOUET, Renseignements statistiques sur les Zemmour, 1916 (Arch. D. I.).

riches et ont tendance à se rapprocher du Makhzen, les *Aït-Ouribele* manifestent les mêmes goûts de pillage et de brigandage; les *Aït-Bel-kassem* prouvent leurs instincts guerriers par leurs expéditions contre les *Sehoul* et les *Bni-Ahsene*, avec les *Kotbiyine*; les *Messarhra* sont en guerre continuelle avec les *Bni-Ahsene* et les *Guérouane*; les *Aït-Mimoun* entretiennent quelques relations avec le Makhzen mais s'opposent constamment aux *Guérouane*; les *Aït-Sibeur*, très indépendants, luttent contre les *Bni-Mtir* et les *Guérouane*; les *Haouder-rane* ont des différends constants avec les *Bni-Mtir*, *Bni-Mguild*, *Zaïan*, *Bni-Hakem*; ces derniers enfin combattent très souvent leurs voisins *Zaër* et *Zaïan*.

Parallèlement aux brigandages expansifs, le pays Zemmour se ferme aux courants venant de l'extérieur. Les tribus tiennent la route de Rabat à Meknès, ouverte autrefois par Moulay-Ismaïl, et ne la laissent emprunter par le Makhzen qu'avec répugnance et non sans opposition armée. Moulay-Âbdelâziz tenta l'aventure en 1902; mais il n'osa pas attaquer les Zemmour, comme toujours réfugiés au Tafoudeït, et laissa négocier une trêve par les « chorfa » d'Ouezzane. Pour aller à Rabat ou à Marrakech, un détour par le Nord, en plaine *Bni-Ahsène* puis par la côte, s'impose à toute caravane ou toute « harka ». Les individus isolés peuvent traverser le pays, mais en se pliant aux coutumes; le voyageur doit se procurer la protection coutumière ou « mezrag » et il la trouve presque toujours, contre redevance; dans les moments de calme, un seul zemmouri suffit pour faire traverser le pays, des *Sehoul* jusqu'aux *Guérouane*; en période de trouble le voyageur doit changer de garant pour chacune des tribus zemmouries traversée. La protection du « mezrag » se révèle cependant très efficace car les transgressions à la coutume sont réglées par les armes et tous les frères du protecteur se considèrent comme engagés. La protection d'un « chérif », surtout s'il appartient à la maison d'Ouezzane, constitue une garantie supplémentaire mais ne dispense pas le voyageur du « mezrag ».

En « siba », les tribus et même les fractions se conduisent absolument comme de petites républiques autonomes, à l'intérieur desquelles d'autres cellules plus petites jouissent d'une indépendance jalousement préservée; les « jemaâs » comprennent en principe tous les représentants de la collectivité, mais en réalité des anciens, qui, par leur âge, leur fortune, leurs vertus, leur connaissance de la loi coutumière jouissent d'une situation prépondérante. L'autorité se trouve donc entre les mains de quelques familles puissantes. Les « jemaâs » ne sont aucunement des organismes régulièrement cons-

titués par des mandataires et siégeant à des époques fixées; elles ne se réunissent qu'après échec des transactions entre parties intéressées; elles ne constituent aucunement les unes par rapport aux autres, des degrés de juridiction et s'excluent entre elles: lorsqu'une « jemaâ » de fraction a rendu une sentence, elle devient exécutoire et il ne peut être fait appel à la « jemaâ » de tribu. En période de « siba », les « jemaâs » n'ont guère l'occasion d'affirmer leur autorité dans des services d'administration intérieure. La tente familiale, vivant en économie fermée, fait preuve d'une solide indépendance politique et échappe pratiquement aux groupements supra-familiaux.

En période de guerre, après décision des « jemaâs » de fraction ou de tribu, un « amrhar » est désigné, qui répartit les contributions à fournir et dirige les combats. Les pouvoirs de l' « amrhar » s'exercent uniquement en fonction des combats à soutenir. Aussitôt investi, il fait désigner par chaque « jemaâ » de fraction un « refad », garant responsable de ses frères dans l'exécution des ordres qui seront donnés, les réunit et leur communique ses directives. Chaque « refad » répartit entre ses frères, selon leurs richesses, la contribution de guerre qui lui a été indiquée; dans le délai fixé par « l'amrhar », chacun doit se procurer, qui un cheval, qui un fusil, qui une selle... Le jour du rassemblement, tout le monde se trouve ainsi préparé au combat, les défaillances très rares étant sanctionnées par le blâme public, de très fortes amendes ou les confiscations des troupeaux. Certains « amrhars » prenaient ainsi de l'autorité; on raconte qu'à un moment donné, chez les Bni-Hakem, un certain « amrhar » exigeait l'exécution sans délai de ses ordres. En cas d'insoumission ou de retard, il montait à cheval, se portait au devant du troupeau du récalcitrant, sortait son poignard et se mettait à égorger ses moutons jusqu'à ce qu'on lui crie grâce ³²².

Beaucoup réussissent à se faire délivrer des certificats d'investiture, mais leur autorité reste nulle et ils n'ont de caïd que le titre. « Une des difficultés sérieuses auxquelles on se heurte, notait le chef d'annexe de Maâziz en 1918, aussi bien dans l'organisation des tribus ralliées que dans les pourparlers avec celles qui sont insoumises, réside dans la pénurie de personnages réellement influents » ³²³. En 1911, J. Ladreit de Lacharrière, qui suivait la colonne Ditte pénétrant en pays Zemmour, exprimait ainsi l'impression de vide politique ³²⁴ : « aucune organisation fixe n'existant chez les Zemmour,

322. G. KLEIN, Etude inédite, 1919.

323. Note sur l'Annexe de Maâziz, Lieutenant COMPAIN, 1912. Arch. D. I.

324. Notes de J. LADREIT DE LA CHARRIÈRE, *L'Afrique française*, 1911, n° 7, p. 279.

aucun personnage n'étant investi d'une autorité autre que celle qu'il peut acquérir par son courage ou son habileté, il s'ensuit qu'on ne sait pas très exactement ce que représentent les individus qui viennent demander l'« aman » et immoler le taureau de « targuiba ». Quelle est l'autorité de ces gens ? Font-ils partie du çof le plus puissant ou de l'opposition ? Sont-ce des gens de bonne foi ou des malins qui se préparent des voies vers des caïdats futurs ?... Selon le proverbe local, « chaque homme vaut ce que vaut son fusil ». Aucune base ne s'offre pour entreprendre des pourparlers et on marche un peu vers l'inconnu ».

Ainsi l'autorité toute fictive des caïds, l'autorité irrégulière des « jemaâs » qui tranchent des litiges plus qu'elles n'administrent, assurent l'indépendance totale, jusqu'à la limite de cohésion, des plus petits groupements ou microcosmes communautaires, indispensables dans un pays où l'homme isolé ne peut se concevoir. Aucun impôt, sauf celui qu'un chef de guerre momentanément désigné répartit entre les tentes avec l'accord de tous. Aucune corvée en nature, les prestations de travail restant toujours volontaires et l'entraide passagère, entre familles ou douars, assurant la main-d'œuvre aux rares périodes de pointe. Aucune pénalité en temps de paix, autre que le paiement de la « diya » (prix du sang) en cas de meurtre, ainsi que les remboursements de vol ou règlements de dommages que les particuliers poursuivent entre eux ou avec l'appui de la « jemaâ ». Aucune prestation pour les travaux d'utilité publique qui n'existent pratiquement pas ; les fonctions mêmes de « rekkass » (courriers) en temps de guerre sont assurées par des cavaliers bénévoles. Aucune taxe sur le commerce ou pour les fêtes. Le principe de la liberté individuelle domine toute la vie publique, sans restriction aucune en vue du bien public, sans l'existence d'une notion quelconque d'Etat. En contrepartie, la crainte de représailles sanglantes ou la désapprobation publique demeurent les garants de l'ordre. Un fusil ne pèse jamais lourd pour venger un crime, punir l'adultère, châtier une trahison ; aussi les crimes ne sont-ils pas toujours aussi nombreux qu'on pourrait le penser ; mais le caractère collectif de la responsabilité et le jeu des alliances rendent meurtrières les représailles et les actions de force. Le système des garants³²⁵ « mouel el mezrag » en cas d'accord entre tribus, « douars » pour les transactions immobilières, permet d'atténuer la loi de fer des actions collectives ; aussi le manquement à la parole est-il un crime, et la

325. *amesay* en berbère.

fidélité aux engagements une vertu en honneur chez les Zemmour. Une première punition, d'usage courant, consiste à couper les cheveux de la femme du parjure; parfois la réprobation prend l'aspect d'un anathème public.

Seddik-Ben-Âssila, des Aït-Abbou, à la suite d'un conflit qui avait opposé entre elles nombre de tribus, avait été choisi comme « moul el mezrag » par les Mzourfa. Quelque temps après, des frères de Seddik-Ben-Âssila attaquaient des moissonneurs Mzourfa. Sur deux souks consécutifs des Aït-Abbou, une bannière noire flotta au vent et, en se croisant sur le marché, les gens se disaient : « Ceci est le drapeau de Seddik-Ben-Âssila » (Âlam-Seddik). Le jour du troisième souk, on creusa une fosse, et on édifia un tombeau avec des pierres surmontées de chiffons noirs. Ceux qui passaient demandaient qui était enterré là. On leur répondait : « c'est là la tombe de Seddik-Ben-Âssila ». Et tous crachaient à terre en maudissant le traître ³²⁶.

La même réprobation s'attachait au cavalier peureux : les femmes munies de pots de henné aspergeaient de teinture les vêtements des fuyards ; on coupait la queue de leur cheval ; « on les traitait de juifs aussi souvent que possible ; les bergers gardant leur troupeau ou les femmes écrasant le blé chantaient leur honte » ³²⁷.

Ainsi, liberté individuelle, respect de la parole, contrainte collective s'allient en période de « siba » pour assurer un équilibre entre les exigences diverses de la vie sociale et l'amour de l'indépendance.

L'émiettement des structures sociales, à l'intérieur d'un cadre tribal ou confédéral, peut être poussé jusqu'à l'extrême lorsque les populations ne sont pas inscrites au sol. Au lieu de former des douars attachés à leurs arbres, à leurs habitations, à leurs terres, les clans adoptent la forme de molécules égoïstement fermées, à la limite d'une cohésion nécessaire à leur survie, se défendant autant par le mouvement et la fluidité que par les armes. Aussi les appétits, les intérêts s'opposent-ils souvent les uns aux autres, ajoutant des causes de conflit à celles inhérentes à la structure d'une société, poussant au suprême degré l'amour de l'indépendance et la haine de l'autorité. Ici encore existent des barrières, combien insuffisantes mais réelles et utiles, aux innombrables occasions de conflits : les pactes de « tata », les ententes provisoires, les « mezrags » collectifs... Les « chorfa » interviennent également pour amener les adversaires à composition, pour fixer le montant des « diyas » contestées, aboutir

326. Anecdote rapportée par G. Klein.

327. G. KLEIN, Etude citée, 1919.

à une réconciliation ; généralement ils réussissent à ramener le calme et la paix et, en cela, leur influence très réelle s'avère plus efficace que celle du Makhzen qui se contente trop souvent d'opposer les tribus entre elles, et d'imposer un simple système fiscal et militaire. Mais l'anarchie perpétuelle ne se concilie pas avec la paix. Pour beaucoup de jeunes d'ailleurs, la guerre ou les actes de brigandage constituent, comme la fantasia ou la chasse, de véritables sports où peuvent se déployer leurs qualités de force et de bravoure. Et si les risques, l'emprisonnement ou la mort attendent parfois les combattants, en revanche combien de chances de pillage, de vol, d'enrichissement ! Ainsi se développe un état d'esprit guerrier, préférant le hasard plein de possibilités à la certitude de la médiocrité.

Les Zemmour sont ainsi parvenus au stade extrême de l'évolution généralement constaté en « bled siba ». Une attitude générale plutôt défensive qu'offensive à l'égard du Makhzen caractérise le comportement de la Confédération qui consent parfois à participer aux actions guerrières du Makhzen ; mais les Zemmour se refusent absolument à payer l'impôt et se protègent jalousement contre l'étranger. Chaque groupement, chaque clan veille sur son indépendance et préfère, aux vastes ensembles organisés, une cohésion limitée au petit groupe.

Il n'y a point là de mouvement délibérément hostile contre un système, mais évolution normale due à l'absence de cadres territoriaux anciens ou de cadres administratifs fermes. L'anarchie ou l'agitation s'établissent spontanément, comme des phénomènes presque physiques, dans une société sans autres liens qu'une désuète fiction généalogique ou une communauté générale d'existence, sans inscription au sol.

4°) *L'intervention française* ³²⁸.

Les troupes françaises trouvèrent les Zemmour dans cet état d'anarchie, de brigandage, de luttes intestines, poussé à un degré tel qu'un sursaut collectif et immédiat apparaissait impossible. Des cavaliers Zemmour attaquèrent, à partir de Kénitra, la colonne Moinier qui se portait au secours de Fès (mai 1911) et combattirent aux côtés des Bni-Ahsène à Lalla-Itto, Dayete-Âïcha et Mechra-Bou-Derra ; les 11 et 24 mai, en compagnie des Zaër, des Sehoul et des

328. *Vil., trib.*, Rabat et sa région, III, p. 109-110. *L'Afrique française*, 1911, n° 7, pp. 269-277, 278, 279 ; n° 9, p. 345. *Renseignements Coloniaux et documents*, publiés par le Comité de l'Afrique française n° 8, 1936 (liste chronologique des combats livrés de 1907 à 1934), pp. 128-129.

Bni-Ahsène, ils prirent à parti entre Salé et Kénitra, les convois qui suivaient la colonne et le général Gouraud dispersa un fort groupement de cavaliers près de Mechra-Bou-Derra. C'est en 1912 cependant que cessa pratiquement l'indépendance des Zemmour; l'ouverture d'une nouvelle route d'étapes entre Salé et Meknès à travers les Zemmour étant décidée, la colonne Ditte partie de Rabat rencontra le 8 juillet la colonne Moinier partie de Fès. Sur la route ainsi ouverte furent créés les postes de Camp-Monod (Si Âllal-el-Bahraoui), Tiflète, Khmissète, Souk-El-Arbaâ (Camp Bataille). Une série d'opérations au sud de cette ligne, entreprise par le général Moinier, aboutit à la création des postes de Maâziz et de Sidi-El-Ârbi destinés à couvrir la route. Afin de couper son accès aux dissidents, le général Ditte pénétra dans le Tafoudeït, après un violent combat entre les Zaïans, à Ouljete-es-Soltane.

La révolte de Fès, le 17 juillet, provoquant un soulèvement général des tribus, un regroupement des forces oblige le commandement à évacuer le Tafoudeït; de véritables « harkas » zemmour parcourent alors le pays soumis, avec la complicité des tribus, et poussent à travers la Mâmora jusqu'aux Bni-Ahsène. Après une série d'opérations contre les Zaër, le général Blondlat installe un poste à Tedderss, sur les terrains de culture des Bni-Hakem, qui ne devaient se soumettre qu'au printemps 1913. Enfin, un groupe mobile surveille la frontière Nord de la Mâmora, afin d'empêcher les attaques contre les chantiers de la voie ferrée.

Après un hiver assez calme, une colonne commandée par le Lt-Colonel Coudein parcourt du 25 avril au 10 mai 1913 toute la région montagneuse des Zemmour, de l'Oued Beht au Bou Regreg. Rejetés sur le plateau d'Oulmès, les dissidents Zemmour et Zaïan furent battus le 21 mai. C'est en octobre 1913 que les dissidents Zemmour firent leur soumission et la pacification fut complète à partir de cette date; mais des tentes et certaines fractions restèrent cependant en dissidence et leurs biens furent confisqués. Les postes de Sidi-El-Ârbi, Maâziz et Tafoudeït furent alors supprimés.

L'intervention étrangère met ainsi fin à une période de troubles et à un état d'insoumission totale au pouvoir central.

*
**

CONCLUSION

La situation géographique des tribus et le degré de puissance du pouvoir central ont déterminé les rapports des Zemmour avec

un Makhzen alaouite constamment préoccupé d'opposer entre eux, pour les dominer, les différents groupements tribaux du royaume. Mais les Zemmour n'ont jamais marqué d'hostilité à la personne même des souverains, tant le chérifisme demeurait puissant parmi eux; en outre, malgré certaines périodes critiques, leur fidélité à la dynastie ne fut jamais prise en défaut et le spectacle des dernières années de la « siba » ne permet aucunement de conclure à un état de révolte contre la dynastie ou la personne du souverain.

A certaines époques, les Zemmour accusent une grande sensibilité aux affinités de langue, de coutumes, de genres de vie qui caractérisent les tribus berbérophones du Moyen Atlas. Mais la défense de leurs intérêts vitaux les fait souvent se dresser contre les tribus les plus proches d'eux-mêmes. Cependant, le particularisme berbère, si souvent invoqué, se retrouve au cours de toutes les étapes de leur histoire et leur souci constant demeure d'échapper à l'impôt et de préserver leur indépendance tribale.

L'intervention française se produit au moment où l'amour de la liberté, le souci d'une indépendance jalousement conservée à tout prix, avaient conduit à la désagrégation de la Confédération et des tribus, déchirées entre elles et révoltées contre l'impôt et les contraintes. Devenues inorganisées, fatiguées de l'excès de liberté qui impose des conditions de vie précaires et dangereuses, les tribus Zemmour ne peuvent alors que lancer, sans espoir, des groupes de cavaliers au-devant des colonnes françaises : conclusion sans grande gloire apportée à plus de deux siècles d'histoire mouvementée, au cours desquels les chefs Zemmouris avaient dominé la montagne berbère, soutenu le Makhzen, puis contribué à ébranler le trône et finalement apporté l'indépendance tribale aux portes de la capitale.

CONCLUSION

Groupe essentiellement politique, la Confédération des Zemmour rassemble des populations d'origines très différentes. La fiction généalogique, pourtant apte à recouvrir la grande variété des diversités tribales, n'offre que des explications imparfaites ou contradictoires. L'hétérogénéité profonde des composantes se manifeste dans les traditions et les souvenirs, qui allient de façon curieuse un sentiment d'exception personnelle et la conscience d'appartenir à un ensemble plus vaste. Une certaine cohésion interne, obtenue par des

pactes d'amitié ou des alliances passagères, laisse cependant aux divers groupements une liberté totale qui permet le jeu sans cesse renouvelé de leurs rivalités. Cependant, malgré les forces particularistes, la Confédération des Zemmour a plusieurs siècles d'existence; elle a réussi à maintenir groupées les tribus diverses qui la composent; elle a su s'imposer aux puissants groupements voisins. Un même genre de vie et surtout une longue aventure commune ont, au cours de l'histoire, consolidé le vaste ensemble des Zemmour.

En effet, obéissant à la lente montée et au patient cheminement des habitants du Maroc présaharien désireux de s'installer au pays des belles récoltes, les Zemmour ont accompli au cours d'une dizaine de siècles, le trajet complet entre la zone sèche et la zone humide du Maroc, suivant la direction moyenne S.E.-N.O. d'un courant de populations senti à travers toute l'histoire marocaine. Le rythme oscillant des déplacements pastoraux, les poussées subies ou données, conduisirent leurs ancêtres des steppes sahariennes aux hautes vallées de l'Atlas, du versant nord de ces montagnes à la Haute Moulouya, de cette vallée caillouteuse qui fut longtemps leur point d'attache, aux pentes herbeuses de l'Azarhar. Installés depuis un siècle à peine sur le plateau de Khemissète, déjà parvenus après la conquête de la Mâmora aux environs de Kénitra (Port-Lyautey), les Zemmour auraient été bientôt amenés, lorsque se produisit l'intervention française, à refouler les Bni-Ahsene au-delà de l'Oued Sebou et à ouvrir le chemin du Rharb aux tribus berbères, dévalant des hautes vallées vers les plaines atlantiques et les riches cités.

En tête de la poussée berbérophone issue de l'Atlas Central et du Moyen Atlas, les Zemmour ont joué un rôle important sous le règne de Moulay-Ismaïl, après leur soumission aux armées du Makhzen, en apportant leur concours au Sultan alaouite. Par suite, la situation géographique des tribus et le degré d'autorité du pouvoir central apportèrent des changements dans l'attitude de la Confédération qui, peu à peu, affirma son particularisme vis-à-vis du Makhzen. Dans ce coin de terre de plus en plus anachronique qu'était devenu le Maroc, les Zemmour se sont progressivement repliés sur eux-mêmes et se taillèrent une vie indépendante; comme pour le Maroc « cette farouche volonté d'isolement aurait pu aller de pair avec l'établissement d'un bon équilibre interne » ³²⁹, mais seuls les « chorfa » réussissaient à apaiser les luttes intestines d'une confédération autrefois unie, et devenue un amalgame de tribus et de fractions. Le

329. Ch. A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2^e édition, 1952, II, p. 247.

rayonnement de la puissance des Zemmour s'est éteint peu à peu et le fractionnement des groupes a ôté toute solidité à l'ensemble. Et ainsi, les fières tribus makhzen que furent les Zemmour à l'aube de la dynastie alaouite, s'installent au début du xx^e siècle dans une « siba » tumultueuse et stérile aux portes mêmes de Rabat.

L'arrêt du mouvement millénaire vers le N.O., la pacification imposée par l'occupation étrangère, vont favoriser la fixation au sol des tribus qui avaient conservé leurs anciens rythmes d'existence, et ouvrir aux populations encore tout imprégnées des rudes mœurs montagnardes l'accès à la vie moderne. Le repliement sur soi accompagné d'un émiettement des structures sociales, l'hostilité agressive à toute contrainte venue de l'extérieur, qui caractérisaient le « bled siba », ont pu faire croire à un particularisme devenu ennemi de la dynastie, alors que ce particularisme s'exprimait non seulement à l'intérieur du bloc berbérophone mais aussi au sein même de la confédération. Désormais installées dans des limites territoriales précises, soumises à l'action évolutive du nouveau pouvoir central, influencées par la civilisation arabe citadine, pénétrées par les étrangers, les tribus Zemmour se trouvent exposées, au début du xx^e siècle, à l'action de concepts nouveaux et de forces destructives de tout excès de particularisme. Mais les Zemmour ont de tout temps participé au grand jeu de la politique du pays et sont restés perméables aux idées d'ensemble; comme toutes les sociétés moghrebines, ils ont gardé, selon l'expression de J. Berque ³³⁰, « l'ambition du général, et comme sa nostalgie ». Le nouvel état de fait qui affecte le phénomène tribal des Zemmour ne semble pas devoir empêcher le jeu des « immenses virtualités » qui, depuis des siècles, agitent les sociétés de ce genre.

Marcel LESNE

*Conservatoire National
des Arts et Métiers, Paris*

330. J. BERQUE, Qu'est-ce qu'une tribu Nord-Africaine ? in *Eventail de l'Histoire vivante*, 1953, p. 270.

APPENDICE

LISTE DES PRINCIPAUX GROUPEMENTS INTERNES

Aït Ali-ou-Lahsene
El Mhatmiyine
Aït-Malek

Kotbiyine
Aït-Rhanem
Jbel-Aït-Kessou
Aït-Moussa-ou-Âmeur

Mzourfa
Aït-Ben-Moussa
Aït-Aïssa-ou-Kessou
Aït-Mimoun
Aït-Bouâzza-ou-Saâd
Aït-Hammou-Idir

Khazazna
Aït-Kessou
Aït-Ali-ben-Khezzane
Aït-Âïssa
Aït-Âbdennebi

Messarhra
Aït-Ouallal
Houadif
Aït-Moussi
Aït-Mehdi

Aït-Belkassem

Aït-Bou-Yahya

Hejjama

Aït-Ouahi

A. ali-oû-Lah'sen
El-Mh'at'miyîn
A. Malek

Qot'biyîn
A. Ghanem
Jbel A. Qessu
A. Mûsa-oû-'amer

Mzurfa
A. Ben-Mûsa
A. 'isa-oû-Qessu
A. Mimûn
A. Bu'azza-oû-Sa'd
A. H'amu- Idir

Khazazna
A. Qessu
A. 'ali-ben-Khezzân
A. 'isa
A. 'abd-en-nbi

Messeghra
A. Wallal
H'wâdîf
A. Mûsi
A. Mehdi

A. Belqâsem

A. Boû-Yah'ya

H'ejjâma

A. Wâh'i

Aït-Âbbou	A. 'abbu
Aït-Âli	A. 'ali
Aït-Hmidane	A. H'midân
Aït-Yadine	A. Yadin
Chmarkha	Chmarkha
Aït-Malek	A. Malek
Aït-Techfine	A. Techfin
Khettatène	Ikhet'at'en
Kabliyine	Qebliyîn
Aït-Oumnassef	A. Oumnagef
Aït-Lârbi	A. L'arbi
Aït-Ouribèle	A. Oûribel
Aït-Guennoun	A. Gennûn
Aït-el-Kellali	A. el-Qellali
Aït-Moussa-ou-Brahim	A. Mûsa-oû-Brahîm
Aït-Ikko	A. Iku
Aït-Boho	A. Bûhu
Aït-Haddou-ou-Saïd	A. H'addu-oû-S'îd
Aït-Âkki	A. 'akki
Aït-Slimane	A. Slimân
Aït-Khaled	A. Khâled
Aït-Fraïche	A. le Frâich
Aït-Mejdoub	A. el-Mejdûb
Aït-Haddou-ou-Brahim	A. H'addu-oû-Brahîm
Aït-Jbel-Doum	A. Jbel-Dûm
Aït-Sibeur-Imazirhène	A. Sibern-Imazighen (ou Siber)
Aït-Sibeur-Ârab	A. Sibern-la-'rab
Aït-Megzar	A. Megzâr
Aït-Âtmane	A. 'atmân
Aït-Soumeur	A. Sûmer
Aït-Helli-Tirss	A. H'alli-Tirs
Aït-Helli-el-Rhaba	A. H'alli-l-Ghâba
Serrhina-Ikouzène	Serghina-Ikûzen
Serrhina-Njara	Serghina-Injârn
Aït-Bou-Kessou	A. Boû-qessu
Aït-Zbâir	A. Zbâir
Aït-Âidane	A. I'idân
Aït-Hammou-Boulmane	A. H'ammu-Bulmân

Haouderrane

Aït-Âlla

Aït-Maârif

Aït-Châo

Aït-Izzi

Aït-Bou-Chlifène

Ijanatène

Aït-Hennou-Addi

Aït-Sidi-Lahsene

Aït-Âffi

Aït-Âyache

Aït-Hammou-Idir

Aït-Zbaïr

Aït-Ikhlef

Aït-Lâasri

Aït-Oumnassef

Bni-Yazrha

Bni-Hakem

Imchichitene

Bni-Zoulite

Aït-Baboute

Aït-Zarho

Aït-Bou-Meksa

Aït-Bou-Hekki

Aït-Bou-Guimel

Aït-Âlla

Aït-Mhammed

H'uderrân

A. 'alla

A. Ma'rîf

A. Ch'u

A. Izzi

A. Boû-Ichlifèn

Ijanaten

A. Hennu-'addi

A. Sîdi-Lah'sen

A. 'affi

A. 'ayâch

A. H'ammu-Idir

A. Zbâir

A. Ikhlef

A. l-'asri

A. Oumnagef

Bi-Yazgha

Bni-H'kem

Imchichiten

Bi-Zûlit

A. Babût

A. Zagho

A. Boû-Meksa

A. Boû-H'eqi

A. Boû-Gîmel

A. 'alla

A. Mh'amed